

economia & lavoro

Anno V Novembre-Dicembre 1971 N. 6

ETTORE MASUCCI

*quale strategia
per l'unità sindacale*

UMBERTO DEL CANUTO

*rivalutazione delle pensioni:
un nuovo traguardo*

FRANCESCO FORTE

*gli impieghi sociali -
del reddito*

TITO FAVARETTO

*sviluppo economico
e autogestione operaia*

RELAZIONI INDUSTRIALI

*le relazioni contrattuali in Italia
le relazioni contrattuali
nella comunità europea*

RECENSIONI E SCHEDE

OSSERVATORIO



EDIZIONI CEDAM - PADOVA

Bimestrale - Sped. in abb. postale - Gr. IV.

economia & lavoro

bimestrale di politica economica e sindacale
anno V novembre-dicembre 1971 n. 6

s o m m a r i o

ARTICOLI

- Ettore Masucci: *Quale strategia per l'unità sindacale* 745
Umberto Del Canuto: *Rivalutazione delle pensioni: un nuovo traguardo* 769

SAGGI

- Francesco Forte: *Impieghi sociali del reddito* 783
Tito Favaretto: *Sviluppo economico e autogestione operaia in Jugoslavia* 815

RELAZIONI INDUSTRIALI

- Le relazioni contrattuali in Italia* (a cura di A. La Porta e D. Valcavi) 845
Le relazioni contrattuali nella Comunità Europea (a cura di M. Sepi) 863

- RECENSIONI E SCHEDE 889

OSSERVATORIO



EDIZIONI CEDAM
PADOVA

sommaire

ARTICLES

- Ettore Masucci: *Quelle stratégie pour l'unité syndicale* 745

L'auteur examine la situation syndicale telle qu'elle se présente après la récente décision prise par les trois syndicats italiens de fixer les modalités et les temps de l'unité syndicale organique. Il met en relief comment deux orientations bien distinctes s'opposent désormais dans le procès d'unité. L'une, modérée, vise à rendre le syndicat responsable des problèmes du développement économique par une auto-limitation des contenus et des formes de lutte desquelles dérive l'exigence d'une organisation de fabrique plus facilement contrôlable par la structure syndicale; l'autre, plus strictement inspirée par les luttes de ces dernières années, repopose la liaison entre une modification de l'organisation du travail en fabrique et une modification du modèle du développement de la société

- Umberto del Canuto: *La réévaluation des pensions: une nouvelle victoire* 769

La réforme du 1969 du système italien des pensions n'avait pas résolu le problème du rajustement de la valeur des pensions déjà versées au niveau de bien-être réjoint par le système économique. L'auteur, après avoir examiné les plus intéressants modèles des pensions d'autres pays, estime que le meilleur système pour réévaluer le montant des pensions en Italie devrait tenir compte, d'une part, de l'augmentation du revenu réel pro capite et, de l'autre, des augmentations du coût de la vie. Tandis que pour le dernier l'on devrait pourvoir automatiquement, pour le premier l'auteur pense que, en considération aussi du coût qu'opérations pareilles entraînent, il faudrait agir par des choix d'opportunité politique. Il s'agit en effet de décider l'orientation des ressources pour la redistribution plutôt que pour d'autres importants emplois alternatifs. L'auteur enfin affirme que une réévaluation pour augmentations en pour-cent du revenu réel pro capite à toutes les pensions, quel que soit le montant, n'est pas indiqué pour équité.

ESSAIS

- Francesco Forte: *Les emplois sociaux du revenu* 783

Le premier plan économique italien a employé plusieurs fois le concept de « emplois sociaux du revenu », les plaçant dans une grande catégorie à côté des « consommations privées » et des « investissements productifs ». A cause de la nébulosité et de la incohérence de la définition de cette catégorie, son utilisation et importance dans la programmation économique a été considérablement ambiguë. Sur la base de ces prémisses, l'auteur affirme que une catégorie globale peut être employée dans la comptabilité économique pour la planification, seulement s'elle est tellement homogène qu'on peut la considérer comme un ensemble unique et s'elle est assez compréhensive, par rapport aux phénomènes aux quels elle semble terminologiquement référée, qu'on peut la considérer comme indicatrice d'une tendance d'eux-même. Partant de considérations pareilles, l'auteur propose de nouveaux critères de classification à employer dans la comptabilité nationale qui tiennent compte davantage des aspects qualitatifs et sociaux du développement.

- Tito Favaretto: *Développement économique et autogérance en Yougoslavie* 815

Les dramatiques événements yougoslaves de dernières semaines mettent en évidence toujours plus les thèmes du rapport entre le développement économique et l'autogérance ouvrière. En effet le développement de la société yougoslave pendant les derniers dix ans a remis en discussion l'essence de la « expérience yougoslave ». On l'a particulièrement aperçu au Congrès de Sarajevo du Mai 1971, pendant le quel on a essayé de concilier deux orientations toujours plus divergentes: le tableau de référence idéologique et les tendances du développement économique, qui se sont manifestées après le tournant du 1965. L'auteur, dans cet essai, met en relief les aspects les plus significatifs de l'expérience yougoslave dans son développement historique et essaie de déterminer les tendances de cette expérience même. En particulier, il note que la autogestion a manqué comme mécanisme de limitation des conflits et les inégalités sociales sont progressivement augmentées; tout cela annonce une confrontation directe entre classe ouvrière et classe technocratique.

RUBRIQUES

- Relations contractuelle en Italie* (redigé par A. La Porta et D. Valcavi) 845

- Relations contractuelle dans la Communauté Européenne* (redigé par M. SEPI) 863

- RECENSIONS 889

summary

ARTICLES

- Ettore Masucci: *Which strategy for trade-union unity* 745

The author takes into account the trade-union situation, such as it is after the recent decision taken by the three Italian trade-unions, who fixed the modalities and the stages for the organic trade-union unity. The writer points out that from now on two distinct orientations will contrast in the unity process. The first one, moderate, aims at holding the trade-union responsible for the problems of economic development by a self-limitation of contents and struggle's forms, from which comes out the exigence of a factory's organisation more controllable by trade-union structure. The second one, more directly inspired by last years' struggles, re-proposes the connection between a modification of work's organisation in factory and a modification of the pattern of society's development.

- Umberto Del Canuto: *Pensions' revaluation: a new victory* 769

The 1969 reform of Italian pensions' system had not solved the problem concerning the adjustment of value of the already liquidated pensions to the new welfare's levels achieved by the economic system. First of all the author takes into account the most interesting foreign pensions' models; then, examining the Italian one, judges the best system to revalue the amount of pensions have to consider the increase of the real individual income and the increase of the cost of living. The writer thinks that while for the last one it should be automatically provided, for the first one it should be acted through some political choices, also in consideration of such operation's cost. It is really a matter of deciding the use of resources for a redistribution instead of new important alternative uses. The author finally says that a revaluation for increases per cent of real individual income to all pensions, whatever is their amount, is not suitable for justice.

ESSAYS

- Francesco Forte: *Social employments of income* 783

The first Italian economic plan often employed the concept of « social employments of income », putting them in a big category beside the « private consumptions » and « productive investments ». But the definition of this category was very vague and obscure and its use and significance was particularly ambiguous in the economic plan. The writer, starting from these previous statements, affirms that a total category can be used during economic accounting for planning only if it is so homogeneous that can be considered just an « all together » and if it is sufficiently inclusive, as regards the phenomena whom it seems terminologically referred to, that can be considered such an « indicator » of a tendency of themselves. After these considerations, the author suggests new principles of classification to use in the national accounting, that take more into consideration the qualitative and social aspects of development.

- Tito Favaretto: *Economic development and self-management in Jugoslavia* 815

The Yugoslav dramatic events of last weeks show the difference between economic development and working self-management. Yugoslav society's development has really brought up for discussion again the essence of « Yugoslav experience ». It was already clear in May 1971 during Sarajevo's Congress, when they tried to conciliate two orientations always more diverging: the ideological handmark and the tendency of economic development, showed after 1965 turning point. In this essay, the writer stresses the most important aspects of Yugoslav experience in their historical development and tries to specify the trends of the same experience. He particularly observes that the falling of self-management, such as a mechanism of conflicts' limitation, and the progressive increase of social inequality preannounces a direct conflict between working class and technocratic class.

SURVEY

- Contractual relations in Italy* (by A. La Porta and D. Valcavi) 845

- Contractual relation in the European Common Market* (by M. Sepi) 863

- BOOKS 889



quale strategia per l'unità sindacale

1. — La scelta fatta a « Firenze tre » dai Consigli Generali della CGIL, CISL ed UIL, di convalidare e precisare i tempi dell'unità organica stabiliti nel corso della precedente riunione di febbraio delle Segreterie Confederali, non è stata una conclusione sorprendente di un periodo di sperimentazione che aveva assunto un andamento tempestoso, specie nella UIL. È stata invece la logica conclusione di una serie di scelte di fondo portate avanti dalle Confederazioni, dalle Federazioni di categoria, dai partiti e dalle organizzazioni del movimento operaio.

È importante comprendere che decisioni di questo peso non possono essere soltanto la conseguenza della capacità ed abilità politica di un ristretto gruppo dirigente ad uscire fuori felicemente dalle situazioni più intricate e scoraggianti. Sono la risultante di processi politici molto complessi, di una pluralità di spinte — di origine, di spessore e con intendimenti anche molto diversi — che creano una situazione oggettiva nuova. Tra queste componenti, che agiscono dialetticamente, vanno messe anche la situazione economica e la strategia padronale che hanno creato e creano difficoltà rilevanti, ma contro le quali il movimento sindacale si è dimostrato ampiamente vaccinato, opponendo non solo una resistenza difficilmente superabile dentro la fabbrica (e in una certa misura anche sul territorio, benché questo sia uno dei punti più deboli), ma ponendo anche con alcune grandi vertenze esemplari (vedi FIAT

e Zanussi per tutte) delle « teste di ponte » rivendicative, che indichino il cammino a tutto il movimento sui contenuti e sull'organizzazione.

Quindi hanno pesato sulla decisione di Firenze sia i processi unitari federali, sia la strategia confederale di ricercare l'unità di « *tutto* » il movimento — che significa non solo *proporla* a tutti, ma *volerla* come soluzione ottimale — pure essendo queste due spinte di segno diverso che si sono confrontate in questi ultimi anni ed hanno registrato un ultimo drammatico scontro nella tornata di « Firenze tre » e prima di tutto nei singoli Consigli Generali. Si tratta in effetti di due modi diversi di concepire l'unità.

Uno che affida tutto all'articolazione del processo nelle categorie e nelle strutture orizzontali, mandandola avanti fino alla fase finale là dove ne maturano le condizioni in ordine ai contenuti delle politiche rivendicative, alle forme d'organizzazione ed al rapporto con i lavoratori.

L'articolazione non è vista quindi in chiave puramente tattica o provocatoria (cioè di stimolo nei confronti dei tiepidi) come a volte è stata usata nel passato. Il movimento ha maturato una visione dell'articolazione come scelta strategica, che permetta una maggiore aderenza alla spinta della base, pur conoscendo i rischi della disarticolazione e delle suggestioni corporative. In questo senso ha lasciato una traccia profonda la critica rivolta da alcune forze unitarie ai metalmeccanici di essersi isolati e di non aver svolto nei confronti delle altre categorie un ruolo trainante verso l'unità. Infatti una svolta può registrarsi nella strategia unitaria dei metalmeccanici in questi ultimi mesi con

l'acuta analisi delle difficoltà incontrate dal movimento fuori della fabbrica e del conseguente spazio lasciato al padronato nelle sue manovre economiche e nel recupero delle sue tradizionali alleanze e con l'impegno prodotto sul territorio sui problemi della casa, dei trasporti, della salute e dei prezzi, degli investimenti e dell'occupazione. Questa scelta ha determinato l'esigenza di un diverso rapporto con le strutture orizzontali che superi l'antica divisione dei compiti (alle categorie la fabbrica, alle Camere del Lavoro la politica delle riforme ed il coordinamento delle politiche rivendicative), e di un più stretto rapporto con le altre categorie a livello di zona, nei Consigli intercategoriai. Dato il peso dei metalmeccanici, questa è già una funzione trainante di enorme efficacia nei confronti dell'unità.

La scelta dell'articolazione si pone quindi come *contrapposta* alla gestione centralizzata del processo unitario.

A questo punto non si tratta più soltanto del rapporto tra una serie di decisioni di alcune importanti categorie verso l'unità e le soluzioni confederali, trovate attraverso un'opera faticosa ed intelligente di mediazione. Si tratta di due logiche diverse — tra le quali fino ad un certo punto è possibile trovare una sintesi — che sono destinate quindi a coesistere ed a confrontarsi fino all'unità organica ed oltre.

Infatti la *gestione centralizzata del processo unitario*, mentre per una parte delle Confederazioni ha lo scopo di raggiungere l'unità di tutti e non esclude, pur limitandola, l'articolazione, per un'altra parte si sposa ad una concezione moderata del sindacato unitario, che si riferisce alle politiche, alle strutture ed al rapporto

con i lavoratori e che già fin d'ora si manifesta con la coesistenza di *due linee* di risposta all'attacco padronale.

Questo è il vero motivo del contendere che ha portato ad uno scontro così aspro nella CISL e nella UIL, che ha avuto il suo culmine nei Consigli generali di luglio, quando Carniti è stato messo in minoranza e di Benvenuto è stata votata l'espulsione.

Su due diversi piani, infatti, insistono la linea degli incontri con la Confindustria ed il Governo sulla base del recente documento di politica economica e la linea della costruzione di una risposta operaia a livello di zona, che coinvolge sugli stessi temi fabbrica e territorio, organizzazione del lavoro ed organizzazione della società.

2. — L'interpretazione dell'attacco padronale e della sua strategia, la definizione quindi della crisi economica, sono un elemento essenziale per la comprensione del processo unitario.

È oramai chiaro che l'attacco padronale ha ricalcato finora i moduli tradizionali dopo qualche esitazione derivante in parte dalle modificazioni intervenute dal 1960 ad oggi nella sua struttura a favore dell'impresa pubblica e delle grandi concentrazioni, in parte dalla violenza dei colpi inferti dal movimento. Costatazioni, che avevano lasciato intravedere la possibilità di manovre più intelligenti, che puntassero su un riassorbimento dell'accresciuta domanda.

Nella realtà quindi abbiamo avuto tutta la serie di avvenimenti che caratterizzano l'uso politico delle recessioni economiche: lo sciopero degli investimenti; la stretta creditizia; le manovre economiche sbagliate al

momento giusto (per es. il Decretone che ha sottratto seicento miliardi), che alla stretta monetaria facevano seguire un periodo di stretta fiscale; l'immobilismo determinato dall'incertezza sulla data di entrata in vigore della nuova imposta sul valore aggiunto. Ed insieme, dentro la fabbrica, il tentativo di aumentare i ritmi, che è stato sufficientemente contenuto grazie alla nuova organizzazione dei delegati di reparto; il ricorso massiccio alla cassa integrazione; licenziamenti e blocco delle assunzioni, sia pure in misura molto minore del periodo '63-'65; un rinnovato uso della repressione e della denuncia alla magistratura.

La risultante di quest'attacco dentro la fabbrica non è stato quello sperato dal padronato. Nelle grandi fabbriche metalmeccaniche e chimiche l'aumento dei carichi di lavoro non è passato (anche se parzialmente è riuscita la manovra sull'occupazione, per esempio alla Pirelli con le 1000 *dimissioni volontarie*) e il minimo tentativo in questa direzione provoca la pronta reazione di lotta dei lavoratori.

Nel settore tessile — il primo ad essere investito dai programmi di ristrutturazione — i progressi compiuti dai lavoratori nel contrapporre una propria strategia a quella padronale sono addirittura vistosi, se si fa il paragone con la crisi del '64-'65. Questa volta all'attacco all'occupazione in molte fabbriche ed in molte zone i lavoratori hanno risposto prevenendolo o contrattaccando su quegli aspetti delle condizioni di lavoro, che più incidono sui suoi livelli (carichi di lavoro, cottimi, orario, organici) e procedendo nella costruzione dell'organizzazione attraverso i delegati ed i consigli. Certo in questo settore l'attacco padronale ha lasciato

il segno, sia perché è mancata una risposta complessiva di tutto il movimento, sia perché vasto è il piano di ristrutturazione, che è diretto a stravolgere i preesistenti rapporti per crearne di completamente nuovi tra il settore tessile, quello delle fibre chimiche artificiali, quelli infine dell'abbigliamento e della grande distribuzione, che assorbono sempre di più tutte le relazioni con la domanda ed assumono quindi la guida del settore. Questo significa quindi rilancio del settore tessile per quanto si riferisce alla sua struttura — si intravedono sia pure con grande lentezza profonde modificazioni tecnologiche, già compiute in altri paesi europei e nel Giappone — ed anche al volume della produzione, dato l'ampio margine ancora esistente nel nostro Paese, dove il consumo pro-capite di prodotti tessili è molto basso (e squilibrato), condizione che si incontra felicemente col minore incremento, che registra il consumo di altri beni.

Questa analisi deve farci riflettere sugli analoghi processi, che possono avvenire in altri settori e che sono postulati da alcuni dati relativi all'occupazione, agli investimenti ed alla produttività nell'ultimo decennio.

Il ricorso alla cassa integrazione nel corso di quest'anno, — anche escludendo settori come il tessile e l'edile, quest'ultimo perché del tutto peculiari sono le cause della crisi — è aumentato di circa tre volte rispetto al 1970 ed ha seguito un andamento ascendente colpendo in particolare il settore metalmeccanico. È opinione diffusa che questo dato non possa essere valutato allo stesso modo che nel passato e che il tentativo del padronato di ripetere l'operazione già sperimentata del puro e semplice aumento dello sfruttamento attraverso

l'intensificazione del carico di lavoro, la riorganizzazione del lavoro ed il prolungamento dell'orario non trovi più margini sia per l'aumentato grado di resistenza dei lavoratori, ma anche perché l'aumento della produttività è stato troppo elevato nell'ultimo quinquennio (+6.7% l'anno) mentre gli investimenti dal '64 ad oggi sono costantemente diminuiti (solo nel 1970 si sono superate le quantità del 1963) con gravissime conseguenze sul livello tecnologico degli impianti.

A questi aspetti si intende riferirsi quando si parla di una « crisi strutturale profonda e di lungo periodo », che può cioè essere superata recuperando la competitività — sempre più necessaria a fronte di avvenimenti politici ed economici internazionali (disimpegno degli americani dal Vietnam, riconversione di una parte dell'industria bellica statunitense, deficit della bilancia dei pagamenti USA), che avranno anch'essi conseguenze di lungo periodo con l'apertura di una nuova fase di conflittualità nell'area capitalista internazionale — con un nuovo decollo tecnologico.

Sapere che questa è la giusta interpretazione della crisi e non un'altra, che metta l'accento sugli aspetti congiunturali, è fondamentale ai fini della comprensione della strategia padronale. A questo proposito è certamente necessario che il movimento operaio conduca nei settori o nelle fabbriche i necessari approfondimenti e le opportune verifiche. Certo è che le azioni e i programmi in qualche modo manifestati dalle grandi concentrazioni monopolistiche private e pubbliche sia sul piano economico che su quello politico lasciano pensare che la prima ipotesi sia quella giusta. La strategia del padronato quindi si rivelerebbe molto complessa

e non precisata ancora in tutti i suoi elementi. Molto complessa perché si propone di utilizzare la spinta dei lavoratori per dare una risposta — razionalizzatrice — ai principali problemi sociali, origine di particolare tensione; di offrire una propria soluzione ai più gravi squilibri territoriali del nostro Paese, cioè industrializzazione del Sud, insistendo però sul modello di assetto del territorio proprio del sistema capitalistico; e contemporaneamente di impostare insieme ai sindacati un programma di « *umanizzazione* » del lavoro, che parta dalla realistica considerazione dell'oggettivarsi di alcuni fenomeni come l'assenteismo, la protesta e l'autodeterminazione, manifestazioni di quella che la stampa padronale chiama *disaffezione*, presentandola a volte come minaccia a volte come iattura, a seconda di che ne sia il soggetto.

Per realizzare questi obiettivi il padronato ha bisogno di stabilire nuovi rapporti con i partiti politici, con i sindacati, con il Governo e gli enti locali, ed è in pieno svolgimento proprio in questo periodo la ricerca di una nuova presenza dell'impresa nel tessuto sociale. Si tratta di un rilancio dell'ideologia dell'impresa moderna, che per le stesse esigenze si affacciò nel nostro paese a cavallo tra gli anni cinquanta e sessanta, ma gli antagonisti sono diventati ambedue più forti e più maturi e nel frattempo c'è stata quella grande operazione culturale e politica, che si è espressa nelle lotte dei giovani e dei lavoratori di questi anni.

Anche il grado di politicizzazione del *management* e del padronato della grande impresa ha risentito del clima di questi ultimi anni ed è quindi sensibilmente aumentato. È cambiato il modo in cui essi percepiscono

il proprio ruolo di guida nella società, che è stato seriamente messo in crisi proprio in seno a quei gruppi sociali intermedi sui quali ritenevano scontata la propria egemonia. Il loro modello diviene sempre più il manager dell'impresa pubblica — che sempre più spesso viene acquisito dal settore privato — ed insieme ne vengono assunti anche i criteri d'analisi. Così viene ormai accettata dall'impresa privata la spiegazione che Petrilli forniva all'indomani della firma del Contratto collettivo dei metalmeccanici, secondo cui dentro la fabbrica si sfogavano le tensioni sociali esistenti nel Paese e determinate dal fatto che i « politici » e l'amministrazione dello Stato non sanno fare il proprio lavoro e favoriscono l'accumularsi dei bisogni. Tesi ovviamente parziale, ma soprattutto pericolosa perché buona per tutte le soluzioni, anche se attualmente la grande industria — e mi pare questo si rifletta in un tono meno provocatorio del « Corriere della Sera » — sembra preferire una correzione di tiro all'interno dell'attuale centro-sinistra. Questo è anche il significato della linea del dialogo sostenuto dall'attuale presidente della Confindustria Lombardi e da Umberto Angelli; questo è anche il senso delle critiche rivolte da Leopoldo Pirelli agli industriali rimasti indietro rispetto alla necessità di riorganizzare i processi produttivi per rispondere alle nuove attese sociali.

Naturalmente il padronato non è così compatto dietro questa strategia — ed è questo un altro indispensabile approfondimento — che è in realtà quella del grande padronato monopolistico, della Pirelli, della Montedison, dell'Olivetti, dell'Iri, dell'Eni e della FIAT, che stanno già sperimentando alcune soluzioni, dentro la

fabbrica e sul territorio, ma che devono prima affrontare e risolvere alcune contraddizioni molto pericolose per la loro unità interna e preziose per la tattica del movimento operaio. Una di queste contraddizioni per esempio, è l'intreccio tra rendita e profitto, che può essere messo in crisi dall'iniziativa del movimento operaio nell'utilizzare come strumento di lotta le conquiste ottenute con la Legge sulla casa per procedere nella battaglia diretta alla completa eliminazione della rendita. La FIAT — che su questo tema ha impegnato la Fondazione Agnelli — cerca di sciogliere questa contraddizione evitando il conflitto tra profitto e rendita trasferendola su un altro piano tra *vecchia* e *nuova* rendita. Questo può realizzarsi creando nuove occasioni di rendita immobiliare, sia proponendo una propria gestione della legge sulla casa, sia prospettando soluzioni completamente nuove (o quasi) al fabbisogno popolare di alloggi. È noto infatti che questa legge può essere manovrata per creare nuove opportunità all'iniziativa privata attorno alle zone espropriate ed attrezzate dai Comuni: questa è la soluzione più ovvia, che conta sulla ben nota compiacenza delle amministrazioni locali. La seconda via è invece inedita — anche se già in via di sperimentazione nel nolano — e consiste nell'associare imprese pubbliche e private per la costruzione di « nuove città » completamente attrezzate, con alloggi da dare *solo in affitto* a prezzi accessibili, integrato da un *sussidio casa* delle amministrazioni locali. È chiaro che intorno ad esse si creeranno nuove grandi opportunità di rendita e proprio per questo le centrali finanziarie si sono dichiarate ampiamente disponibili.

Il padronato si propone anche di dare un'indicazione

alternativa all'attuale assetto sul territorio sia a livello nazionale che regionale. Ma le sue indicazioni non possono che ricalcare i moduli fin qui seguiti, per salvaguardare le economie di scala e crearne di nuove, guardando prioritariamente alle relazioni con il Nord-Europa. Ne risulta sul piano nazionale l'obiettivo della creazione di due aree forti: una già sovranazionale che colleghi strettamente l'asse attrezzato Milano-Torino del sistema padano all'area Marsiglia-Lione dell'area del Rodano; l'altra è un'area forte periferica meridionale, che si costruisce intorno all'asse attrezzato Napoli-Bari-Taranto.

Sul piano regionale, ad esempio in Piemonte; l'Ores — che si sforza d'interpretare e tradurre in una strategia coerente di sviluppo le spinte contraddittorie, che provengono dalla grande industria — propone due obiettivi: il superamento della monocultura (l'automobile) con una conseguente diversificazione produttiva; il riequilibrio tra aree forti e deboli, attraverso il rafforzamento di vari poli di sviluppo collegati tra di loro e la creazione cioè di una città-regione con diffusione del modello di vita urbano.

Questi obiettivi non sono nuovi, sono gli stessi già formulati nel 1966 durante l'elaborazione del piano economico regionale. È interessante vedere come gli avvenimenti di questi anni, le lotte e le tensioni determinate da questo tipo di sviluppo non siano affatto sfuggite al padronato ed ai tecnocrati ricercatori e studiosi occupati a tradurre i piani aziendali in ideologie dello sviluppo sociale. L'analisi di questi fenomeni quindi non manca nelle ultime aggiornate ricerche, salvo ad evitare ogni raccordo con il resto dell'indagine e con le conclusioni, oppure — ed è la posizione più seria — pre-

sentandola come un nuovo dato oggettivo, del quale non si può non tener conto.

Nello studio che la SORIS ha svolto per la BP Italiana, si legge: « ...il sindacato ha recuperato la sua forza contrattuale e, con il cambio di gestione ai vertici della FIAT, allo scontro frontale può subentrare una più articolata dialettica, una conflittualità che può avere sbocchi positivi, sia per il miglioramento delle condizioni di lavoro sia per lo stimolo che imprime allo sviluppo tecnologico, come nel caso della vertenza della primavera di quest'anno. Il sindacato appare oggi impegnato, sia a livello regionale che nazionale, in due direzioni, una che riguarda la stessa organizzazione del lavoro (ricomposizione delle mansioni, superamento del cottimo, maggiore spazio di libertà nella fabbrica, ecc.) e che investe, sia detto per inciso, non solo la struttura capitalistica della società italiana ma i modi stessi dell'organizzazione industriale...; l'altra linea d'azione sindacale riguarda la strategia di sviluppo italiana, dalla politica delle riforme... allo sviluppo del Mezzogiorno. Da quest'azione sindacale, come dalle esigenze che la stessa impresa viene avvertendo, è possibile e se ne hanno i primi sintomi che la FIAT nel futuro sia maggiormente disponibile ad orientare diversamente le sue scelte di localizzazione ».¹

Nella realtà poi le cose vanno diversamente perché la gran massa degli investimenti è prevista per la ristrutturazione e l'ampliamento delle aziende del Nord. La FIAT, nei prossimi tre anni, creerà circa 25.000 nuovi

¹ *Piemonte area forte nel Sud Europa*, a cura della SORIS, Borghieri, 1971, p. 21.

posti di lavoro nel Piemonte (Fonderia di Crescentino, Lancia di Chivasso, Lancia di Biella, ecc.) e contemporaneamente procederà ad ampi rinnovi tecnologici nelle sezioni di Torino. Questo avverrà con il finanziamento dello Stato, che, non solo non si sogna neppure di applicare il nuovo istituto dell'autorizzazione previsto dalla nuova legge per il Mezzogiorno per far scattare il meccanismo della disincentivazione, ma nel caso dell'insediamento Lancia nel basso biellese esprime parere favorevole sulla riapertura della legge 7 (che stanziava 150 miliardi per le aziende alluvionate del biellese) per la riutilizzazione dei 55 miliardi di residui passivi a favore della FIAT, che non ha certo bisogno di denaro pubblico. E non si tratta di poco, perché 55 miliardi sono un quarto dell'intero stanziamento (200 miliardi) predisposto dalla legge tessile per la ristrutturazione del settore e perché, soprattutto, questo significa permettere la formazione di un polo di sviluppo lungo l'asse autostradale con una enorme forza di attrazione nei confronti delle valli biellesi, iniziando quel processo di pianurizzazione che gli industriali tessili auspicano da anni.

Se accanto ai piani della FIAT si collocano quelli delle altre aziende si arriva presumibilmente ad una cifra di circa 50.000 nuovi posti di lavoro nel Piemonte per i prossimi tre-quattro anni. Previsioni esatte per quanto riguarda il futuro attacco ai livelli di occupazione non sono possibili — questi piani, infatti, le aziende li tengono segreti — possiamo però aspettarci, che alla realtà già esistente, si aggiunga la messa in opera del programma di ristrutturazione della Montedison, che da tempo minaccia in Piemonte la chiusura parziale de-

gli stabilimenti della Rhodia, della Chatillon e di Spinetta Marengo.

Resterebbero colpiti migliaia di lavoratori particolarmente combattivi.

Questo significa perpetuare un tipo di sviluppo in cui l'offerta e la domanda di lavoro non si incontrano mai, perché strutturalmente diverse. I nuovi insediamenti quindi attireranno nuovi flussi migratori dal meridione, mentre rimarrà colpita la manodopera locale e particolarmente quella femminile, come documenta una ricerca condotta in Lombardia dall'ISRIL sulla struttura dell'occupazione.

3. — La risposta del sindacato, quindi, non può che essere molto complessa. Ed è qui che emerge il pericolo già detto delle due linee.

È chiaro che il padronato per poter attuare il proprio disegno di ristrutturazione — proprio per le contraddizioni di cui è intessuto — ha bisogno di un rapporto nuovo con i sindacati che trasformi la *conflittualità* permanente in *contrattualità* permanente, disposto anche a pagare un prezzo, che diventa però sempre minore man mano che si attenui la combattività operaia.

I sindacati hanno prodotto un Documento di politica economica di estremo interesse, che dà finalmente una sistemazione a tutte le varie posizioni assunte in materia in questi anni e costituisce un punto di riferimento generale e di linea per tutta l'organizzazione. Se questa elaborazione però deve servire per stabilire un rapporto contrattuale, che di fatto si incontri con la dichiarata disponibilità al dialogo del padronato, si va incontro a rischi ben noti, senza alcuna contropartita sicura.

La Confindustria infatti non è controparte attendibile, non può garantire le scelte di politica economica che rimangono ancorate alle convenienze delle grandi imprese nazionali e multinazionali.

Il tutto quindi si tradurrebbe in un'offerta di autolimitazione della conflittualità aziendale in cambio di altrettante insicure promesse di riforme sociali e di sviluppo degli investimenti. Il tema dell'autolimitazione della conflittualità è echeggiato infatti nell'intervento di Vanni ai Consigli Generali unitari di Firenze ed è stato presentato — more solito — come un robusto rifiuto di una disciplina — anche giuridica — impartita dal di fuori. In realtà il rimedio sembra molto peggiore del male.

Il rischio immediato invece era di determinare tra i lavoratori delle attese e quindi una diminuzione della capacità di reazione proprio nel momento — settembre ed ottobre — in cui si manifestava l'allargamento dell'attacco all'occupazione dai settori più arretrati a quelli trainanti. Questo non si è verificato per fortuna.

Funzionali a questa linea sono anche gli scioperi generali a livello provinciale contro il caro-vita ed in difesa dell'occupazione, che non hanno alla base l'individuazione di un pacchetto rivendicativo parziale ma concreto e di una controparte precisa e responsabile. Funzionali perché vengono usati come pressione dal basso per una contrattazione che resta di vertice.

Completamente alternativa a questa è invece la linea della lotta articolata sul territorio, che colleghi a livello di zona le rivendicazioni dentro la fabbrica con quelle di riforma e di sviluppo economico che si producono fuori. *Il presupposto di questa impostazione è la crescita*

della capacità di analisi, di elaborazione e di direzione dei lavoratori interessati, assunta non solo come mezzo per costruire la lotta ma anche come fine strategico sostenuto dalla conquista di obiettivi intermedi.

Questa è anche la scelta di una costruzione di lungo periodo politica ed organizzativa, con i lavoratori, capace di essere una risposta solida ad una ristrutturazione capitalistica anch'essa di lungo respiro. Nella consapevolezza che non esiste la via breve, la scorciatoia demagogica e paternalistica, che fa a meno — per il momento — di una egemonia reale, culturale ed organizzativa, dei lavoratori nella società.

In queste ultime settimane scioperi generali provinciali a Milano, Roma, Genova, Alessandria, Novara, Biella, Napoli e Torino, hanno dimostrato una partecipazione dei lavoratori a volte anche superiore a quella dell'autunno. La stessa partecipazione si è avuta per le manifestazioni antifasciste. La combattività operaia quindi è altissima. Il problema è di applicare questa combattività in un lavoro minuto e paziente a livello di zona, che sezioni, analizzi e contesti i meccanismi dell'organizzazione sociale, facendoli diventare familiari ai lavoratori, così come si è fatto e si continua a fare con l'organizzazione della produzione.

A Torino la CGIL, CISL ed UIL hanno unitariamente assunto un piano di lavoro, che divide la provincia in zone, per ora sperimentali, dove è in corso da qualche mese un lavoro molto accurato. A Collegno,² Settimo,

² In realtà le zone non coincidono con le circoscrizioni amministrative, anzi v'è stato uno sforzo per arrivare ad una definizione

ecc. sono stati costituiti i Consigli intercategoriaли, formati dai Consigli dei delegati delle fabbriche della zona, i quali hanno nominato un Comitato di coordinamento e dei Comitati, che lavorano in direzione di problemi specifici: ambiente di lavoro e riforma sanitaria; scuola e qualifica, prezzi, agricoltura e distribuzione, ecc. Sono stati fatti incontri con studenti, medici, contradini e commercianti; sono stati stabiliti contatti con la Coopitalia, l'Alleanza contadini, la Coltivatori diretti, ecc.; sono stati individuati obiettivi precisi in ordine a centri di vendita cooperativi a prezzi controllati, all'istituzione degli asili nido, ed alla prefigurazione dell'Unità sanitaria locale. A questo proposito sono state presentate ai comuni interessati richieste precise in ordine alle strutture sanitarie che vengono necessariamente postulate dalla conquista di una serie di accordi molto avanzati sull'ambiente di lavoro nelle fabbriche della zona.³ Questi accordi prevedono la rilevazione periodica dei dati ambientali, l'istituzione del registro dei dati ambientali e dei dati biostatistici e dei libretti sanitario e di rischio.

Tutti questi strumenti è previsto che vengano controllati e gestiti dai lavoratori stessi. Quello che manca per rendere funzionanti questi poteri è una struttura sanitaria esterna, che fornisca un servizio in relazione alla

di zona omogenea dal punto di vista socio-economico. La zona di Collegno, per es. è costituita oltre che da questo da quello di Grugliasco, Rivoli ed Alpignano.

³ Le aziende sono: Beta & C., SILMA, Elbi, Impes, Corona, Pininfarina, LEUMANN, Trucco, SIE, Mandelli, Joannes.

raccolta dei dati e sia disposta ad utilizzarli, stabilendo un nuovo rapporto tra Gruppo operaio interessato e medici. La prefigurazione dell'U.S.L. in questa situazione, significa, intanto, assunzione da parte di una struttura — istituita dai comuni per questa funzione — dei dati ambientali unitamente a quelli biostatistici, fabbrica per fabbrica, reparto per reparto, per una loro elaborazione epidemiologica, nonché per un'intervento documentato a sostegno delle rivendicazioni dei lavoratori.

Questo esempio — più lungo degli altri — vale a far capire che rapporto può esserci tra un lavoro di questo tipo esteso a tutto il Paese, strettamente coordinato sul piano della linea, e la politica delle riforme, la quale, senza un retro-terra significativo — che ripropone l'egemonia dei lavoratori e la politica delle alleanze ad ogni livello — lascia ampi spazi alle manovre di rinvio ed al ripristino degli equilibri di potere preesistenti.

Questa applicazione articolata sul territorio della strategia contenuta nel documento di politica economica delle Confederazioni, se vuole entrare efficacemente nel merito delle ristrutturazioni in corso, per contestarne gli effetti sull'occupazione e sulle condizioni di lavoro, deve anche stabilire un forte collegamento con il tema degli investimenti, delle modifiche tecnologiche e dei contenuti della contrattazione aziendale.

Obiettivo fondamentale del padronato è di impedire lo sviluppo della iniziativa articolata aziendale e soprattutto lo sviluppo delle prime esperienze che incidono sull'organizzazione del lavoro, proprio in vista della nuova tornata di rinnovi dei contratti nazionali di lavoro — che comincia già ora con il rinnovo del contratto

dei dolciari⁴ e con quella del Patto nazionale dei braccianti.

I contenuti dei nuovi contratti si decidono in realtà adesso sulla capacità di gestire gli accordi aziendali più importanti e di andare anche avanti. Consapevole di questo il padronato ha cominciato ad usare sistematicamente l'arma della repressione e della interpretazione negativa e delle non applicazioni degli accordi. La Zanussi è già da tempo su questa linea usando contemporaneamente l'aumento dei carichi di lavoro, la minaccia delle conseguenze che può avere sull'occupazione la riorganizzazione del gruppo, l'emarginazione dei delegati. La Fiat tenta la via dello svuotamento dell'accordo del 5 agosto, attraverso decisioni unilaterali sostitutive del negoziato previsto con gli appositi Comitati. In ambedue i casi quindi si tratta di far sí che i Consigli dei delegati recuperino attraverso la gestione dinamica degli accordi ed il rispetto degli strumenti conquistati, la sostanza politica, che ha caratterizzato l'iniziativa sindacale in queste vertenze, che è quella di un *effettivo aumento del potere collettivo di ogni gruppo operaio di controllare tutto il complesso delle condizioni di lavoro* e per una costante modifica della organizzazione del lavoro. È

(⁴) Prima che questo articolo fosse terminato è stato siglato il nuovo contratto collettivo nazionale dei lavoratori dolciari, che prevede una serie di conquiste molto interessanti, che compendiano alcune delle esperienze più avanzate di questi due anni di contrattazione aziendale.

Gli aspetti più rilevanti del nuovo contratto sono: aumento salariale di L. 16.000 uguale per tutti; la mensilizzazione del salario; salario garantito con due mesi per ogni anno; classificazione unica operai e impiegati; contrattazione aziendale delle qualifiche sulla base dei profili professionali; 30 giorni di ferie per tutti.

appena il caso ormai di aggiungere che questa non è la via per la ricerca e l'elaborazione di un nuovo modello astratto di organizzazioni del lavoro — che finirebbe nella cogestione — ma per la definizione e conquista di un potere autonomo del gruppo operaio interessato, che parta dal distinguo netto operato nei confronti dell'organizzazione capitalistica del lavoro, e cresca sul miglioramento concreto delle condizioni di lavoro.

È illusorio il tentativo da parte del padronato di bloccare brutalmente questo processo, che si è affacciato ormai alla coscienza di tutti i lavoratori ed è penetrato profondamente in quella di consistenti avanguardie. Più pericolosa può essere invece la manovra illuministica dei gruppi più avanzati tendenti ad assorbire le nuove istanze sindacali riconoscendole parzialmente — cioè assumendole come dati oggettivi — ed avvalendosi dell'ambivalenza di certe rivendicazioni per inserirle in una logica neo-capitalistica.

È quanto già accade alla « Olivetti & C. » di Ivrea, dove si fa luce la tendenza — per certe lavorazioni a tecnologia più avanzata — a riconoscere l'esistenza del Gruppo operaio omogeneo e quindi una sua funzione nei confronti dell'organizzazione del lavoro. Questo è reso possibile per l'azienda dalla rapidità e qualità delle trasformazioni, che sono avvenute e stanno avvenendo in un'area tecnologica tra le più avanzate, che vedono il passaggio di quasi tutte le lavorazioni meccaniche a lavorazioni elettroniche; che sostituiscono alla linea di montaggio semplice la *linea a spinta*, che monta gruppi di componenti, attuando così per via diversa una certa ricomposizione delle fasi. A questo si aggiunge una vera e propria *ricomposizione delle mansioni* attuata attra-

verso l'istituzione di *gruppi di lavoro* che fanno tutto un prodotto (per es. telescriventi e terminali). Queste trasformazioni — che sono state anche un prodotto della lotta e della pressione dei lavoratori — pongono le rivendicazioni sindacali — per es. sul salario e sulle qualifiche — su un terreno più concreto ed insieme di fronte a scadenze molto ravvicinate. Il fatto di maturare contemporaneamente il confronto con le posizioni più arretrate e con quelle più avanzate del padronato non è cosa di poco conto, e mentre consente all'avversario di avere sempre una fonte di riserva, costringe il movimento ad un rigido e vigile coordinamento di linea.

Per quanto si riferisce alle qualifiche, per es. è chiaro che il discorso del sindacato cammina solo a condizione che si realizzino delle modifiche nell'organizzazione del lavoro, tali che il lavoratore possa fare più esperienze logicamente connesse tra di loro. È la via della ricerca di una *nuova professionalità*, che è l'unica alternativa reale allo svuotamento professionale del lavoratore. Nello stesso tempo questa scelta è quella che distingue e qualifica il sindacato di classe nei confronti delle proposte di *arricchimento ed allargamento delle mansioni*, che non sono un'invenzione del movimento operaio, bensì una risposta che il padronato — per es. negli U.S.A. — ha trovato ad esigenze suscitate dal progresso tecnologico o dall'oggettivarsi della protesta operaia in fenomeni come l'assenteismo.

Allo stesso modo un'offerta da parte della azienda di riconoscimento della realtà del Gruppo operaio omogeneo, come unità operativa che si organizza il lavoro al proprio interno autonomamente una volta stabiliti gli obiettivi di produzione, non è accettabile per due ra-

gioni. La prima è che la produzione e il profitto non sono realtà oggettive sulle quali il Gruppo Operaio omogeneo ed il sindacato non abbiano alcun interesse od interessi diversi. La seconda e fondamentale è che nella delega della direzione aziendale al G.O.O. di proprie funzioni tipiche si esprime la strategia padronale della cogestione. Il G.O.O. non accetta di organizzare la produzione per conto del padrone si limita a contrattarla ed a controllarla, si crea cioè un potere non delegato.

A questo legame tra rivendicazioni contrattuali, gestione da parte del G.O.O. e modifica dell'organizzazione del lavoro — rapporto che ha dato nuova linfa ed ha aperto nuove prospettive ai contenuti dell'iniziativa rivendicativa dentro la fabbrica, sui quali si era verificato negli anni passati un forte impaccio del sindacato a procedere ed a trovare vie nuove — il movimento non può rinunciare, a meno di fare un grosso salto indietro nell'elaborazione e nel rapporto con i lavoratori. Tra l'altro è giusto sottolineare che questa è una scelta che sposta nettamente l'attenzione e l'impegno del sindacato dagli strati operai professionalmente più qualificati, che costituivano il nucleo più impegnato e cosciente dei lavoratori iscritti, verso la gran massa dei lavoratori non qualificati. È quindi una scelta politica di grande peso, perché se da una parte riflette uno spostamento reale nella base del sindacato (che a sua volta dipende dal processo di parcellizzazione del lavoro e dalle conseguenze di qualificazione), è soprattutto una scelta di classe, che fa riferimento a tutti i lavoratori, iscritti e non iscritti, ed alla linea dei G.O.O.

Eppure questa linea non è ancora patrimonio di tutto il movimento sindacale. Esistono ancora molte esitazioni

e diffidenze e una conoscenza spesso superficiale, che si esprimono con il tentativo di tradurla, svuotandola dei suoi connotati di classe. In relazione ai G.O.O. viene ripescato, ad es., il Gruppo *faccia a faccia* dello psicologo industriale Brawn o si tenta di identificarlo in termini quantitativi.

Questo avviene in un momento molto delicato perché i diritti di contrattazione affermati in questa direzione sono ancora scarsi e fragili — anche se di grande significato — ed il proseguo dell'esperienza dipende quindi molto dal loro esercizio e dalla capacità dei lavoratori di trasferirli sui prossimi grandi contratti nazionali.

Una seconda ragione di rilievo è che le modifiche dell'organizzazione del lavoro richiedono, ad un certo punto, delle trasformazioni tecnologiche — che, com'è noto, non possono essere considerate come un fatto neutro ed oggettivo — e quindi degli investimenti. Allora se è vero che siamo al principio di un processo di ristrutturazione anche tecnologica — che anzi proprio da quest'esigenza è sollecitato — di lungo periodo, è chiaro che occorre essere presenti all'interno di questo processo nel momento in cui esso si verifica in ogni settore, in ogni azienda ed in ogni reparto, con strumenti di potere, i delegati, per affermare le rivendicazioni sull'ambiente di lavoro, sui cottimi, sui carichi di lavoro, sulle qualifiche, sugli organici e l'orario con tutte le modifiche sull'organizzazione della produzione e della società che esse pretendono.

4. — I Consigli Generali di Firenze hanno preso un'altra importante decisione, quella di tenere in primavera un'assemblea nazionale dei delegati per pren-

dere in esame il problema dei Consigli e delle strutture di sindacato. Da quella riunione dovranno uscire ipotesi concrete sul nuovo sindacato unitario, o comunque sarà una prima sede di confronto tra le varie linee su un argomento fondamentale e che qualifica la natura e la collocazione di classe del sindacato.

Questo tema non può essere affrontato in coda ad un articolo, ma è chiaro che tutta la linea qui esposta presuppone la definitiva liquidazione delle strutture di fabbrica tradizionali, mentre i delegati ed il Consiglio di Fabbrica sono, in modo esclusivo, il sindacato nell'azienda.

In quella sede comunque occorrerà sciogliere un equivoco di fondo, che permea certi settori del sindacato, secondo cui il delegato come espressione di tutti gli iscritti è una forma di organizzazione transitoria, legata al processo unitario. Riemerge dietro questa posizione la concezione del sindacato come associazione degli iscritti — che è alternativa all'idea del sindacato come organizzazione di classe, quindi di tutti i lavoratori — e viene anche colpita a morte la linea dei Gruppi operai omogenei, la cui collocazione e struttura è determinata dall'organizzazione della produzione e non dalla mappa dell'associazionismo sindacale.

ETTORE MASUCCI

rivalutazione delle pensioni: un nuovo traguardo

1. — Il sistema delle pensioni adottato in Italia nel 1969 lascia aperto, fra gli altri, il problema dell'adeguamento del valore delle pensioni già liquidate ai livelli di benessere successivamente raggiunti dal sistema economico.

Ne sorgono delle situazioni fortemente sperequate, fra recenti pensionati e pensionati di antica data, fra pensioni « contributive » del vecchio sistema e nuove pensioni « retributive ».

Una soluzione teorica del problema sembra possibile, esistono anzi soluzioni parziali già adottate da altri sistemi: in questo articolo se ne espongono la problematica e le alternative possibili.

Unico limite: l'onere finanziario; ma anche su questo punto possono intravedersi delle vie di uscita teoriche, che consentono di affidare all'automatismo stesso dell'attuale sistema, sotto certe condizioni, il finanziamento della rivalutazione progressiva delle pensioni vigenti.

2. — Il nuovo pensionato, una volta uscito dalle forze di lavoro, è completamente escluso, con il sistema in atto, dal godimento di quei benefici, derivanti dal progresso tecnico, dall'accrescimento della produttività o da una ripartizione del reddito nazionale più favorevole

al fattore lavoro, di cui avrebbe invece avuto parte se avesse continuato a lavorare.

Ciò che la legge gli garantisce attualmente, è soltanto una protezione contro la perdita del valore di acquisto della moneta attraverso la scala mobile delle pensioni ma, se si ponessero a raffronto i progressi delle pensioni già liquidate con l'indice delle retribuzioni contrattuali, o dei salari di fatto, si noterebbe una divergenza progressivamente crescente: i salari dei lavoratori progrediscono di pari passo con l'aumento reale del reddito nazionale, le pensioni no.

3. — Considerando poi i rapporti che intercorrono tra i vari gruppi di pensionati successivamente liquidati nel tempo, si nota una mancanza di equità nel trattamento concesso ad alcuni rispetto ad altri.

Una prima ragione di divergenza è riconducibile alle innovazioni legislative del 1968 e del 1969, che hanno dato vita al succedersi, nel breve giro di pochi anni, di varie entità di pensionamento, non equivalenti fra loro.

Prima del 1968, il pensionamento era commisurato, attraverso un sistema di importi base (marche assicurative) alla retribuzione della intera vita lavorativa; la legge del maggio 1968, introducendo le pensioni « retributive », commisurava l'importo della pensione al 65% della retribuzione media dell'ultimo triennio; la successiva legge dell'aprile 1969 porta la percentuale al 74% della retribuzione media dei migliori 3 anni dell'ultimo quinquennio, e modifica, infine, questa normativa, a partire dal 1976, ragguagliando definitivamente le

pensioni ad una percentuale dell'80% riferita alla media retributiva dei migliori 3 anni dell'ultimo decennio.¹

Le divergenze tra i vari importi sono sensibili: si riscontra anzitutto una forte differenza tra le pensioni « contributive » e quelle « retributive », soprattutto per le retribuzioni di un certo rilievo e per quelle persone — soprattutto gli impiegati — che presentano un forte divario fra lo stipendio di inizio della loro attività lavorativa e l'ultimo stipendio prima del pensionamento.

Tra le pensioni retributive, anche se la percentuale del 65% prevista dalla legge del 1968 risulta successivamente aumentata per la maggiorazione del 10% di tutte le pensioni esistenti, disposta dalla legge del 1969, mal si giustifica la disparità di trattamento dei pensionati liquidati in quell'anno; del tutto ingiustificata poi appare la determinazione di un periodo transitorio prima della introduzione definitiva, a partire dal 1976, del pensionamento all'80% della retribuzione di riferimento: se il provvedimento sembra essere stato introdotto per assicurare una gradualità all'onere del finanziamento, esso non ha nessuna giustificazione dal punto di vista dell'equità.

Appare iniquo, quindi, che la legge abbia discriminato i livelli di pensionamento in modo così accentuato, in un periodo di tempo così limitato, senza prevedere adeguate norme transitorie. Altri sistemi di pensioni retributive di recente introduzione (Inghilterra 1969,

¹ Cfr. INPS legge 30 aprile 1969 n. 153. Revisione degli ordinamenti pensionistici e norme in materia di sicurezza sociale. Testo con riproduzione a fronte, articolo per articolo delle disposizioni legislative richiamate. Roma 1969.

Svezia 1963) si sono mostrati più solleciti nell'evitare simili discriminazioni.²

Una soluzione del problema dell'equilibrio relativo delle pensioni nel tempo dovrebbe affrontare, pur se con ritardo, anche questo problema di carenza di norme transitorie.

4. — Vi è poi, anche nell'ambito della nuova legge, cioè a parità di percentuale di pensionamento, un ulteriore, anche se più sottile, problema di equità.

Un pensionato liquidato, poniamo, 10 anni prima di un altro, non gode di tutti gli aumenti che la produttività ha trasferito nel decennio, sotto forma di aumenti salariali, al suo fortunato e più giovane collega.

La situazione, in un periodo di forti quote di produttività redistribuite al lavoro, può portare anche qui a squilibri di una certa entità, fra il trattamento pensionistico dei più antichi pensionati, e di quelli di data più recente.

Il problema è rilevante se si pensa che l'età del pensionamento in Italia interessa individui ancora abbastanza giovani (55-60 anni), soprattutto avendo riguardo alle prospettive riguardanti il prolungamento della vita media.

5. — Il problema dell'adeguamento delle pensioni al progresso produttivo del paese, che qui si pone, presenta alcune analogie con quello della fissazione, su basi generali, dei minimi salariali nazionali.

² Cfr.: Dpt. of Health and Social Security, *National Superannuation and Social Insurance Cmnd 3883 HMSO*, London, 1969, pp. 55-56; The Swedish Institute, *Social Benefits in Sweden*, pp. 63-64.

Anche in questo caso infatti il minimo deve essere adeguato ai progressi del sistema economico, sia sotto il profilo dello slittamento del metro monetario, sia sotto quello degli incrementi di produttività.

Una soluzione interessante del problema è stata di recente adottata in Francia.

Lo SMC (*Salaire minimum de croissance*) prevede l'adeguamento progressivo del minimo (il vecchio SMIG) all'aumento degli indici dei prezzi al consumo e delle retribuzioni. L'adeguamento per i prezzi è automatico, e scatta dal mese successivo per soglie minime di aumento del 2%, l'aumento connesso con le retribuzioni è invece discrezionale, con un minimo garantito.

La misura di questo aumento minimo è determinata almeno una volta l'anno, a luglio, da parte del Consiglio dei Ministri, avendo per parametro l'indice trimestrale dei salari orari medi rilevato da parte del Ministero del Lavoro e tenendo conto delle condizioni economiche generali. L'aumento previsto non può tuttavia essere inferiore alla metà dell'aumento registrato dall'indice nel corso dell'anno. È a discrezione dell'esecutivo prevedere altri aumenti durante il corso dell'anno.³

6. — Il sistema descritto non è, tuttavia, immediatamente applicabile alle pensioni.

Esso infatti ha, per così dire, l'occhio rivolto al presente: si preoccupa di fissare un minimo « attuale », ma non deve risolvere il problema del collegamento del valore attuale con i valori precedentemente in essere.

³ Cfr. *Revue d'économie politique*, 1970, p. 943.

La perequazione, agli attuali livelli di reddito pro-capite, delle varie « annate » di pensioni già liquidate, deve risolvere soprattutto problemi di differenze nel tempo.

Un sistema che — pur sotto diverso profilo — si è proposto di affrontare il problema della perequazione del valore reale delle retribuzioni nel tempo, è quello svedese, che utilizza, a tale scopo, un sistema di pensionamento per punti.⁴

Il sistema svedese (che prevede il pensionamento al 60% della retribuzione media dei migliori 15 anni della vita attiva, a 67 anni e dopo trent'anni di anzianità lavorativa) deve risolvere il problema dell'adeguamento delle singole retribuzioni annuali al valore del metro monetario al tempo del pensionamento.

Viene, a tal fine, fissato un importo-base, ogni anno, che tiene conto del movimento del costo della vita. La retribuzione di ogni anno viene divisa per tale importo, e al lavoratore viene accreditato un corrispondente numero di punti.

Al momento del pensionamento la media annua di questi punti viene ritradotta in corone moltiplicandola per il valore base vigente nell'anno, e l'adeguamento successivo al costo della vita viene garantito dallo stesso meccanismo, in quanto via via che si rivaluta il valore-base del punto, tutte le pensioni esistenti ne risultano parallelamente rivalutate.

Questo sistema, che al momento attuale viene usato unicamente per una rivalutazione « monetaria » può

⁴ The Swedish Institute (Stockholm), *Social Benefits in Sweden*, cit.

facilmente essere modificato per tener conto anche degli incrementi « reali » modificando convenientemente i criteri di fissazione, da parte dell'autorità pubblica, dell'importo-base.

Ambedue gli esempi citati, pur non risolvendo immediatamente il problema che qui interessa, offrono indicazioni chiare sulla possibile via da seguire. Nel caso italiano, potrebbe essere facilmente costruito un sistema per rivalutare gli importi delle pensioni tenendo conto dell'aumento del reddito reale pro-capite; il sistema, anzi, potrebbe essere modificato per tener conto anche, parallelamente, degli aumenti del costo della vita.

Fissato un anno di base, potrebbe essere determinato per ciascun anno, in rapporto a quello, un coefficiente che tenga conto dei progressi di produttività e della svalutazione monetaria, intervenuti nel frattempo.

L'indice così ottenuto servirebbe a due scopi: una prima rivalutazione di tutte le pensioni attualmente in essere da effettuare subito; successivamente, di anno in anno o ad intervalli più lunghi, tutte le pensioni esistenti potrebbero essere adeguate, in base allo stesso indice agli incrementi di produttività del sistema economico preso nel suo complesso, o a parte di essi.

Il sistema così modificato dovrebbe tuttavia essere ulteriormente qualificato in relazione ad alcuni punti, vuoi perché una applicazione integrale porrebbe dei problemi di costo economico non indifferenti, vuoi perché la rivalutazione non dovrebbe essere necessariamente proporzionale per tutte le pensioni, a qualsiasi livello esse si situino.

8. — Una prima alternativa si pone tra automatismo e discrezionalità nella determinazione delle variazioni dell'indice: su questo problema l'esempio del salario minimo francese può servire da guida.

Sembra giusto infatti appoggiare la tesi dell'automatismo nelle variazioni dell'indice quando si tratti di adeguare il potere di acquisto delle pensioni alla perdita di valore della moneta.

Al contrario, l'attribuzione ai pensionati di parte degli aumenti di prodotto nazionale successivamente conseguiti sembra piú correttamente costituire una decisione politica: si tratta in sostanza di una decisione riguardante l'indirizzo delle risorse verso la redistribuzione piuttosto che verso altri usi alternativi (investimenti, piú alti redditi ai lavoratori). Va infatti ricordato che, almeno con l'attuale sistema di finanziamento prevalentemente parafiscale, del sistema di sicurezza sociale, una maggiore spesa per le pensioni, incidendo per la massima parte sui salari percepiti dai lavoratori, o comporta una riduzione di spazio negoziabile, per i sindacati, in aumenti salariali, ovvero, alternativamente, si risolve in una pressione sui profitti (con ripercussioni sulla propensione agli investimenti) nel breve periodo, oppure in uno spostamento, del sistema produttivo nel piú lungo periodo, verso investimenti a maggiori intensità di capitale, con relativo minor assorbimento di occupazione.⁵

⁵ Cfr. U. Del Canuto, *Il finanziamento della sicurezza sociale e i suoi effetti sul mercato del lavoro*, in A.A.V.V., *La retribuzione nella industria*, Franco Angeli Editore, 1970, specie parte seconda, p. 341 ss.

La soluzione intermedia (simile a quella adottata in Francia per il salario minimo) della determinazione discrezionale, dell'entità dell'incremento, con un minimo costituito da una frazione di un determinato indice « obiettivo » (per esempio, la metà dell'incremento del prodotto nazionale reale), potrebbe essere considerata accettabile.

9. — Resta da risolvere, una volta per tutte, il problema della rivalutazione delle pensioni già in essere. Anche qui la determinazione dell'indice, che dovrebbe essere discrezionale, potrebbe appoggiarsi su degli indicatori obiettivi, al contrario di quanto è contenuto in recenti proposte di legge sull'argomento, che fissano coefficienti di rivalutazione forfettari, per gruppi di anni.

L'indice di rivalutazione delle pensioni esistenti, per il periodo anteriore al 1971, anno di entrata in vigore della scala mobile per le pensioni, dovrebbe tener conto sia degli aumenti « reali » che del deprezzamento del metro monetario. I primi potrebbero essere collegati agli incrementi reali del prodotto nazionale (o ad una loro frazione); il secondo, potrebbe essere misurato dalle variazioni dell'indice del costo della vita, a meno di non utilizzare, come indice sintetico, l'incremento del reddito nazionale pro-capite a prezzi correnti.

Tale determinazione andrebbe fatta « una tantum » e l'indice incorporato nella proposta di legge.

10. — Si è detto che non sembra « equo » che il sistema di rivalutazione sia applicato indiscriminatamente, soprattutto per quanto riguarda gli adeguamenti

futuri, a tutte le pensioni, di qualsiasi importo esse siano, in misura proporzionale.

Questa è una critica che, a mio vedere, va già avanzata all'attuale sistema di scala mobile, che si differenzia sostanzialmente, anche sotto questo profilo, oltre che sotto quello del meccanismo degli scatti, da quello in vigore per i lavoratori dipendenti.

La scala mobile delle retribuzioni prevede aumenti di importo fisso, per ciascuna qualifica; questo « valore-punto » era inteso, almeno inizialmente, a corrispondere ad un 1% effettivo dei minimi salariali mediamente in vigore nei diversi contatti, per ciascuna qualifica. Anche se successivamente tale parallelismo è venuto meno (compensato tuttavia in parte da un parallelo slittamento nella velocità dell'indice, che scatta oramai per incrementi del costo della vita molto inferiori all'1%), resta valido il principio che la rivalutazione per il costo della vita si applica soltanto limitatamente ai minimi, e non si estende automaticamente alla intera retribuzione di fatto.⁶

L'attuale scala mobile delle pensioni prevede invece un aumento, percentualmente pari agli incrementi dell'indice del costo della vita, esteso all'intero importo della pensione, e ciò anche per le pensioni impiegatizie, di importo assai elevato, che scontano il pensionamento di una sostanziale quota di retribuzione per « meriti » al di sopra dei minimi.

L'estensione quindi, a tutte le pensioni, per qual-

⁶ Cfr. C. Vannutelli e G. Fevola, *I sistemi di scala mobile dei salari: aspetti e problemi delle esperienze in atto*, in A.A.V.V., *La retribuzione nell'industria*, cit., p. 125 ss.

siasi importo, della rivalutazione per incrementi del reddito reale pro-capite, non sembra qui consigliabile. E non tanto per ragioni, pur importanti, di finanziamento, quanto per ragioni di equità: non sembra opportuno infatti estendere i limiti delle redistribuzioni, a carico degli attivi, a cittadini oramai non produttivi, anche per la parte di reddito eccedente i livelli di cui gode la maggioranza dei lavoratori attivi.

Le redistribuzioni oltre il minimo contrattuale, soprattutto per i redditi da lavoro più elevati, costituiscono infatti, nella generalità, una ricompensa legata all'« *intuitus personae* » e giustificata con una più alta produttività del lavoro, che sarebbe certamente poco significativo continuare a riconoscere anche al momento della cessazione dell'attività lavorativa.

La rivalutazione andrebbe quindi operata, per la parte relativa agli incrementi di reddito pro-capite come pure — oso suggerire — per la parte dell'adeguamento monetario, in percentuale della pensione percepita, fino ad un certo massimo, restando inteso che i percettori di pensioni superiori godrebbero dell'adeguamento relativo a quel valore massimo, che non verrebbe perciò esteso alla parte eccedente.

Il valore massimo della pensione soggetta a rivalutazione, fissato ad una certa data, dovrebbe essere collegato ad un indice, per garantire il mantenimento nel tempo del suo valore reale.

11. — Resta da avanzare alcune considerazioni relative all'entità della spesa per una riforma di tal genere.

È opportuno separare, per un attimo, i due problemi: quello dell'adeguamento di tutte le pensioni attualmente

in essere, che è probabilmente il più urgente, dal punto di vista dell'equità, e quello della futura « rivalutazione » periodica di tutte le pensioni.

L'onere del primo tipo di rivalutazione si presenta, logicamente, molto esteso, dovendo esso coprire non soltanto la parte, per così dire « reale », ma anche la parte « monetaria ».⁷

Resta tuttavia il fatto che la maggior parte delle pensioni attualmente esistenti sono ai minimi: ⁸ ciò significa che l'onere di una rivalutazione (ove non si modifichi l'importo dei minimi) risulta in buona parte già assorbito dalla corresponsione dei minimi stessi.

12. — Per quanto riguarda la rivalutazione annuale delle pensioni esistenti, si deve considerare che — almeno in teoria — un sistema pensionistico in equilibrio, che si basi su di un meccanismo a ripartizione, contiene in sé gli elementi per la estensione della base del finanziamento parallelamente agli incrementi dei prezzi, e del reddito nazionale reale.

Le pensioni vengono infatti corrisposte con un prelievo parafiscale sui salari: se non si riduce la quota di reddito nazionale distribuita sotto forma di reddito da lavoro dipendente, e se la popolazione dei pensionati rimane stabile, basta mantenere percentualmente costante la pressione parafiscale per ottenere un parallelo

⁷ È esteso anche perché riguarda quasi tutte le pensioni vigenti. Va però rilevato che anche le successive rivalutazioni coinvolgerebbero, sia pure in misura uguale per tutte, le totalità delle pensioni esistenti alla data della rivalutazione.

⁸ Per l'assicurazione generale obbligatoria, circa il 70%. Cfr. INPS, *Rendiconti dell'anno 1969*, p. 317.

aumento della massa delle pensioni di entità uguale all'incremento dei salari.

Tutto questo, in teoria. In pratica, il sistema tende ad espandere i suoi benefici a favore delle categorie ancora non tutelate; gli oneri, almeno in un primo momento sono sopportati dal sistema esistente.

Ciò è quanto è finora accaduto al sistema pensionistico italiano: si è destinata la espansione della base contributiva, determinata dalla maggiore occupazione, e dalle più alte qualifiche, in assenza di meccanismi di adeguamento monetario e reale delle pensioni esistenti, alla estensione del sistema pensionistico a categorie non coperte (soprattutto i lavoratori indipendenti) a carico dei contributi versati dai lavoratori dipendenti.

Introdurre un meccanismo di rivalutazione delle pensioni, vorrebbe dire scegliere ad occhi aperti, per la « fiscalizzazione » futura di tutte le operazioni di estensione dell'area dei beneficiari, totale o quanto meno integrativa della spesa non coperta dai contributi degli assicurati.

È possibile ciò? Credo di sí, se si tiene conto che il sistema di pensioni italiano si dirige verso un traguardo di « sicurezza sociale » che assicuri un minimo a tutti a carico dello Stato, lasciando poi alle categorie il finanziamento delle pensioni superiori ai minimi.

UMBERTO DEL CANUTO



Pietro Carabellese - « Omaggio a Sutherland », 1969,
olio su tela. cm. 150×135. Coll. Avv. Stocco, Roma.



gli impieghi sociali del reddito

1. — Nel primo piano economico italiano si è fatto ampio ricorso al concetto di « impieghi sociali del reddito ». Questi finivano in una terza grande categoria accanto ai consumi privati ed agli investimenti produttivi e si articolavano, essi stessi, in due categorie che facevano da controaltare agli uni e agli altri: i consumi pubblici e gli investimenti sociali. Fra gli obbiettivi del piano veniva appunto fissato quello dell'incremento degli impieghi sociali del reddito sia in assoluto, sia in percentuale sul prodotto nazionale, di modo che l'aumento di tali impieghi veniva progettato secondo una percentuale superiore al tasso di crescita del prodotto nazionale (per il quale — già — si poneva un traguardo notevolmente elevato). L'intento dichiarato di ciò era quello di promuovere un riequilibrio nell'impiego delle risorse, così da assegnare un posto maggiore agli impieghi che si supponevano prioritari. Vi era però, nella nozione e nella strutturazione di questa grande categoria della contabilità nazionale nebulosità e incongruenze, che ne hanno inficiato l'utilizzabilità e la significatività, nella programmazione economica. Ed invero, nel primo piano economico nazionale l'obbiettivo globale di espansione, degli impieghi sociali del reddito, è stato raggiunto, in percentuale sul prodotto nazionale; ed è stato superato (anche in moneta di costante potere di acquisto) in termini di tasso di incremento sulla spesa nell'anno base, poiché il tasso di incremento che il

prodotto nazionale italiano ha avuto è stato superiore a quello previsto dal piano.

Ciò non per tanto non ci si è potuti dichiarare per nulla soddisfatti, dell'andamento degli impieghi sociali del reddito, nel quinquennio del piano: e ciò per il fatto che mentre molti impieghi sociali del reddito effettivamente prioritari secondo lo spirito del piano si svilupparono a un ritmo considerevolmente inferiore a quello previsto dal piano, alcuni altri che, nella filosofia del piano, rivestivano una priorità dubbia (come le spese di investimento nella TV) o erano tutt'altro che prioritari (come le spese per l'edilizia di abitazione ordinaria) crebbero in misura notevolmente superiore ai traguardi del piano.

D'altro canto certi impieghi prioritari sociali erano esclusi da questa classe e quindi la sua dinamica non ne rifletteva l'andamento, buono o insufficiente che fosse.

2. — Ora, una categoria globale può essere utilizzata, in sede di contabilità economica per la pianificazione con un ruolo tanto importante, quale quello che si è assegnato agli impieghi sociali del reddito, solo se è:

A) sufficientemente omogenea da consentire di considerarla come un tutto unico: e quindi da far sí che se alcune sue componenti si comportano meno bene del previsto ed altre meglio del previsto, si possa affermare che, nel complesso, si è fatto pressapoco quel che si voleva;

B) se essa è sufficientemente comprensiva, rispetto ai fenomeni a cui essa, terminologicamente, appare rife-

rirsi, da consentire di considerarla come indicatrice di una tendenza negli stessi.

Il difetto di cui al punto A) non veniva rimediato mediante le sotto classificazioni, in cui gli impieghi sociali del reddito erano articolati. Infatti essi erano divisi solo in due sotto classi: spese correnti e di investimento; e la disomogeneità si presentava, gravemente, all'interno di ciascuna di esse.

Circa il punto B) non si può dire che le omissioni fossero secondarie, nella filosofia del piano, anche se importanti in una diversa valutazione degli obbiettivi sociali: un grosso blocco di spese prioritarie, di cui il piano si era interessato, in un modo ben preciso, non erano state incluse fra gli impieghi sociali del reddito. Così le spese per le pensioni sociali e quelle per i farmaci nell'assistenza sanitaria gratuita ai cittadini.

3. — La non significatività della nozione degli impieghi sociali del reddito, quale è stata concretamente formulata nel primo piano economico nazionale, riflette l'inadeguatezza delle attuali classificazioni internazionali della contabilità economica nazionale a tenere conto degli aspetti qualitativi e sociali dello sviluppo. Le cause di insoddisfazione sono riconducibili, più specificamente, a quattro ordini:

a) aderenza a certe grandi ripartizioni della contabilità economica nazionale, che era certamente comodo seguire, ma che fuorviavano;

b) restrittività nel contenuto di alcune nozioni della contabilità economica nazionale che sono concepite formalisticamente e tendono a sottovalutare il ruolo del settore pubblico;

c) incertezze e carenze nei dati, per alcune categorie di impieghi, ciò che ha indotto a soluzioni di ripiego non del tutto chiare;

d) nebulosità di alcune nozioni della contabilità nazionale relativa alla sfera dell'operatore pubblico, che portava a certe notevoli difficoltà di individuazione di ciò che sarebbe stato legittimo assumere, fra gli impieghi sociali del reddito, in base alla logica accolta.

La contabilità nazionale, in effetti, fra i consumi distingue quelli privati e quelli pubblici, e fra gli investimenti, quelli nei processi produttivi delle imprese lucrative e quelli in beni durevoli non impiegati direttamente nella produzione delle imprese lucrative, definiti anche per ciò, come « non direttamente produttivi ». Gli impieghi sociali del reddito, così, sono stati costruiti semplicemente aggregando i consumi pubblici, gli investimenti della P.A., quelli delle famiglie (edilizia abitativa) e alcuni investimenti di aziende il cui bilancio è allegato al bilancio statale (Ferrovie, Poste, Anas) con l'aggiunta di talune imprese pubbliche di pubblica utilità.

Per quanto ciò fosse comodo, portava a considerare come dotate automaticamente di significato, per le scelte prioritarie della società, delle spese, per motivi erronei di adesione inqualificata alla nozione contabile di consumo (tipico il caso dell'edilizia d'abitazione) e portava a lasciare fuori altre spese, che sono invece chiaramente prioritarie, per il mancato chiarimento dei nessi fra aspetto redistributivo e politica del consumo (come nel caso delle pensioni sociali che generalmente sono devolute a consumi privati ma che non si può dire che non soddisfano a obiettivi sociali prioritari e non qualificano il consumo).

4. — Il secondo motivo di irrazionalità nella categoria degli impieghi sociali del reddito è il carattere restrittivo con cui, nella contabilità nazionale, viene impiegata la nozione di « consumo pubblico ». Essa include solo consumi fatti direttamente dalla P.A. e i trasferimenti in natura che essa effettui (latte da essa comperato e distribuito gratuitamente ai bisognosi ecc.), ma non le sovvenzioni che la P.A. dia alle famiglie e alle imprese, perché svolgano gratuitamente o sottocosto determinati consumi.

Questa concezione formalistica è stata meccanicamente recepita nel piano nella categoria dei consumi pubblici, col risultato di escludere dagli impieghi sociali del reddito la intera spesa per farmaci erogati gratuitamente solo perché essa si effettua attraverso un trasferimento in denaro; e di escludere altresì, per le stesse ragioni, le sovvenzioni ai trasporti urbani ed extraurbani e alle ferrovie destinate a mantenere i prezzi politici: finalità questa che era invece chiaramente fra quelle prioritarie nel piano.

Le incertezze e carenze di dati in tema di spesa per la ricerca scientifica, hanno poi indotto a includere, tra gli impieghi sociali del reddito (come investimenti sociali), solo una parte di tali spese.

Infine la opinabilità della nozione di investimento non direttamente produttivo, con cui si è voluto costruire la nozione di « investimento sociale », ha portato ad affiancare agli investimenti del Governo e delle famiglie una categoria di investimenti in pubbliche utilità dal contenuto spesso del tutto occasionale. A volte ha giocato, a favore della inclusione fra gli impieghi sociali del reddito il fatto che la spesa in un certo settore

era già stata posta alla base di precedenti programmi economici pluriennali (telefoni, radiotelevisione) sebbene per motivi diversi (come quello che si trattasse di spesa in settori considerati di carattere propulsivo e sottoposti a pubblico controllo).

5. — Si deve concludere, da ciò, che la categoria di « impieghi sociali del reddito » è priva di utilità nella pianificazione economica e serve solo a confondere le idee? La risposta è negativa. L'istanza che il primo piano italiano esprimeva, utilizzandola, era ben fondata: si trattava di affiancare al puro tasso di crescita del reddito e alle condizioni per mantenerlo, delle cifre sull'impiego di esso reddito, affinché si potesse penetrare, al di là della quantità, nella qualità e si potesse valutare lo sforzo fatto dal piano e in generale dalla politica pubblica per correggere il mercato introducendovi degli elementi qualitativamente migliori.

Qui però cominciano gli equivoci. Il piano aveva avanzato queste istanze in modo frammentario e si potrebbe aggiungere ancora nebuloso e incerto. Nell'articolazione dei vari campi di obbiettivi, a causa della tradizione culturale, vi era un notevole pressapochismo. Infatti il dibattito riguardante la programmazione si era soprattutto soffermato sulla tematica degli « squilibri »: parola generica che, in sé, nel suo negativismo, non aiuta a individuare l'ordine di finalità rispetto a cui si vuole apportare la correzione dello « sbilancio ».

6. — La politica di « riequilibrio » negli impieghi del reddito può svolgersi, innanzitutto, con riguardo agli impieghi finali delle risorse, da parte delle famiglie, ferme

restando la distribuzione interpersonale del reddito: lo spostamento di risorse da consumi non considerati significativi o addirittura dannosi per la qualità della società a consumi qualificati.

Ma la modifica nelle strutture qualitative del consumo, non è l'unica leva (e neanche la predominante) per modificare il modello di società. Vi è un secondo aspetto che concerne la ridistribuzione personale del reddito oltreché la sua ripartizione qualitativa e che investe il consumo nella sua più vasta accezione, sia come consumo corrente che come investimento delle famiglie in beni durevoli di consumo. Si tratta, a volte, della assegnazione di consumi gratuiti o sovvenzionati, alle classi lavoratrici ed ai non abbienti, allo scopo di determinare certi standards generali di consumo che riequilibrano la vita della società: l'edilizia popolare per soddisfare al bisogno della casa, i farmaci e le cure mediche per soddisfare al bisogno sanitario, l'insegnamento scolastico e i testi per soddisfare al bisogno di istruzione generale, i trasporti pubblici sottocosto per accrescere la mobilità delle persone ed ampliarne le opportunità di occupazione e agevolarne la conciliazione tra lavoro e impiego del tempo libero e la vita nella realtà metropolitana ecc. Con queste operazioni, effettuate in parte mediante erogazioni di servizi pubblici gratuiti, in parte mediante sovvenzioni a famiglie o imprese destinate specificamente ad attivare un consumo gratuito o semigratuito, si cerca di avvicinare la ripartizione del reddito nella società, a quello che si avrebbe in una società di uguali, in cui ciascuno avesse un reddito monetario che — a parità di bisogni del suo gruppo familiare — è uguale a quello degli altri. Il riequilibrio

negli impieghi del reddito contribuisce ad un diverso modello di società anche sotto questo profilo che è, insieme, inscindibilmente di redistribuzione dei redditi e di modifica nella ripartizione delle risorse tra le varie destinazioni.

7. — Un terzo grande ordine di obiettivi, nel campo della modificazione degli impieghi del reddito, concerne la redistribuzione del reddito, considerata da sola: non necessariamente, però, unicamente fra diversi soggetti, ma anche con riguardo allo stesso gruppo di soggetti in tempi e in circostanze diverse.¹ Nella vita di una persona, senza gli interventi correttivi dell'azione pubblica, per effetto del meccanismo del mercato, i bisogni e i redditi tendono a fluttuare in modo che solo accidentalmente è armonico. Non è agevole, a modesti livelli di reddito, correggere questa disarmonia mediante risparmi, di cui è incerta l'entità necessaria e la cui formazione può essere tardiva e soggetta a erosione. Le assicurazioni sociali, la previdenza sociale, la sicurezza sociale, realizzano questo obiettivo redistributivo. Nello stesso tempo, con graduazioni via via più accentuate man mano che si passa dall'una all'altra, realizzano ridistribuzioni a favore di soggetti con più bisogni a parità di reddito e/o minore reddito a parità di bisogni. Anche qui siamo di fronte ad azioni dell'operatore pubblico che tendono a correggere i meccanismi del mercato nel senso di una società di uguali.

¹ Ciò porta ad includere fra gli impieghi sociali del reddito anche le pensioni e gli assegni familiari basati su principi contributivi. Ciò si rafforza se esiste, all'interno del gruppo, una certa redistribuzione netta.

8. — L'azione di modifica del processo economico di mercato sin qui esaminata riguarda il momento del consumo. Questo in un certo senso, è la « seconda parte », l'altra faccia della luna, rispetto al momento della produzione e della accumulazione. Non è possibile incidere in modo stabile e appropriato sulla ripartizione e sulla distribuzione se non si agisce anche, simultaneamente, sulla produzione e l'accumulazione, dati i nessi tra l'una e l'altra faccia della realtà economica. Bisogna fare in modo che, *ex-ante*, il processo economico tenda maggiormente alla società di eguali. Cercare di correggerlo *ex-post*, a gioco fatto, è possibile e necessario. Ma, come l'esperienza insegna, è anche soggetto a grossi limiti e ad azioni di traslazioni, tendenti a riportare l'equilibrio turbato alla precedente situazione.

Ecco allora le altre modifiche, negli impieghi del reddito: sia nel campo dell'investimento come all'interno dei vari processi produttivi, anche al di là (o al di qua) dell'investimento. Sarebbe sbagliato immaginare che il solo fine di questi interventi sia di modificare la qualità della ripartizione e di condurre più vicino (o meno lontano) di quel che il meccanismo di mercato di continuo proponga e riproponga, all'ideale della società di eguali. In verità essi hanno anche il compito di sorreggere il processo di produzione, al fine di accrescere l'ammontare di risorse disponibili per ogni uso possibile, tenendo conto che, di fatto, gli impieghi teoricamente prioritari sono, spesso, concretamente marginali e che quindi quanto più è ampio il prodotto nazionale tanto più si accresce la possibilità di ottenerli in modo ampio.

Ma il tema della ripartizione e della distribuzione si

mescolano sottilmente col tema della produzione e della accumulazione. Un piú ampio sviluppo porta piú facilmente all'obiettivo del pieno impiego, che è un fine in sé, di realizzazione di una società di uomini e donne eguali, in quanto liberi dalla mortificante ansia della ricerca di un posto di lavoro e dalla pressione della potenza che viene dalla possibilità di elargirlo in un mondo di occupazioni precarie. L'attuazione dell'obiettivo di sviluppo della produttività consente aumenti piú rilevanti di retribuzioni senza inflazione; consente piú agevolmente di umanizzare e democratizzare le condizioni di lavoro, permette di tutelare piú agevolmente la società dagli inquinamenti dovuti ai processi produttivi, senza il rischio di crisi industriali. All'interno dell'incremento dell'occupazione, della produzione e della produttività, si presentano le grandi scelte di modifica territoriale e settoriale dello sviluppo: sostegno dell'agricoltura, sviluppo del Mezzogiorno e delle altre aree sottosviluppate.

9. — Ecco così emergere il modello di sviluppo che si propone in sede di programmazione per modificare e integrare quello del mercato. Si può, in sintesi, dire che, nella nostra epoca, la filosofia giusta, per questo modello di sviluppo è di puntare su di una diversa qualità della società, mentre si sorregge il processo di crescita del prodotto nazionale e si promuove la (piena) occupazione.

Il secondo obiettivo si valuta in base al tasso di crescita e alle varie condizioni di stabilità (monetaria e della bilancia dei pagamenti). Il terzo obiettivo si valuta in base al rapporto fra posti di lavoro stabili e forze la-

voro per tutti, età, razze, istruzione. Converrà raccogliere nel grande totale degli impieghi sociali del reddito tutto ciò che concorre all'attuazione del primo obiettivo, quello della « qualità della società »: che è qualità del consumo, qualità della distribuzione del reddito, qualità del processo di produzione e accumulazione.

Poiché esistono nessi e sovrapposizioni fra l'uomo e l'altro grande gruppo di obiettivi, tuttavia bisognerà cercare di tracciare un confine « empirico » nei confronti della classe degli « impieghi sociali del reddito » facendo ricorso a criteri di prevalenze.

Ciò è particolarmente delicato con riguardo agli interventi industriali, sorretti o finanziati mediante la mano pubblica, che tendono allo sviluppo dei settori deboli e delle aree sottosviluppate. Sono « impieghi sociali del reddito » o « impieghi produttivi » in senso stretto? Aiutano considerevolmente a diminuire la gravità del dilemma, le sotto classificazioni che si possono effettuare entro gli « impieghi sociali del reddito », una volta individuata globalmente tale classe.

Comunque appare consigliabile porre la parte degli impieghi di questo tipo che abbiano finalità prevalentemente produttive, fra quelli che riguardano gli obiettivi di occupazione e sviluppo e collocare fra gli impieghi sociali solo quelli che abbiano soprattutto finalità extra-produttive.

La condizione necessaria per l'inclusione di una data voce fra gli impieghi sociali del reddito è data sempre dal fatto che la destinazione in questione — vuoi corrente, vuoi di investimento — soddisfa a obiettivi extraproduttivi, qualitativi del piano nell'uso delle risorse nella società. L'aggettivo « sociale » vorrà, cioè, dire

in senso lato impieghi validi in sé che alla pianificazione interessa siano sviluppati, perché riguardano la società nella sua essenza, cioè nella sua qualità: la cui attuazione dà senso al piano, come metodo per modificare le strutture e le vicende che, diversamente, si determinerebbero — spontaneamente — nel sistema sociale per l'azione del processo economico nella destinazione ultima delle risorse. Ma se questa è condizione necessaria, non è sufficiente per dare al termine in questione un significato valido in relazione al piano. Si dovranno intendere come « impieghi sociali del reddito » non tutti quelli che in qualche modo soddisfano a priorità accolte dal piano in vista della qualità della società anche per virtù di impulsi spontanei del sistema economico, ma solo quelli su cui l'operatore pubblico, coordinato e azionato dal piano, agisce, con le sue leve. Diversamente, la nozione di « impiego sociale del reddito » non è un concetto strumentale alla pianificazione pubblica, ma un concetto più generale, rilevante per valutare se e come un sistema sociale, anche a prescindere dalla pianificazione pubblica, e dalla politica economica pubblica, soddisfi con i suoi processi economici alle priorità sociali.

10. — È utile precisare ora che la bipartizione degli impieghi sociali del reddito del primo programma economico, in « consumi pubblici » e « investimenti sociali » non può essere accolta in quanto presenta due categorie che non si trovano sul medesimo piano. Anziché di « consumi pubblici » bisognerà parlare, per gli impieghi correnti, di « impieghi correnti sociali » così da dilatare, da un lato e da restringere dall'altro lato, la no-

zione degli impieghi sociali del reddito che non riguardano l'accumulazione: includendovi anche trasferimenti, accanto a consumi di risorse a affiancando i consumi pubblici gratuiti con altri semigratuiti ed escludendone invece quelle spese pubbliche correnti che non hanno significato per la connotazione qualitativa della società ma servono unicamente al funzionamento della macchina pubblica e del potere politico.

Potremo poi classificare al proprio interno, gli impieghi sociali del reddito ulteriormente come segue:

A) usi specifici del reddito e trasferimenti globali;

B) usi specifici mediante impiego diretto di risorse da parte della P.A. e usi specifici mediante trasferimenti specifici, cioè collegati a singoli comportamenti dei beneficiari nel consumo o nell'investimento;

C) gli usi specifici si possono, a loro volta, distinguere in usi (o prodotti) intermedi e usi (o prodotti) finali, secondo che riguardano destinazioni delle risorse intermedie, nel processo produttivo e destinazioni finali (per consumi e investimenti) che rappresentano sbocchi del processo produttivo. I primi se non sono gratuiti compaiono nelle righe e nelle colonne della matrice delle interdipendenze strutturali, relativi alle « interdipendenze » cioè agli *outputs* che sono anche *inputs*, i secondi compaiono nelle colonne degli *outputs* e vi compaiono sempre anche quando sono gratuiti.

11. — « Gli impieghi sociali del reddito » in usi specifici, in quanto si riferiscono a settori di *output*, così come si fa per le righe e colonne della matrice che siano « settori », dovranno essere valutati al valore pieno:

al totale che è destinato ai singoli usi. Questo corrisponde al concetto per cui il valore pieno del prodotto è la misura del suo « impiego » nel settore di destinazione (a differenza del valore aggiunto che è la misura dello sforzo produttivo nel settore di origine). Ma il problema si complica, considerando il rapporto fra gli *inputs* appartenenti alla classe degli impieghi sociali del reddito specifici e le attività della Pubblica Amministrazione rivolta ad azionarli, in quanto ci si voglia riferire al solo apporto mobilitato da queste.

Si possono fare due ipotesi:

I) che essa entri nel processo di produzione degli *outputs* che appaiono come specifici impieghi sociali del reddito;

II) che essa li azioni con strumenti diversi.

In una più ampia articolazione si hanno i seguenti casi:

I) Un primo è quello in cui l'intero valore del prodotto definito « impiego sociale del reddito », è riconducibile a spese della Pubblica Amministrazione e tutto quanto tale valore è valore aggiunto della P.A. È un caso limite, che può immaginarsi in certi servizi in astratto, ma che in concreto, oggi è arduo trovare. Ad esso, in concreto, si possono però approssimare le ipotesi in cui la parte di spese che la P.A. fa, per procurarsi beni di altri operatori, per la effettuazione di quella sua attività è trascurabile, rispetto al suo valore aggiunto: esempio della giustizia.

II) Un secondo caso più comune è quello in cui solo una parte dell'impiego sociale del reddito è riconducibile

bile a valore aggiunto della P.A. mentre l'altra, non trascurabile, consiste di acquisto di beni e servizi da altri operatori.

III) Un terzo caso è quello in cui solo una parte del valore del prodotto (bene o servizio) definito come « impiego sociale del reddito » è spesa della P.A., che si estrinseca a sua volta in un valore aggiunto e la restante parte è invece spesa di operatori privati: es. ricerca scientifica effettuata insieme dalla P.A. e da imprese o beni, ceduti da imprese sul mercato, alla cui produzione la P.A. concorre con sue prestazioni in natura.

IV) Un quarto caso è quello in cui il prodotto considerato nel novero degli « impieghi sociali del reddito » è acquistato dal privato mediante un trasferimento della P.A. che ne rende possibile l'ottenimento gratuito, da parte del consumatore (farmaci gratuiti, specializzazioni gratuite, cure mediche gratuite con offerta privata).

V) Un quinto caso è quello in cui la P.A. concorre con un trasferimento, all'offerta sottocosto o a prezzo ridotto del bene prodotto definito come impiego sociale del reddito: sovvenzioni per l'edilizia, sovvenzioni per i trasporti pubblici.

VI) Un sesto caso è quello in cui non vi è spesa diretta della P.A. ma essa incentiva l'impiego sociale del reddito mediante sovvenzioni occulte come le esenzioni fiscali e il credito agevolato.

VII) Un settimo caso è quello in cui il piano mobilita l'impiego sociale del reddito mediante comandi anziché mediante incentivi economici: questo è, per noi, in Italia

un caso solo teorico nei riguardi delle produzioni di imprese private, è invece un caso realistico nelle ipotesi di attività delle imprese pubbliche (esempio investimenti nei trasporti urbani).

12. — Se si vuole considerare come impiego sociale del reddito solo ciò che il potere pubblico « mobilita » non si potrà, in tutti questi casi, considerare il valore pieno. Lo si potrà fare, sicuramente, ogni volta che esso è finanziato con una spesa pubblica gratuita che lo copre nella sua totalità, vuoi che vi sia e vuoi che non vi sia un valore aggiunto della P.A., vuoi che vi sia e vuoi che non vi sia un consumo formalmente pubblico. Lo si potrà fare altresì quando l'incentivazione pubblica e il regime di pubblici controlli sono tali che si può dire che tutta l'offerta in questione è impregnata dell'azione pubblica: come nel caso dell'edilizia popolare nella nuova legge sulla casa. Invece si dovrà ricorrere all'attribuzione solo di una quota, riguardante l'importo dell'erogazione pubblica quando l'azione sia parziale, nella assunzione semplificata che il risultato della mano pubblica si commisuri a questa (es. dei prezzi politici dei generi di prima necessità); o a una quota un po' maggiore, ma inferiore alla spesa totale, quando si possa assumere che anche una parte della spesa privata è profondamente modificata dalla sovvenzione: es. certi servizi di trasporto pubblico. Un criterio potrebbe essere quello della elasticità della domanda al prezzo: se è eguale o inferiore a 1, si può assumere un « impiego sociale » pari all'apporto di spesa pubblica, se è maggiore di 1, uno inferiore a tale offerta.

13. — Conviene ora soffermarsi sulla dicotomia fra prodotti per usi finali e prodotti intermedi. Stando alla classificazione della matrice *input-output* (che rispecchia in questo gli schemi della contabilità nazionale del valore aggiunto) tutti gli impieghi in investimenti sono — per definizione — usi finali, alla stregua dei consumi e delle esportazioni. E ciò perché nello schema della matrice, l'investimento non entra in altri processi produttivi (in qualche impostazione più elaborata, non usata, nella prassi corrente da noi, vi entra la quota di ammortamento relativa all'anno considerato). D'altra parte anche dal punto di vista dell'impiego per fini macro-economici della contabilità nazionale tutto l'investimento appare come uso finale, in quanto, alla stregua del consumo e dell'esportazione, equivale ad una domanda, cioè ad una attivazione dell'economia globale. Non così i beni intermedi « consumati » nei processi produttivi i quali sono semplicemente gli addendi in cui la suddetta domanda globale di investimenti, consumi ed esportazioni si risolve. Del resto, in equilibrio, l'investimento eguaglia il risparmio il quale è — assieme al consumo — il modo per usare il reddito.

Ma se dal punto di vista delle tecniche della matrice e della contabilità nazionale del valore aggiunto e dell'analisi degli impulsi e degli equilibri macro-economici è perfettamente corretto che gli investimenti siano tutti considerati come uso finale, non altrettanto appare vero per quel che riguarda la valutazione degli investimenti nella programmazione economica. Qui infatti bisogna rifarsi agli obiettivi del piano. Ora questo ha obiettivi ultimi e obiettivi intermedi, cioè obiettivi che sono validi in sé e obiettivi che, invece, sono validi in quanto

permettono di conseguire altri obiettivi. Gli investimenti non soddisfano tutti finalità che, per chi se ne avvantaggia, sono valide in sé; spesso invece, hanno una destinazione produttiva, intermedia o indiretta.

Gli investimenti « indirettamente produttivi » servono per uno scopo intermedio, cioè per accrescere le possibilità e per migliorare le condizioni di una attività, la quale a sua volta servirà per usi finali o per altri processi produttivi.

14. — Se si guarda ai soli investimenti nel settore delle imprese è ovvio che la dicotomia appena tracciata non si pone. Essi sono tutti, almeno nelle intenzioni, produttivi. Ciò è logico in quanto discende dal fatto che sono compiuti dai centri produttivi per i propri scopi produttivi. Anche se si guarda agli investimenti del settore famiglie, per i motivi opposti, la dicotomia non si presenta: essi sono tutti, per definizione, « finali » poiché soddisfano agli scopi delle famiglie, le quali — in contrapposto alle imprese — sono centri di consumo e di destinazione non produttiva e quindi finale delle risorse (il singolo che fa investimenti produttivi, in quanto li fa, è considerato in questo aspetto come « impresa »). Per gli investimenti delle famiglie si intendono, insomma, i beni durevoli di consumo di lunga durata che appunto per tale loro durata non possono essere inclusi fra i consumi « correnti »: il caso tipico di tali investimenti sono le abitazioni. Per la Pubblica Amministrazione la dicotomia si presenta perché essa è sia centro di produzione o ausilio alla produzione e centro di consumo o ausilio al consumo; dà vantaggio, cioè,

sia alle imprese (« centri di produzione ») che alle famiglie (« consumatori »).

Qui fra gli investimenti si debbono distinguere due dicotomie:

1. gli investimenti per la produzione e quelli per il consumo;

2. gli investimenti intermedi per scopi « produttivi » e quelli intermedi per scopi finali, cioè, rispettivamente, quelli rivolti alle imprese e alle pubbliche amministrazioni come centri produttivi o alle famiglie e alle pubbliche amministrazioni, come fornitrici di beni e servizi finali.

15. — Non mancano però i casi misti: quelli, per cominciare, fra investimenti della P.A. come tale e investimenti delle pubbliche imprese.

A volte l'operatore pubblico fa pagare un prezzo: in questo caso il suo investimento tende a configurarsi come investimento di una impresa. Tuttavia se il prezzo è sottocosto e congegnato in misura tale che, normalmente, non ci si attende di remunerare il capitale, ma di coprire solo (e al massimo) i costi di esercizio, allora l'investimento potrà apparire, tendenzialmente, come un vero investimento della P.A. Ovviamente, a sua volta, esso potrà configurarsi come intermedio a un uso produttivo o a un uso finale: così un investimento nella ricerca scientifica, che ha anche l'obiettivo di accrescere la cultura, oltretutto obiettivi di lucro; così un investimento ferroviario quando, come di solito, non si pensa di remunerare il capitale, ma non investimento autostradale (salvo eccezioni) poiché di solito esso remunera il capitale impiegato.

Un secondo caso misto riguarda le ipotesi in cui l'investimento della P.A. serve sia al consumo che alla produzione, come generalmente nel caso delle pubbliche strade, degli aeroporti, dei porti. Fra gli impieghi sociali del reddito saranno da porre solo gli investimenti finali della P.A. e quelli intermedi per scopi finali, non anche quelli indirettamente produttivi. Ma come procedere per i casi misti?

16. — A questo punto ci si imbatte nella nozione di investimento infrastrutturale, in contrapposto a quello direttamente produttivo o consuntivo.

L'investimento che dà dei vantaggi i quali sono fruibili direttamente, singolarmente, cioè che dà un risultato divisibile in sé e per sé in unità di godimento interamente separabili è un investimento direttamente produttivo o consuntivo. Quello che invece crea delle « premesse », mediante impianti « fissi », per una produzione o un consumo fatto con altri capitali fissi o strumenti e la cui utilità perciò si materializza solo con il concorso ulteriore di altri mezzi (strutture) di carattere individuale, è infrastrutturale.

L'investimento in questo caso ha due caratteri, che nascono dalla sua natura di impianto fisso, che è premessa, condizione per lo svolgimento di una attività capitalistica consuntiva o produttiva:

a) può essere usufruito solo o insieme ad altri utenti;

b) richiede un'ulteriore attività individuale, dell'utente mediante mezzi durevoli, capitali.

Così gli investimenti nelle biblioteche o nelle scuole o nei laboratori scientifici possono essere definiti come

di consumo o di produzione. Invece gli investimenti nei porti, negli aeroporti e nelle autostrade vanno classificati come infrastrutturali in quanto per essere utilizzati comportano un'attività di godimento collettiva che si esplica con mezzi individuali.

La classe degli investimenti indirettamente produttivi e indirettamente di consumo può essere anche catalogata, come si deduce dalle sue proprietà sopra indicate, come quella degli investimenti nelle infrastrutture (per la produzione e il consumo cioè a favore delle attività delle imprese e, rispettivamente, delle famiglie).

17. — Molti investimenti infrastrutturali hanno carattere misto, in parte di consumo e in parte produttive e non è facile calcolare, proprio per la natura collettiva dell'uso di cui abbiamo detto, la parte da attribuire agli scopi di produzione e la parte da attribuire agli scopi di consumo. Tutti gli investimenti « infrastrutturali di base » — è vero — rientrano, fra quelli rilevanti per la nostra programmazione e è compito, invero, della programmazione preoccuparsi delle infrastrutture di base. Ma non tutti sono, nel nostro senso, impieghi sociali del reddito, intesi come impieghi per fini, direttamente o indirettamente, extraproduttivi. Potremo, fin dove è possibile, rifarci al criterio della prevalenza. Le strade sono un impiego che interessa, praticamente, sempre il consumo finale perché anche ove siano utilizzate, altresì, da veicoli commerciali, una loro maggior disponibilità agevola la coesistenza dell'uso finale con questo altro uso. In certe ipotesi, potremo rifarci alla considerazione dell'esistenza di un beneficio diffuso, sottoforma di economie esterne e riduzioni di diseconomie

esterne, al consumo e, in genere, alla vita civile: così i porti che agevolano lo sviluppo dei traffici di ogni specie e che se costruiti con certe regole (porti chiusi) riducono gli inquinamenti; così le nuove reti ferroviarie o le loro migliorie.

18. — La gratuità solo fino a un certo punto può essere utilizzata come indice di priorità sociale dell'investimento che lo fa collocare fra gli impieghi sociali del reddito.

Infatti se lo Stato o l'ente locale effettua un'offerta gratuita, lo fa o per ragioni connesse alla indivisibilità del servizio o per motivi talmente importanti da consigliare la gratuità, anche se tecnicamente si può far pagare un canone. Nel secondo caso di solito siamo di fronte ad un « impiego sociale ». Nel primo; bisogna proseguire l'indagine. Gli investimenti militari, per quanto necessari, non sono impieghi sociali del reddito anche se sono gratuiti.

19. — Ora esaminiamo la distinzione fra impiego sociale e intermedio, con riguardo ai consumi, anziché agli investimenti. Tutti i consumi correnti fatti dalle famiglie sono per tautologia, finali, perché, come si è detto, le famiglie sono centri di impiego finale del reddito (così come quelli fatti dalle imprese sono produttivi, perché essi sono centri di « impiego non finale » delle risorse, cioè di impiego nell'attività produttiva). Lo stesso non si può dire però per la Pubblica Amministrazione. Questa ha, accanto ai compiti a favore delle famiglie, anche compiti a favore delle imprese e può svolgerli anche fornendo beni e servizi di consumo cor-

rente. Questi consumi nella matrice, non sono però accolti tra gli usi intermedi salvo nei casi di consumo a pagamento, poiché le erogazioni gratuite della Pubblica Amministrazione non rientrano tra gli *inputs* in quanto gratuite (e correttamente non vi devono entrare in un modello di concorrenza pura, senza rendite di posizione, ove il prezzo è pari al costo).

Per le considerazioni già prima viste a proposito degli investimenti, non si potranno classificare come impieghi sociali del reddito i beni o servizi correnti forniti dalla Pubblica Amministrazione, che servono a scopi per la produzione anziché a scopi finali di consumo.

Ma la Pubblica Amministrazione può fornire beni e servizi intermedi anche a sé stessa sia a diversi livelli di governo, come allo stesso livello, per porre le basi del proprio funzionamento. Sono intermedi, in questo senso, i servizi della Pubblica Amministrazione per la raccolta delle imposte, quelli per le spese generali del Governo, quelli per la difesa e l'ordine pubblico, mediante i quali lo Stato si assicura le condizioni generali per operare. Essi, ritengo, non vanno inclusi fra gli impieghi del reddito perché non vi è motivo di supporre che servano, come tali, al consumo sociale. Il fatto che essi aumentino non implica che il consumo finale sia maggiore o migliore. Può anche implicare che il Governo è meno efficiente, o più debole e meno capace di ottenere il consenso e la coesione sociale.

Il principio di includere negli impieghi sociali del reddito tutta la spesa pubblica gratuita non è accettabile. Si arriva così alla forzatura di mettervi anche le spese per la polizia, quelle per la difesa e quelle per il prelievo delle imposte e di dovere giudicare il grado di

qualità della società anche in relazione alla espansione degli sforzi in questi settori. Non intendo affermare che lo Stato debba fare a meno della difesa o della polizia. Ma intendo dire che la alternativa « scuole-carri armati » o « ospedali-polizia » ha un valore politico, che non può essere distorto, mediante la semplicistica inclusione di tutte queste spese, allo stesso titolo, fra gli impieghi « sociali » del reddito, a meno di dare alla parola sociale un senso veramente molto forzato, per quello che riguarda le finalità qualitative della società. Questa cerca di raddrizzare « bilance sociali » non solo fra spese pubbliche e attività private, ma anche all'interno delle spese pubbliche. Il formalismo contabile di usare come criteri di classificazione della spesa « sociale » quello del carattere di servizio gratuito della spesa, in contrapposto alle spese di consumo di mercato, ha finito per giocare un brutto tiro.

20. — Un problema nell'identificare i consumi che sono impieghi sociali del reddito, si presenta con riferimento a quelli effettuati mediante investimenti che sono considerati impieghi sociali e per i quali si riscuotono regolari tariffe, come servizi delle ferrovie, della posta, delle linee di trasporto urbane. Se il corrispondente investimento è considerato impiego sociale del reddito, perché riguarda la fornitura di infrastrutture essenziali della produzione del consumo, dobbiamo, per la stessa ragione, classificare così anche tutto il consumo che ne deriva? La risposta sembra essere negativa, poiché il punto di vista nel caso dell'investimento e dell'esercizio è diverso. Il compito dell'operatore pubblico nello sforzo di investimento si può misurare sul

suo ammontare, visto che non ci si attende remunerazione del capitale. L'esercizio — in quanto non gratuito — è solo conseguenza automatica, implicita in quello sforzo. Solo la parte di esso sovvenzionata potrà essere inclusa fra gli impieghi sociali del reddito. È vero che si dà luogo ad una sistemazione asimmetrica. Ma bisogna anche notare che l'azione dell'operatore pubblico fra investimento e esercizio non è (né ha motivo di essere) necessariamente simmetrica.²

21. — Non è accettabile il criterio di includere fra gli impieghi sociali del reddito correnti a titolo di « sov-

² Non tutti gli impieghi sociali del reddito nella classificazione accolta nel piano economico nazionale appartengono a quelli di carattere gratuito o sovvenzionati. È interessante notare però che il criterio della gratuità è stato impiegato, generalmente, per i consumi e non per gli investimenti. Fra questi, infatti, accanto alle strade, alle bonifiche, alle fognature ecc. che sono spese gratuite o semigratuite troviamo spese che non riguardano servizi gratuiti bensì a pagamento a prezzo pieno come quelli per le telecomunicazioni e quelli per le autostrade. Per queste non si può obbiettare che si tratti — talora — di servizi « semigratuiti ». E comunque si è incluso l'intero investimento e non solo la parte gratuita, come per i consumi. Né si può dire che il *fundamentum divisionis* è stato la natura extra produttiva dell'investimento. Si può infatti replicare che ciò non potrebbe sostenersi per le bonifiche, né per gli investimenti nei telefoni e le autostrade, i quali riguardano una produzione di attrezzature per la futura produzione di servizi, solo in parte devoluti a usi finali e per una restante cospicua parte a usi intermedi e che, comunque, danno luogo a incrementi di prodotto nazionale. Si può argomentare che essi furono inclusi considerando che sono servizi « di pubblica utilità » svolti da imprese pubbliche. Ma seguendo tale criterio, perché non includere fra le spese per impieghi sociali del reddito di investimento anche quelle per i metanodotti e quelle per le centrali elettriche e la distribuzione elettrica, quando effettuata dagli operatori pubblici?

venzioni occulte » tutte le esenzioni fiscali nella tassazione indiretta per certi beni di consumo di prima necessità o di primaria importanza sociale perché non è un principio del nostro ordinamento di tassare « tutti » i consumi, ma solo quelli che rivelano una capacità contributiva. Qui non vi è una « sovvenzione » cioè un apporto diretto al consumo, ma un mancato onere. Solo nel caso che esiste uno specifico e marcato effetto incentivo si potrà effettuare l'inclusione.

Lo stesso argomento vale a fortiori per gli esoneri e le riduzioni di aliquote, nella tassazione diretta, quando essi si giustificano per carenza di capacità contributiva, anche se questo crea un delicato problema di omogeneità di trattamento per quel che riguarda la inclusione tra impieghi sociali del reddito degli assegni familiari. Questi secondi sono un beneficio, i primi una mancata perdita. È difficile qui rintracciare rilevanti effetti incentivi a « comportamenti » socialmente qualificanti (tale non si può considerare, nel nostro regime, la eventuale spinta demografica, derivante da esoneri fiscali).

22. — Ora bisogna svolgere un'altra critica che riguarda le insufficienze dell'attuale contabilità nazionale per rappresentare i valori economici del settore pubblico. Essi, seguendo una prassi generale, sanzionata dall'OCSE, ma per nulla ineccepibile, escludono dal valore del prodotto nazionale annuo il valore d'uso dei beni pubblici. L'uso gratuito delle scuole, delle strade, degli ospedali, non fa parte del prodotto nazionale annuo appunto perché gratuito. Fa invece parte del prodotto nazionale annuo l'uso (ovviamente gratuito) del-

l'abitazione di cui si è proprietari e l'uso delle autostrade, perché per esse vi è il pedaggio. Eppure, a essere coerenti, quelli di cui sopra sono, proprio perché gratuiti, consumi pubblici. Naturalmente per poterli contare fra gli impieghi sociali del reddito, sotto la voce dei consumi pubblici, bisognerebbe che essi comparissero anche nel calcolo del prodotto nazionale. Non si può computare, tra ciò che si è consumato, quello che non si sia computato tra ciò che si è prodotto.

23. — Per concludere, si possono fissare i seguenti punti fermi:

1) gli « i.s.r. » non possono limitarsi alle sole spese per beni e servizi della P.A. che comportano erogazioni di valore aggiunto della P.A., ma devono includere anche i trasferimenti socialmente significativi;

2) gli « i.s.r. » non possono includere tutte le spese gratuite della P.A., ma solo quelle significative per le priorità qualitative della società, secondo il piano (ne consegue l'esclusione delle spese militari o per la riscossione dei tributi);

3) gli « i.s.r. » non possono limitarsi a quei soli casi in cui la P.A. contribuisce ad azionare impieghi specifici del reddito, in usi ben individuati, ma debbono includere anche i trasferimenti generici di reddito, in quanto questi corrispondono a priorità extraproduttive riguardanti la qualità delle società (come le pensioni);

4) gli « i.s.r. », non possono abbracciare ipotesi di impieghi di risorse che hanno una priorità sociale, quando si tratti di spese (come quelle veramente private per la ricerca scientifica) per cui il piano non abbia fatto nulla;

5) gli « i.s.r. » non possono abbracciare ipotesi di impieghi di risorse per usi di investimento non produttivo, in virtù della loro mera somiglianza con gli investimenti per consumo sociale (caso delle normali abitazioni private), ma debbono qualificarsi in relazione ai due requisiti dell'impulso pubblico e del significato sociale per la qualità della società;

6) gli « i.s.r. » debbono includere anche gli impieghi di risorse per i quali l'impulso della programmazione non sia una spesa pubblica, purché corrispondano a tali due requisiti (caso dell'edilizia sociale convenzionata o agevolata);

7) gli « i.s.r. » non debbono includere tutti gli impieghi agevolati dalla mano pubblica con esenzioni o crediti agevolati ma solo quelli dotati di effettiva priorità per la qualità della società;

8) gli « i.s.r. » riguardano non solo usi finali, ma anche usi intermedi, non essendovi alcuna ragione perché le priorità qualitative extraproduttive del piano siano da considerarsi attuate solo con riferimento ai primi; del resto certi « i.s.r. » hanno simultaneamente e indistiguibilmente i due tipi di usi;

9) il criterio della gratuità del servizio non solo non è sufficiente ma non è neppure necessario per qualificare le spese pubbliche fra gli « i.s.r. », in quanto vi sono investimenti pubblici che danno luogo a servizi a pagamento che possono essere considerati come i.s.r. perché l'introito non copre il costo del capitale; e vi sono esercizi che danno luogo a disavanzi di gestione anche se fondati su tariffe;

10) neanche il criterio della non produttività diretta è accettabile, per classificare gli investimenti fra gli « i.s.r. », in quanto vi sono spese di investimento che riguardano usi non direttamente produttivi che però servono alle imprese e, quindi, alla produzione;

11) nel caso dei consumi sociali, il criterio del riferimento alla fonte pubblica della spesa appare corretto non come criterio di gratuità (vi possono essere tariffe) ma come criterio di riferimento all'impulso, dato dalla mano pubblica all'azione qualitativa-sociale;

12) rimane tuttavia aperta la questione se adottare il riferimento a tutto il valore del prodotto o alla sola parte di esso, corrispondente al contributo della mano pubblica: per omogeneità con il principio che vale per i trasferimenti di reddito globali sociali (esempio pensioni) appare consigliabile seguire il secondo il principio;

13) è tuttavia consigliabile distaccarsene nel caso di quel particolare « bene durevole di consumo » che è costituito dalle abitazioni: il risultato qui appare in un indicatore di successo più importante del riferimento allo sforzo finanziario pubblico, perché vi è un assieme di regolamentazioni che indirizzano l'offerta verso i fini qualitativi della società;

14) ma nella inclusione fra gli impieghi sociali del reddito delle spese azionate dalla mano pubblica, anche senza sovvenzioni, occorre andare cauti. Le esenzioni fiscali potranno esservi incluse solo nei limiti in cui hanno un chiaro effetto incentivo (di carattere sociale) e nella misura di questo;

15) fra gli impieghi sociali del reddito andrebbero inclusi anche quei consumi pubblici che, per essere interamente gratuiti, non sono computati nel prodotto nazionale.

24. — Fissati questi punti fermi, si ricava, altresì, l'esigenza: a) di una impostazione del piano in cui gli impieghi sociali del reddito non appaiono meramente come una classe degli impieghi finali delle risorse e tanto meno, in un trittico, come una classe mutuamente esclusiva rispetto agli impieghi finali in « consumi privati » e in « investimenti direttamente produttivi »; b) di una classificazione interna degli i.s.r. più articolata di quella in consumi e investimenti.

Innanzitutto si prospettano due criteri di classificazione:

- I) usi intermedi e usi finali;
- II) investimenti e consumi.

E ulteriormente nei consumi:

- 1) consumi individuali di origine pubblica;
- 2) trasferimenti per consumi individuali;
- 3) consumi collettivi;
- 4) trasferimenti globali per il benessere privato.

Negli investimenti:

- 1) investimenti sociali per consumo individuale;
- 2) investimenti per infrastrutture interessanti il consumo;
- 3) trasferimenti e altri interventi per investimenti delle famiglie dotati di significato qualitativo-sociale;
- 4) trasferimento per investimento alle imprese dotate essenzialmente di finalità sociali.

Poi conviene classificare gli investimenti sociali in:

a) investimenti per consumo diretto con finalità sociale (edilizia di abitazione sovvenzionata, edilizia sanitaria, edilizia assistenziale);

b) investimenti per infrastrutture primarie finali (opere pubbliche, civili o di vantaggio diffuso; edilizia pubblica, istruzione e ricerca scientifica); e investimenti sociali nella produzione (bonifiche e simili);

c) investimenti collettivi diretti.

Anche nel campo delle spese correnti sociali conviene attuare una tripartizione:

a) consumi finali sociali individuali (consumi gratuiti diretti per finalità sociali, trasferimenti per consumi gratuiti, sovvenzioni per consumi sociali a prezzo politico, sovvenzioni sociali globali);

b) spese correnti relative a infrastrutture gratuite e sovvenzioni al loro esercizio;

c) spese relative a servizi collettivi diretti finali.

25. — Alla fine, si potranno avere le quattro classi seguenti:

a) impieghi sociali del reddito in consumi e in investimenti;

b) consumi di mercato (vale a dire consumi privati meno trasferimenti specifici per consumi, meno trasferimenti per sovvenzioni sociali globali);

c) investimenti nella produzione del mercato (vale a dire investimenti delle imprese meno investimenti delle imprese pubbliche che non remunerano il capitale

nel campo delle infrastrutture per il consumo e la vita sociale);

d) spese pubbliche (gratuite) per il funzionamento del governo.

FRANCESCO FORTE

sviluppo economico e autogestione operaia

Sommario: 1. Premessa. — 2. I fondamenti dell'autogestione operaia. — 3. Mutamenti del sistema economico e autogestione operaia. — 4. L'autogestione nelle organizzazioni economiche. — 5. Autogestione operaia e tecnocrazia.

1. Premessa.

Lo sviluppo della società iugoslava è stato caratterizzato nell'ultimo decennio da profonde trasformazioni che hanno rimesso in discussione l'essenza dell'« esperienza iugoslava ».

Il tentativo di garantire un rapporto armonico tra le esigenze dello sviluppo economico e il quadro di riferimento ideologico, in vista del raggiungimento di una società socialista autogestita, hanno reso complesso e non privo di tensioni il passaggio ad uno stadio di medio sviluppo.

Dal punto di vista economico è forse possibile una prima analisi delle realizzazioni ottenute e delle difficoltà attuali;¹ più ardua appare invece una valutazione

¹ Per un panorama del recente sviluppo economico iugoslavo si vedano, tra l'altro, i rapporti annuali dell'OCDE e in particolare il più recente: *Yougoslavie*, OCDE, Etudes Economiques, Paris, novembre 1970; inoltre, Aleksander Bajt, *L'economia iugoslava alla fine del 1970, analisi e previsioni*, ISDEE, Trieste, 1971; e Françoise Perrot, Georges Sokoloff, *La Yougoslavie, évolution économique e perspectives de l'après Titisme*, in *Le Courier des pays de l'Est*, Paris, 1971, 143, pp. 79-110.

delle modificazioni prodottesi nei rapporti sociali e, più precisamente, in quelli di autogestione.

Un'approccio globale a questi tipo di problematica pone delle notevoli difficoltà non solo per la complessità delle forme di autogestione presenti nella società jugoslava ma soprattutto per il loro ineguale livello di sviluppo.

Un'approccio settoriale può darci invece, pur nei limiti che gli sono propri, maggiori possibilità di comprensione specialmente se la nostra attenzione si concentra sul settore fondamentale delle organizzazioni economiche (in particolare delle imprese industriali) nelle quali maggiormente è stata approfondita la tematica dell'autogestione.

L'analisi potrà essere tentata da un duplice angolo visuale, ponendosi l'interrogativo di quale sia stata, contemporaneamente alle fasi dello sviluppo economico, l'evoluzione del modello dell'impresa autogestita 1) dal punto di vista della sua funzione nel sistema socialista jugoslavo, 2) dal punto di vista della sua organizzazione interna cioè da quello dello sviluppo delle forme di autogestione.

Naturalmente questi due momenti risultano strettamente connessi nel processo unitario di sviluppo dell'« autogestione operaia »; tuttavia l'esaminarli separatamente gioverà, nei limiti di questo saggio, ad una migliore valutazione dei processi decisionali sia nel contesto del sistema economico che in quello dell'impresa.

2. I fondamenti dell'autogestione operaia.

La profonda revisione del modello socialista di tipo sovietico, avvenuta in Jugoslavia dopo la rottura con il Cominform, aveva riproposto il dibattito soprattutto sul problema del ruolo e della funzione dello stato nel socialismo. Come alternativa si andava delineando la concezione di una comunità socialista fondata sulla partecipazione diretta di tutte le sue componenti che avrebbero determinato e realizzato, ai differenti livelli, gli obiettivi dello sviluppo economico e sociale. Sulla base di questo progetto la società si sarebbe gradualmente affrancata da uno stato « onniveggente, onnisapiente, onnipotente e onnipresente », destinato a « deperire » assieme al burocratismo, simbolo dei rapporti di proprietà di tipo statale, pervenendo a forme organizzative basate sui rapporti di autogestione.²

L'attuazione del progetto richiedeva innanzitutto una modificazione dei rapporti di proprietà che, superando l'alternativa tra statalismo e capitalismo, liberasse la classe operaia da ogni forma di sfruttamento e la potesse in grado di controllare il processo di produzione e di ripartizione del prodotto del lavoro.³

Il primo passo consiste dunque in una nuova defini-

² Su queste tesi si veda il saggio di Milentije Popović: « Apunti su alcuni problemi del pensiero socialista contemporaneo », in *Il pensiero marxista contemporaneo nella prassi jugoslava*, Avanti!, Milano, 1963, pp. 179-237.

³ Si tratta di un lungo processo di elaborazione e di sperimentazione che, partendo dalla legge del 1950, attraverso la Legge Costituzionale del 1953, il I Congresso dei consigli operai del 1957, il VII Congresso della Lega dei Comunisti di Jugoslavia del 1958, il V Congresso dell'Alleanza Socialista del popolo lavoratore della

zione dei rapporti di proprietà: i mezzi di produzione non appartengono più allo stato né ai privati né ad altre organizzazioni o imprese e neppure ai lavoratori ma divengono *proprietà sociale* ossia pubblica, di tutta la società. Secondo la dottrina iugoslava « quello che caratterizza essenzialmente la proprietà sociale dei mezzi di produzione è che essa non è più un diritto di proprietà e che essa nega in sé i diritti particolari di proprietà ».⁴ Non è infatti il diritto di proprietà che viene trasferito ai lavoratori ma quello d'uso e di gestione dei mezzi di produzione.

I mezzi sociali di produzione, in quanto proprietà pubblica, non possono subire alcuna diminuzione da parte dei lavoratori che dovranno sfruttarli in modo razionale per ottenere il massimo rendimento e corrispondere alla comunità sociale gli interessi per il loro uso. La

Iugoslavia del 1960, trova infine la sua organica definizione nel testo costituzionale del 1963.

Specialmente gli ultimi tre documenti costituiscono la base ideologica ed operativa dell'autogestione operaia, il modello chiamato a caratterizzare una parte essenziale del progetto socialista di sviluppo della società iugoslava.

A maggiore illustrazioni delle parti che seguono si vedano il: *Programma delle Lega dei comunisti della Iugoslavia* (VII Congresso della L.C.I., Lubiana 22-27 aprile 1958), Feltrinelli, Milano, 1958, in particolare pp. 114-142; il *V Congresso della Alleanza Socialista del popolo lavoratore della Iugoslavia* (Belgrado, 18-22 aprile 1960), Avantì, Milano, 1960, in particolare il rapporto di Edvard Kardelj: « I compiti fondamentali nella edificazione del socialismo », pp. 180-206; e la: *Constitution de la Republique Socialiste Federative de Yougoslavie*, Beograd, 1969, in particolare i « Principi fondamentali » nella parte introduttiva e i Titolo II: « De l'organisation socio-economique » art. 6-31.

⁴ Jovan Djordjević, *La Yougoslavie*, Librairie Générale de droit et de jurisprudence, Paris, 1967, pp. 40-41.

comunità stessa, attraverso i suoi organi, controllerà che questa proprietà pubblica, affidata ai lavoratori, non subisca diminuzioni o danneggiamenti.

La proprietà sociale dei mezzi di produzione costituisce il principio fondamentale su cui si basa l'*autogestione*, che rappresenta il tentativo di raggiungere un nuovo modello di organizzazione del lavoro in cui la democrazia e la solidarietà si sostituiscono alle forme gerarchiche e autoritarie tipiche dell'impresa capitalista privata o stato-capitalista. La base della nuova organizzazione è costituita dal diritto inalienabile di ogni produttore di essere gestore del processo economico cioè di partecipare direttamente, o attraverso i suoi rappresentanti, alle decisioni che concernono la produzione, la distribuzione e la destinazione del prodotto del lavoro.

L'autogestione mira alla liberazione della personalità del lavoratore da ogni tipo di sfruttamento materiale e morale, ad una esaltazione delle capacità individuali, ad un progressivo superamento delle differenze economiche e sociali tra lavoro manuale ed intellettuale.

Sulla base dei diritti di autogestione, i lavoratori decideranno autonomamente della distribuzione del frutto del lavoro (una volta assolti gli obblighi verso l'impresa e la società) sulla base del principio: « Ciascuno secondo le sue capacità a ciascuno secondo il suo lavoro » che costituisce il nuovo criterio di attribuzione della proprietà individuale del prodotto del lavoro, ottenuto utilizzando mezzi di proprietà sociale.

L'impresa autogestita, in quanto nucleo produttivo che organizza democraticamente il processo di produ-

zione e la ripartizione del prodotto del lavoro, ottenuto utilizzando mezzi di proprietà sociale, è funzionalmente collegata, pur nella sua autonomia, agli obiettivi di sviluppo e agli interessi della comunità sociale. Essa partecipa, assieme agli altri nuclei produttivi, alla realizzazione del progetto socialista, cosicché le finalità di un libero sviluppo dei collettivi di lavoro sono strettamente connesse a quelle di tutta la società. Questo coordinamento di interessi e di fini viene assicurato dal *piano sociale* che rappresenta un costante quadro di riferimento degli obiettivi della politica economica della società socialista. Uno spazio è originariamente concesso anche all'azione del mercato, visto però come uno degli strumenti operativi del piano.

3. *Mutamenti del sistema economico e autogestione operaia.*

Lo sviluppo dell'autogestione operaia, specialmente nel primo decennio, è caratterizzato da difficoltà e contraddizioni.

Autonomia e autogoverno, principi informatori del nuovo progetto di società, stentano a svilupparsi nel contesto di uno stato ancora centralizzatore e burocratico.

È questo il periodo che, grosso modo, corrisponde alla fase dell'elaborazione ideologica dell'autogestione operaia; le richieste di più ampi diritti di autogestione all'interno dell'impresa e di una maggior autonomia nell'ambito del sistema economico esercitano una pressione crescente sugli organi statali e sul partito comunista, per una piena applicazione dei principi proclamati.

Solamente verso l'inizio degli anni 60 però si cominciano a intravedere i primi risultati di questo confronto, specialmente dopo l'emanazione della Costituzione del 1963 e l'VIII Congresso della Lega dei Comunisti del 1964. L'ulteriore sviluppo delle forme di autogestione all'interno delle organizzazioni economiche, la crescente parte di reddito lasciata dallo stato alle imprese, il decentramento del sistema bancario, preannunciano la riforma economica del 1965.

A questi due periodi corrispondono due fasi di sviluppo dell'impresa iugoslava: nella prima l'organizzazione di lavoro è caratterizzata dai residui della gestione di tipo amministrativo e da forme embrionali di autogestione; i suoi rapporti nell'economia sono di relativa sudditanza nei confronti del piano imperativo formulato dallo stato. Nella seconda, (e già fin dal 1958) comincia a svilupparsi una dialettica tra l'impresa autogestita e uno stato che mantiene gran parte dei suoi strumenti economici e amministrativi ma che comincia a trasferire i fondi di investimento alle banche, mentre una graduale liberalizzazione dei prezzi pone in luce la potenziale funzione del mercato.

L'impresa si trova ad operare in una situazione di crescente autonomia, in un quadro generale che è dato da un piano sociale non più imperativo ma orientativo degli obiettivi e delle finalità della comunità sociale. È in questo ambito che comincia ad attuarsi un certo coordinamento tra le esigenze e gli interessi espressi dalle collettività di lavoro e dalle altre comunità di base e intermedie, e le finalità del progetto socialista.

Con la riforma del 1965 questo quadro generale viene profondamente modificato.

L'obiettivo che la riforma intende raggiungere è quello di modernizzare e razionalizzare l'economia. A tal fine si decide di decentrare ulteriormente le decisioni economiche e di partecipare attivamente alla divisione internazionale del lavoro.

Le imprese vedono aumentata la loro partecipazione al prodotto netto (viene cioè diminuito il carico di contributi e di imposte) la maggior parte dei fondi di investimento vengono trasferiti dalle collettività socio-politiche territoriali alle banche; l'introduzione del mercato indica nell'efficienza e nella redditività le principali finalità del comportamento dei soggetti economici. Anche il mercato del lavoro è sottoposto alla concorrenza e il giudizio dell'impresa non è più vincolato dai principi socialisti del pieno impiego (la distribuzione delle forze di lavoro non è del resto più pianificata) ma solamente dal criterio dell'efficienza e della razionalità economica.⁵

Queste modificazioni influiscono notevolmente sul modello d'impresa autogestita specialmente dal punto di vista dei rapporti tra l'organizzazione economica e la comunità sociale.

Le finalità sociali che stanno alla base del piano finiscono col contrapporsi, con l'ostacolare gli interessi di entità individualistiche che lottano per la preminenza sul mercato. Lentamente ma progressivamente le valu-

⁵ Secondo i dati dell'ultimo censimento (1971) i lavoratori all'estero sono 671.908, in gran parte localizzati nella Repubblica Federale Tedesca (61,2%): *Borba* 22 luglio 1971 (Conferenza stampa del Dr. Ibrahim Laftić, direttore dell'Istituto federale di statistica della R.S.F.J.). Sui vari aspetti del problema dell'emigrazione iugoslava si veda Marie Paul Canapa, *Reforme économique et socialisme en Yougoslavie*, Colin, Paris, 1970, in partic. pp. 47-65.

tazioni economiche prevalgono su quelle politico-sociali.⁶

Lo stato e le collettività territoriali vedono ridotto il loro ruolo di orientatori del comportamento dei soggetti economici verso finalità sociali generali e cominciano ad essere oggetto di pressioni da parte delle imprese contrapposte sul mercato. Lo stato, in particolare, cessa di essere il principale fornitore di fondi di investimento (trasferiti alle banche) e si limita a controllare l'economia nel suo complesso esercitando « ... funzioni di pianificazione e di controllo simili alle funzioni dello stato in una moderna economia capitalista ».⁷

Il quadro originario dell'autogestione operaia che abbiamo esaminato in precedenza ne esce quanto meno alterato.

Lo svincolamento delle organizzazioni economiche dalle finalità sociali del piano e il loro antagonismo sul mercato (unico regolatore dell'efficienza e della redditività) rendono contraddittoria la loro funzione nel sistema in quanto i risultati meramente privatistici che esse tendono a realizzare sul mercato provengono pur sempre dalla utilizzazione dei mezzi di proprietà sociale.

Inoltre, proprio per la diminuzione del ruolo assegnato al piano sociale, i legami di collaborazione tra le imprese e le comunità socio-politiche di base e intermedie tendono ad allentarsi per essere sostituiti da

⁶ Dal 1° gennaio 1971 la Jugoslavia è priva di un piano sociale. Le attuali « difficoltà » economiche e istituzionali permetteranno la sua approvazione nei primi mesi del 1972.

⁷ Mitja Kamušič, « Economic efficiency and workers' selfmanagement », in *Yugoslav workers' selfmanagement* atti del Convegno editi da M. J. Broekmeyer, D. Reidel Publishing Company, Dordrecht, 1970, p. 81.

rapporti di pressione, di influenza, che sono il portato della concorrenza tra le imprese e delle nuove finalità individualistiche che si sono sovrapposte a quelle sociali.

Infine, anche l'autonomia che le imprese erano venute conquistando nei confronti dello stato sembra nuovamente minacciata.

Come abbiamo già visto, con la riforma del 1965 una parte maggiore del prodotto netto era stata lasciata alla libera disposizione delle imprese e i fondi di investimento erano stati trasferiti alle banche, sottraendoli allo stato e alle altre collettività socio-politiche territoriali. Una più ampia disponibilità di risorse da parte delle imprese e una graduale indipendenza dallo stato avrebbero dovuto creare i presupposti per una autoregolazione dell'economia secondo i principi dell'autogestione. In pratica si sono invece creati nuovi rapporti di potere e di influenza e si sono riprodotti « ... nuovi aspetti di sottrazione del plus valore del lavoro ai lavoratori e alle loro organizzazioni di lavoro autonome da parte delle banche, delle compagnie di assicurazione, delle organizzazioni commerciali e di commercio estero ecc., che si sono rese indipendenti »⁸ che cioè hanno strumentalizzato ai loro fini ricchezza creata dai produttori diretti.

Sono le banche, in particolare, che hanno assunto una funzione rilevante nel sistema economico iugoslavo.

⁸ Edvard Kardelj, « Les rapports économiques et politiques dans la société autogestionnaire socialiste » rapporto presentato al II Congresso degli autogestori (Sarajevo 5-8 maggio 1971) in *Questions actuelles du socialisme*, Beograd, 1971, 102, p. 44.

GLI INVESTIMENTI IUGOSLAVI PER FONTE DI FINANZIAMENTO
(In milioni di dinari)

Anni	Totale	Fonte di finanziamento			
		Organizz. economiche	Organizz. non economiche	Banche	Comunità socio-politiche
1966	21162	8312	1394	8236	3220
1967	19898	6501	943	8927	3527
1968	25242	7844	1483	11859	4056
1969	29072	8259	1875	14349	4589
1970	38457	10428	2393	19657	5979

La tabella che riproduciamo⁹ evidenzia chiaramente il loro ruolo dominante nel settore degli investimenti. Nel 1970 il 51% degli investimenti sono stati effettuati dalle banche, contro il 27% dalle organizzazioni economiche, il 16% dalle collettività socio-politiche e il 6% dalle organizzazioni non economiche.

Le banche, di fatto, sono venute ad assumere un ruolo autonomo sul mercato e la libera concorrenza investe anche il settore del credito, indipendentemente dalla natura e dall'origine dei fondi messi a disposizione.

Si assiste così ad un'altra contraddizione decisamente denunciata da Vladimir Bakarić al recente Congresso di Sarajevo: « ... la tendenza stessa a far dipendere sempre di più la riproduzione semplice dal sistema del credito, analogamente a quella che la faceva dipendere, in precedenza, dai fondi di stato ecc., tutto questo fa sì che gli elementi fondamentali della decisione

⁹ Indeks, Mesečni pregled privredne statistike SFR Jugoslavije, Beograd, 1971, 8, p. 48.

si allontanino dal produttore diretto. Quest'ultimo cade in balia di fattori che non governa né direttamente né indirettamente ». Si viene di fatto a creare « ... un nuovo antagonismo sociale: l'antagonismo tra l'organizzazione di lavoro e il suo creditore e il campo di attività dell'organizzazione si riduce, in ultima analisi, ai redditi individuali ed ad un elemento di rischio in affari.

L'organizzazione di lavoro si avvicina, attraverso questa tendenza, alla situazione che le era propria quando essa era caratterizzata da rapporti di salariato. È il creditore che diviene, in certe circostanze, proprietario dei mezzi di produzione. L'organizzazione, da parte sua, non diviene che un tipo di lavoratore collettivo salariato ». « ... Questa tendenza del ritorno al salariato, che si manifesta da noi, mette in pericolo la stessa autogestione perché la rende impotente alla trasformazione sociale, perché blocca la forza creatrice dei lavoratori ».¹⁰

D'altra parte, dal momento in cui il mercato tende a divenire il principale regolatore dei rapporti nell'economia e la competizione si sostituisce alla cooperazione e al coordinamento verso finalità collettive, la prospettiva di una regolazione autogestita dell'economia sembra destinata inevitabilmente a lasciare il posto a rapporti preferenziali o antagonisti tra i soggetti economici, secondo il loro livello di potere e gli interessi che li collegano o li contrappongono ad altri soggetti economici.

Questa tendenza non costituisce che uno degli aspet-

¹⁰ Vladimir Bakarić, « Le revenu du travailleur doit devenir effectivement son revenu », rapporto introduttivo ai lavori della II Commissione del Congresso di Sarajevo, in *Questions actuelles du socialisme*, Beograd, 1971, 102, pp. 87-88.

ti della crisi dell'autogestione operaia che potremmo definire esterno, con riferimento al comportamento dell'impresa nel contesto economico.

L'altro aspetto che dobbiamo brevemente esaminare al fine di delineare, nei limiti di questo saggio, un quadro dello sviluppo dell'autogestione operaia, è il grado di effettivo potere decisionale e di controllo acquisito dai produttori all'interno dell'organizzazione economica.

4. L'autogestione nelle organizzazioni economiche.

L'obiettivo dell'autogestione operaia è, come abbiamo visto, l'eliminazione delle cause dello sfruttamento materiale e morale dei lavoratori e l'affermazione del loro fondamentale diritto di decisione e di controllo nell'impresa come nell'economia.

Il nuovo tipo di organizzazione del lavoro mira, conseguentemente, non solo ad una modificazione dei rapporti di proprietà ma anche ad un sostanziale mutamento dei rapporti sociali, alla eliminazione di ogni possibile ricostituzione di forme di potere gerarchico-autoritarie.

I diritti inalienabili dei lavoratori di partecipare in posizione di parità al processo decisionale nell'ambito dell'organizzazione economica e di stabilire la parte del prodotto del lavoro (ottenuto con l'utilizzazione di mezzi di proprietà sociale) loro spettante sulla base del lavoro fornito, avrebbero dovuto garantire un nuovo rapporto di cooperazione tra i produttori nell'ambito di una organizzazione democratica del lavoro.¹¹

¹¹ Nell'economia di questo studio non è possibile soffermarsi sul modello organizzativo dell'impresa autogestita e sulla sua evoluzione nel tempo. Rinviamo quindi alle numerose pubblicazioni

Lo sviluppo dell'autogestione nelle imprese nell'ultimo decennio, sembra però dimostrare che tali obiettivi non sono stati raggiunti che in misura molto ridotta. Sia la *partecipazione nel rapporto di lavoro* che le *possibilità di un pieno controllo del processo decisionale* da parte dei lavoratori sembrano risultare fortemente compromesse dal mancato superamento di tipi di comportamento gerarchico-autoritari e dal manifestarsi di forme di concentrazione oligarchica del potere all'interno dell'impresa.

Per quanto concerne il *primo aspetto*, molte ricerche hanno accertato la presenza di forme di potere autoritario ed hanno posto in luce il rapporto tra questi tipi di comportamento e la non partecipazione dei lavoratori nell'ambito dei rapporti di lavoro.

Jože Derganc, per esempio, ha messo in evidenza l'esistenza di uno stretto rapporto tra il giudizio negativo sul superiore diretto, espresso dai lavoratori e la loro potenziale fluttuazione;¹² Ana Čuk ha rilevato una relazione tra il giudizio sul comportamento ingiusto e antidemocratico del superiore diretto e le più alte frequenze di assenteismo;¹³ più recentemente, Vladimir

comparse su questo argomento, limitandoci a ricordare quella fondamentale, anche se in parte superata, del Bureau International du Travail: *La gestion ouvrière des entreprises en Yougoslavie*, Genève, 1962, è la più recente di Drago Gorupić e Ivan Paj, *Workers' selfmanagement in Yugoslav undertakings*, Ekonomski institut, Zagreb, 1970.

¹² Jože Derganc, *Integracija delavcev v podjetju* (L'integrazione dei lavoratori nell'impresa), Institut za sociologijo in filozofijo Univerze v Ljubljani, Informativni Bilten, št. 9, December 1963, p. 88 (ciclostilato).

¹³ Ana K. Čuk, *Psiho-socialni aspekti absenteizma v industriji*

Arzenšek ha condotto un'inchiesta in due imprese della Slovenia ed ha posto in relazione il grado di partecipazione dei lavoratori con il giudizio espresso sul comportamento del superiore verificando l'ipotesi formulata che la non collaborazione dei lavoratori alla soluzione dei problemi riguardanti il loro lavoro è in forte misura correlata con l'attitudine antidemocratica dei superiori.¹⁴

Altre ricerche hanno ulteriormente confermato che la cooperazione tra i produttori è seriamente ostacolata dal negativo clima d'impresa ancora esistente.

Derganc, nel corso di un'altra ricerca (poi non completata per la prematura scomparsa dell'autore) aveva cercato di valutare quali possibilità di aperta collaborazione e di critica esistessero nelle imprese, chiedendo agli intervistati se esistevano gruppi di lavoratori che criticavano tra di loro quanto avveniva nell'impresa ma non avevano il coraggio di farlo pubblicamente. Il 24,7% aveva escluso l'esistenza di casi simili o aveva dichiarato di non esserne a conoscenza. Il 42,7% aveva invece risposto affermativamente attribuendo tale comportamento alla paura delle conseguenze o dei superiori; il 16,3% aveva spiegato il fenomeno con la convinzione dei lavoratori che le critiche formulate non sarebbero state comunque prese in considerazione.¹⁵

(Aspetti psico-sociali dell'assenteismo nell'industria), Institut za sociologijo in filozofijo Univerze v Ljubljani, Informativni Bilten, št. 23, Ljubljana, December 1966, pp. 119-121 (ciclostilato).

¹⁴ Vladimir Arzenšek, « Participacija in avtokratsko vodenje » (La partecipazione e la conduzione autocratica), in *Moderna organizacija*, Kranj, 1969, 7, p. 522.

¹⁵ Jože Derganc, Ana K. Čuk, *Delovna skupina v sistemu delavskega samoupravljanja*. (I gruppi di lavoro nel sistema dell'au-

Risultati simili emergono da una ricerca condotta dalla Conferenza Costiera dei sindacati di Capodistria. La domanda posta tendeva ad appurare quali fossero, secondo l'opinione dei lavoratori, le conseguenze di una critica formulata pubblicamente all'interno dell'impresa. Il 48% aveva risposto che una ritorsione sarebbe prima o poi seguita e solamente il 16% aveva negato che ci potessero essere delle conseguenze.¹⁶

Infine, anche l'Arzenšek, nella ricerca già menzionata, ha potuto dimostrare l'influenza negativa esercitata sul grado di partecipazione dei lavoratori, dal tipo di comportamento repressivo del superiore.¹⁷

Questi risultati testimoniano della forte resistenza al cambiamento di vaste categorie dirigenziali e del debole effetto che l'autogestione ha finora avuto sulle strutture autoritarie tradizionali dell'impresa. Sembra comunque che alcune modificazioni positive comincino a manifestarsi. Una recente ricerca condotta da Veljko Rus, su un campione di imprese di tutta la Jugoslavia, pur confermando l'utilizzazione di forme di potere autoritario da parte dei quadri dirigenti ne ha constatato una graduale diminuzione e sostituzione con forme di « potere tecnico » che si manifesterebbero non più attra-

togestione dei lavoratori) Informativni Bilten, št. 19, Ljubljana, Julij 1966, pp. 116-118 (ciclostilato).

¹⁶ Obalni sindikalni svet-Koper, *Delavci slovenske obale o samoupravljanju, delitvi, gospodarjenju, delu sindikata in nekaterih drugih vprašanjih* (I lavoratori della costa slovena, sull'autogestione, sulla divisione dei redditi, sull'organizzazione dell'economia, sull'azione dei sindacati e su alcuni altri problemi) Koper, Junija 1968, p. 18 (ciclostilato).

¹⁷ Vladimir Arzenšek: « Participacija in avtokratsko vodenje », op. cit., p. 521.

verso la sanzione (che molto spesso maschera proprio una insufficiente preparazione del dirigente) ma attraverso forme di collaborazione con i lavoratori nella produzione.¹⁸

Per quanto riguarda il *secondo aspetto* ci limiteremo alla esposizione di alcuni dati concernenti il grado di informazione e la partecipazione dei lavoratori al processo decisionale, per poter in seguito meglio valutare le tendenze che emergono dall'attuale fase del processo di autogestione nelle imprese.

Circa l'informazione, quanto si ricava da alcune ricerche lascia piuttosto perplessi. Dalla prima ricerca già citata di Jože Derganc, risulta che il 74% degli intervistati non conosceva le deliberazioni dell'ultimo Consiglio Operaio (organo rappresentativo del collettivo operaio cui spetta il massimo potere di decisione e di controllo sull'impresa) mentre il 19% le conosceva solo in parte.¹⁹ Altri livelli di disinformazione sono stati rilevati dallo stesso autore anche nel corso della seconda ricerca (84,8%)²⁰ e anche Albert Meister, nel corso di un'inchiesta condotta in un'impresa della Serbia, ha potuto constatare lo stesso fenomeno pur se in misura meno rilevante (31,5% degli intervistati).²¹

Sulla partecipazione dei lavoratori all'attività degli organi di autogestione, le stesse ricerche ci forniscono

¹⁸ Veliko Rus, « Moć i struktura moći u jugoslovenskim produžima » (Il potere e la struttura del potere nelle imprese jugoslave), in *Sociologija*, Beograd, 1970, 2, p. 204.

¹⁹ Jože Derganc, *Integracija delavcev...*, op. cit., p. 189.

²⁰ Jože Derganc, *Delovna skupina...*, op. cit., p. 96.

²¹ Albert Meister, *Socialisme et autogestion - l'expérience yougoslave*, Seuil, Paris, 1964, p. 92.

dati che si collegano e confermano quelli già verificati sul basso livello di informazione.

Dalla prima inchiesta di Derganc risulta che, a parte i membri, solo il 15% degli intervistati non membri avevano partecipato alle riunioni del Consiglio Operaio (tutti i lavoratori non membri del Consiglio Operaio possono partecipare ai lavori con diritto di parola);²² dalla seconda che il 40% degli intervistati non avevano partecipato alle riunioni degli organi di autogestione mentre il 6,8% affermava che non c'erano state riunioni.²³ Il Meister, infine, con riferimento alle sedute del Collettivo Operaio (assemblea di tutti i lavoratori) ha riscontrato ugualmente una percentuale di assenze non irrilevante (38,8%).²⁴ Le indicazioni che emergono da queste ricerche pongono in luce, anche da questo punto di vista, il limitato sviluppo raggiunto dall'autogestione nelle imprese.

Prima di completare le nostre osservazioni su questo aspetto con alcune valutazioni sulla composizione degli organi di autogestione e sul loro significato nell'ambito dei rapporti sociali all'interno dell'impresa sarà però opportuno accennare ad alcune cause esterne che condizionano obiettivamente un più rapido sviluppo dell'autogestione operaia. In particolare vanno ricordate le difficoltà derivanti dalla iniziale situazione di sottosviluppo (contadini operai più legati alla terra e all'ambiente agricolo che alla fabbrica) e dalla rapida e spesso indiscriminata industrializzazione (alta pendolarità) che

²² Jože Derganc, *Integracija delavcev...*, op. cit., p. 185.

²³ Jože Derganc, *Delovna skupina...*, op. cit., p. 86.

²⁴ Albert Meister, op. cit., p. 91.

rendono più difficile una partecipazione attiva, specialmente dopo l'orario di lavoro.

Queste difficoltà esterne possono aiutarci a meglio comprendere alcune delle circostanze che influiscono negativamente sul grado di informazione e sul livello di partecipazione; le cause di questi fenomeni restano però in gran parte legate a problemi che, per ora, l'autogestione non ha risolto e che concernono prevalentemente i rapporti tra partecipazione e potere all'interno dell'impresa.²⁵

Sulla base dei dati emersi dalla ricerca condotta nel 1960 in Jugoslavia, il Meister aveva potuto constatare che le categorie degli specializzati e degli impiegati (oltre a quelle con istruzione superiore e universitaria) erano più rappresentate, negli organi di autogestione, di quelle dei semiqualeficati e dei non qualificati. A proposito di tale fenomeno, comprovato anche dalle ricerche condotte in seguito dal Derganc e da altri e oggi generalmente ammesso,²⁶ l'autore era giunto alla conclusio-

²⁵ Altro fattore importante per lo sviluppo della partecipazione è la formazione sia professionale che alla gestione. Sembra che in questo campo si sia fatto molto, specialmente nel primo decennio. Tuttavia, dopo l'introduzione del mercato, della concorrenza e dei criteri di efficienza, la formazione (specialmente alla gestione) diviene un costo sociale che non tutte le imprese sono probabilmente disposte ad assumersi. Vedi su questo aspetto anche Albert Meister, *Où va l'autogestion yougoslave?* Editions Anthropos, Paris, 1970, in partic. pp. 49-50 e p. 94. L'autore vede con scetticismo la possibilità che in futuro si faccia di più per la formazione alla gestione dei lavoratori e ritiene che in tempi recenti questa attività sia stata inferiore a quella svolta negli anni '50.

²⁶ Per esempio, dalla composizione del Consiglio Operaio dell'industria « Kosovka » di Priština (Serbia) nel biennio 1969-1970

ne che: « Sia in Jugoslavia che nei tentativi francesi di autogestione la scelta dei candidati trova un limite nell'insufficiente qualificazione di una parte del personale dell'impresa, il che si accompagna ad una insufficiente formazione alla gestione ».²⁷ Si tratta di una conclusione che, nel caso della Jugoslavia, può essere senz'altro condivisa ed è ulteriormente sottolineata dalle difficoltà obiettive implicite nel processo di superamento di una situazione di sottosviluppo.

Tuttavia le cause di una limitata attuazione dell'autogestione e di una sua possibile involuzione sembrano collegate soltanto in parte a queste difficoltà. Alcune considerazioni sulla composizione degli organi di autogestione secondo la funzione esercitata dai membri all'interno dell'impresa e sull'applicazione del principio di rotazione degli incarichi negli organi di autogestione (oltre ai dati sulla collaborazione nel rapporto di lavoro e sulla partecipazione e l'informazione già visti in precedenza) ci inducono ad avanzare l'ipotesi che, parallelamente alla sempre più accentuata rappresentanza di certe categorie di lavoratori rispetto ad altre si stia sviluppando un processo di concentrazione del potere ad opera dei quadri dirigenti e tecnici che tendono a neu-

risulta che in tale organo di autogestione sono completamente assenti i rappresentanti degli operai non qualificati che pur costituiscono il 31,7% dei lavoratori dell'impresa. Vedi: Odbor za sklic in pripravo II Kongresa samoupravljalcev Jugoslavije: « *Spremembe v organizaciji samoupravljanja in njegovo delovanje v tekstilni industriji "Kosovka-Priština"* » (Mutamenti nell'organizzazione dell'autogestione e funzionamento dell'industria tessile « Kosovka-Pristina »), Delavska enotnost, Ljubljana, 1970, p. 20.

²⁷ Albert Meister, *Socialisme et autogestion...*, op. cit., p. 62.

tralizzare l'autogestione sia attraverso l'esercizio di funzioni di competenza del Consiglio Operaio sia attraverso una crescente presenza in questo organo fondamentale dell'autogoverno dei lavoratori.

Tale processo potrebbe condurre al consolidamento di una struttura tipo gerarchico-tecnocratico in luogo di quella di tipo democratico postulata dal progetto di autogestione.

Già Derganc, nella ricerca del 1963 aveva constatato che i quadri dirigenti esercitavano una notevole influenza all'interno dell'impresa e che la loro partecipazione all'attività degli organi di autogestione era, in proporzione, assai superiore a quella dei non dirigenti (41% dei dirigenti presenti nel Consiglio Operaio, contro l'8% di non dirigenti; 36% dei dirigenti presenti tra i non membri alle sedute del C.O. contro l'11% dei non dirigenti).²⁸ Stane Možina, nel corso di una ricerca su un campione di 426 dirigenti di imprese della Slovenia aveva confermato questa tendenza rilevando una forte presenza di quadri dirigenti negli organi dell'autogestione operaia (54% dei dirigenti superiori, 61% di quelli medi, e 37,9% di quelli inferiori).²⁹ Da una ricerca condotta nell'impresa « Famos » di Sarajevo risultava addirittura che il 58% del Consiglio Operaio era composto da

²⁸ Jože Derganc, *Integracija delavcev...*, op. cit., p. 184.

²⁹ Stane Možina, *Angažiranost vodilnih kadrov v sistemu delavskega samoupravljanja*. (L'impegno dei quadri dirigenti nel sistema dell'autogestione dei lavoratori), Institut za sociologijo in filozofijo pri Univerzi v Ljubljani, Informativni Bilten, štev. 22, Ljubljana, November 1966, p. 117 (ciclostilato). Va ricordato che i direttori partecipano di diritto alle riunioni degli organi di autogestione.

dirigenti e che, tra i non membri che avevano partecipato alle sedute di questo organo d'autogestione, l'89,8% erano ugualmente dirigenti.³⁰

Tali dati, pur non generalizzabili, indicano però chiaramente una delle vie attraverso le quali si sta attuando la concentrazione del potere nelle mani di alcuni gruppi.

Quali siano questi gruppi (direttore, quadri dirigenti, capi settore, « tecnici » ecc.) è chiaramente percepito dai lavoratori come risulta dalle ricerche condotte degli ultimi anni da Josip Županov, Janez Jerovšek, Stane Možina, Veljko Rus e Vladimir Arzenšek.

Che d'altra parte l'autogestione non sia riuscita ad attuare un processo di distribuzione del potere all'interno dell'impresa è anche dimostrato dalla imperfetta o spesso mancata applicazione del principio della rotazione degli incarichi negli organi di autogestione. Per esempio i dati che emergono dalle ricerche del Meister e del Derganc ci indicano che circa l'80% degli intervistati non sono mai stati eletti membri di organi di autogestione (Consiglio Operaio, Comitato di gestione, Consiglio dell'unità economica). Risultati analoghi sono stati ottenuti anche in una recente inchiesta condotta alla « Crvena Zastava », la più grande fabbrica di automobili iugoslava.³¹

³⁰ Odbor za sklic in pripravo II Kongresa samoupravljalcev Jugoslavije, *Raziskave o procesu samoupravljanja v podjetju « Famos » za izboljšanje samoupravne prakse*. (Ricerche sul processo di autogestione nell'impresa « Famos » per migliorare la prassi di autogestione), Delavska Enotnost, Ljubljana, 1970, p. 16.

³¹ « Večina želi da se vključi » (La maggioranza desidera inserirsi) in *Privredni Pregled*, Beograd, 22 febbraio 1971. Dall'inchiesta risulta che degli attuali 370 membri di organi di autogestione, l'85% era già stato eletto 2 o più volte. Dei dirigenti l'81% era

Con l'emanazione del XV emendamento costituzionale (1968) che demanda l'organizzazione dell'impresa alla regolamentazione autogestita cioè, nell'intenzione del legislatore, alle autonome decisioni dei lavoratori, ancor maggiori sembrano essere le possibilità aperte ai gruppi che già di fatto controllano la maggior parte del potere. In molte imprese, ad esempio, la durata del mandato dei membri del Consiglio Operaio è stata portata da due a quattro anni, allungando così a otto anni il periodo in cui si può legalmente restare in carica prima che, eventualmente, possa operare il principio della rotazione.

La nuova regolamentazione autonoma ha spesso implicato una modificazione dello schema tradizionale dell'impresa autogestita ed un ampliamento di fatto della sfera d'influenza della direzione, mediante la costituzione di « consigli d'affari » o di altri comitati tecnici che dovrebbero elaborare proposte e programmi per il Consiglio Operaio ma che, in molti casi, glieli impongono agendo come strumenti della direzione.

Sulla base delle considerazioni finora svolte si può concludere che, nonostante gli sforzi compiuti, l'autogestione non è riuscita a superare la sua contraddizione originaria determinata dal dualismo tra organi di gestione e direzione. I primi si sono costituiti e sviluppati all'interno dell'impresa come espressione della volontà del collettivo di lavoro; la seconda, (almeno attraverso il suo principale rappresentante, il direttore)

già stato eletto 1 o più volte. È anche emerso d'altra parte che l'aspirazione dei lavoratori a divenir membri degli organi di autogestione è piuttosto forte.

è sempre risultata un elemento esterno (all'inizio il direttore è un rappresentante dello Stato, poi della comune; oggi è un professionista assunto per concorso).

Mentre l'autogestione ha stentato a svilupparsi anche per le cause esterne già menzionate la direzione, pur ridimensionata e trasformata quanto a ruolo, ha continuato a rafforzarsi collegando attorno a sé i quadri dirigenti superiori, costituendo nuovi strumenti di potere quali i comitati tecnici, le commissioni e i consigli, in questo favorita dalle nuove condizioni esterne venutesi a creare con la modificazione del sistema economico attuata dalla riforma del 1965 (mercato, concorrenza, ideologia dell'efficietismo ecc.).

L'autogestione ne è risultata sempre più vanificata poiché sempre maggior potere decisionale è stato sottratto ad ampie categorie di lavoratori dai nuovi gruppi tecnocratici che sono riusciti a controllare l'impresa sia influenzando indirettamente sugli organi di autogestione sia inserendosi direttamente in questi organi e permanendovi attraverso la violazione del meccanismo della rielezione.

Infine questa involuzione dell'autogestione ha gradualmente affievolito la solidarietà all'interno dell'impresa (non ovviamente quella tra la gran parte dei lavoratori che non si sentono rappresentati dal Consiglio Operaio e sono impotenti di fronte alla direzione, come dimostrano gli scioperi avvenuti negli ultimi anni) e quella coesione di gruppo che aveva un significato finché esisteva la consapevolezza di contribuire alla realizzazione di un progetto comune. Essa ha inoltre reso inevitabile il rafforzamento di una mentalità e di un comportamento di tipo salariale tra le categorie di lavo-

ratori più chiaramente escluse dal potere nell'impresa e dalla distribuzione del prodotto del lavoro.

5. Autogestione operaia e tecnocrazia.

L'analisi compiuta ha posto in luce che l'autogestione operaia nel suo processo di sviluppo, si è allontanata sempre più dalle finalità che il modello originario intendeva raggiungere. Essa costituisce oggi un tipo di organizzazione dell'economia che formalmente resta legato ai principali schemi del modello originario mentre di fatto si trasforma e si ristrutturata in base alle leggi e alle esigenze di un mercato influenzato da rapporti di crescente interdipendenza con i mercati esteri.

Le forze che la lega dei comunisti ha liberato, privandosi di una parte non indifferente del potere economico che essa controllava in maniera diretta o attraverso gli organi dello stato, hanno progressivamente sviluppato differenti forme organizzative e modelli di comportamento coerenti con i nuovi rapporti di competizione sul mercato.

È sorta così, anche per l'insufficiente sviluppo dell'autogestione operaia, una oligarchia di tipo tecnocratico che ha sottratto il controllo delle imprese ai lavoratori, come del resto alla Lega dei Comunisti,³² e tende

³² Le ricerche condotte negli ultimi anni hanno dimostrato che la Lega dei Comunisti e anche il sindacato occupano un posto di scarso rilievo dal punto di vista del potere loro riconosciuto dai lavoratori all'interno dell'impresa. Per quanto riguarda dirigenti e tecnici, anche se molti di essi possono essere iscritti alla Lega dei Comunisti (nella quale continua invece a scendere il numero

oggi a porsi come uno dei fattori determinanti nella direzione del processo economico.

Le contraddizioni che accompagnano lo sviluppo e l'azione di questa potenziale classe dirigente non impediscono di individuarne le principali caratteristiche:

- essa non si identifica con la proprietà dei mezzi di produzione (che in Jugoslavia è sociale, appartiene cioè a tutta la società) ma di fatto sempre più ne governa e ne controlla l'utilizzazione;

- essa non si identifica con la classe operaia dominandola nell'impresa come nell'economia e sottraendole con il potere di decisione, una parte del prodotto del lavoro. Dalla classe operaia la distinguono inoltre il livello di reddito, lo status sociale, il modo di vita;

- essa non si identifica infine con la classe politica da cui si distacca progressivamente per i contrapposti interessi nell'economia e per una diversa visione nella società;

- essa trae origine dal confronto tra l'autogestione operaia e lo stato burocratico centralizzatore e la sua forza deriva dall'aver saputo egemonizzare il potere economico che il partito (la lega dei comunisti) ha gradualmente affidato all'autogestione operaia;

- in questo senso essa è una filiazione della « nuova classe » descritta da Djilas, che si sostituisce progressivamente alla « burocrazia politica » nell'uso, nel godimento e nella disponibilità della proprietà sociale.

degli operai) questo non significa che essi siano più legati agli interessi della Lega che a quelli dell'impresa, in un sistema che, oltre a tutto, prevede l'autogoverno dei lavoratori nell'economia.

Nelle condizioni attuali essa costituisce un nuovo centro di potere nella società iugoslava, non l'unico però, e si trova in una posizione di potenziale conflittualità con la classe politica da una parte e la classe operaia dall'altra.

Il modello di Società che la classe tecnocratica porta avanti e la sua aspirazione ad egemonizzare il potere economico, minacciano da vicino la dirigenza politica e il progetto ideologico che legittima il suo potere. Un conflitto aperto è in parte frenato dalle obiettive esigenze dello sviluppo economico che impongono la concessione di un più ampio spazio alle élites tecniche; una polemica è comunque in corso come si può rilevare dai documenti ufficiali della Lega³³ e dai discorsi degli esponenti politici.

Dati di fatto come la sempre minore influenza della classe operaia e i tentativi in atto da parte dei tecnocrati di svuotare l'autogestione, sono negli ultimi tempi oggetto di frequente pubblica denuncia. Kardelj, in particolare, in una intervista resa a Radio Belgrado e alla TV

³³ Nel progetto di risoluzione sulle « Diretrici ideologiche e politiche per l'ulteriore sviluppo della L.C.I. » presentato al IX Congresso della Lega dei Comunisti di Iugoslavia (marzo 1969) vi è un chiaro ammonimento sulle tendenze in atto nella società iugoslava: « ... se l'avanzata delle nuove forze produttive non è collegata alla liberazione del lavoro, alla democrazia, alla partecipazione alle decisioni; se non ha un volto umano e non soddisfa i bisogni umani sempre maggiori e più complessi, prima o dopo si fermerà arenandosi, provocando gravi conflitti sociali. Il nuovo fondo produttivo non sarà in grado di sviluppare tutte le forze potenziali che nasconde in sé e diventerà la base di nuove forme di potere, del monopolio tecnocratico ». In *La Voce del Popolo*, Fiume, supplemento al n. 58 dell'11 marzo 1969.

di Lubiana ha esplicitamente accusato le forze che minacciano l'autogestione: « Si tratta della crescente influenza del monopolio tecnocratico e tecnocratico-finanziario che si appoggia sul caos del mercato, utilizza argomentazioni pseudo scientifiche, si rafforza sfruttando le relazioni economiche nella ripartizione del plus lavoro che non sono ancora chiarite o l'incapacità di collegare la moderna tecnologia con l'autogestione, ecc. Operando in questo modo esso diventa in effetti il maggior esponente e la forza motrice dell'alienazione dai lavoratori del reddito prodotto e dei diritti di essere gestori ».³⁴

Sono prese di posizione molto dure che però non lasciano intravedere quali possibilità restino alla classe politica di rinchiudere nel modello dell'autogestione operaia forze da troppo tempo autonome, potentemente organizzate nell'economia.

Il Congresso di Sarajevo si è svolto in un momento politico ed economico particolarmente difficile per la Jugoslavia; forse per questa ragione il suo reale significato per lo sviluppo dell'autogestione operaia (al di là della funzione di appoggio alla riforma costituzionale) non è apparso in tutta la sua evidenza. Esso ha indubbiamente rappresentato il maggior tentativo degli ultimi anni di conciliare due linee direttrici sempre più divergenti: il quadro di riferimento ideologico e le tendenze dello sviluppo economico manifestatesi dopo la « svolta » attuata con la riforma del 1965.

Il decentramento di ampie competenze economiche

³⁴ *Borba*, Belgrado, 4 gennaio 1971.

alle Repubbliche, previsto dalla riforma costituzionale, fornirà certamente delle notevoli possibilità iniziali di controllo politico sull'economia ma farà anche sentire più vicino il peso effettivo e l'influenza di un potere economico e tecnocratico che, in quanto componente dinamica dell'attuale fase di sviluppo della Jugoslavia è destinato, a nostro avviso, ad espandersi ulteriormente.

Sostanzialmente estranea a questo conflitto di vertice, estromessa dalla fabbrica come dal mercato dei consumi è invece la classe operaia. Il suo basso livello di reddito continuamente insidiato dall'inflazione e il suo status sociale la distinguono dal ceto medio emergente e la contrappongono inevitabilmente agli strati privilegiati, siano essi tecnocratici o di partito.

Il venir meno dell'autogestione come meccanismo di limitazione dei conflitti e il progressivo aumento delle disuguaglianze sociali, conseguenza di una ripartizione del prodotto del lavoro sempre più differenziata, preannunciano un confronto diretto tra la classe operaia e quella dei tecnocrati.

È difficile dire se questo conflitto riguarderà esclusivamente gli interessi materiali dei lavoratori o riporrà, nei termini dell'autogestione, il problema del potere e del controllo della classe operaia stessa.

Si può essere scettici circa questo secondo aspetto ma molto dipenderà dall'evoluzione dei rapporti (oggi sempre più distanti) tra la classe operaia e la Lega dei Comunisti.



Pietro Carabellese - « Crescita », 1969,
olio su tela, cm. 140×100.



relazioni industriali

le relazioni contrattuali in italia

A cura di Alberto La Porta e Domenico Valcavi

1. Contrattazione nazionale (ottobre-novembre 1971).

- 1.1. Caratteristiche generali.
- 1.2. I principali risultati contrattuali.
 - 1.2.1. Innovazioni nella classificazione.
 - 1.2.2. Garanzie sull'integrità del salario.
 - 1.2.3. Garanzie in caso di malattia e infortuni.
 - 1.2.4. Orari di lavoro e straordinari.

2. Contrattazione aziendale.

- 2.1. Caratteristiche generali.
- 2.2. Crescenti difficoltà a livello aziendale.
- 2.3. Risultati conseguiti.
- 2.4. Prospettive di sviluppo

1. Contrattazione nazionale (ottobre-novembre 1971)

1.1. Caratteristiche generali.

L'attività contrattuale nazionale con l'autunno '71 si può dire abbia aperto il nuovo ciclo contrattuale che avrà il suo centro l'anno prossimo. Infatti è piuttosto ampio il numero dei prossimi rinnovi per i quali è assai intensa la preparazione delle future piattaforme e assistenza consistente anche la quantità dei rinnovi in corso di svolgimento nei vari settori produttivi. Già nel precedente numero della rivista sono state presentate le richieste formulate dai sindacati di categoria per i lavoratori dolciari, i lavoratori delle case editoriali, i salariati e braccianti agricoli. Nel prossimo numero si darà conto degli altri rinnovi in corso, per i quali la piattaforma rivendicativa presenta aspetti più interessanti, e delle scadenze del prossimo anno.

I rapporti sindacali sono stati assai più ricchi di quanto appaia dai rinnovi realizzati, considerando sia l'azione negoziale per azienda o gruppo aziendale che le iniziative per settori o zone geografiche su problemi dell'occupazione e dello sviluppo economico, su cui ci si soffermerà in seguito.

Quanto ai nuovi contratti nazionali stipulati in questo periodo può ricordarsi solo il contratto delle seconde lavorazioni vetro (8.000 lavoratori) e il contratto delle conserve animali (22.000 lavoratori).

Quest'ultimo è stato rinnovato ai primi di dicembre, ma sembra opportuno darne conto qui, al di fuori di uno schematico riferimento temporale, perché la sua decorrenza è stata fissata al primo novembre, in modo di realizzare anche per esso, come è ormai positiva e recente consuetudine, una puntuale continuità con la precedente scadenza. Inoltre, a differenza dell'altro, questo rinnovo appartiene già al nuovo ciclo contrattuale, aperto appunto nel settore industriale dalle scadenze dei settori alimentari, e quindi da esso possono trarsi alcune indicazioni circa i contenuti dei prossimi rinnovi.

L'aspetto più interessante del rinnovo II^e lavorazioni vetro è costituito dalla previsione che alla sua prossima scadenza (30 novembre 1974) non sarà più rinnovato, ma sarà automaticamente inserito nel contratto delle prime lavorazioni vetro. Poiché il contratto delle prime lavorazioni vetro scade il 30 novembre 1973 le parti hanno stabilito che alle trattative di tale rinnovo parteciperanno anche le aziende delle seconde lavorazioni vetro, con l'intesa che saranno considerati particolari adattamenti che dovranno essere eventualmente evidenziati.

Si è così realizzato un raggruppamento dei due contratti relativi alla produzione e l'altro alla trasformazione di vetri e cristalli secondo una tendenza nuova a realizzare aree contrattuali più ampie soprattutto in questi settori in cui esiste un notevole numero di contratti come è appunto quello dei chimici. Tale tendenza corrisponde anche a processi di integrazione dei processi produttivi (ad es. proprio nel settore del vetro diverse aziende effettuano contemporaneamente produzione e trasformazione di vetri e cristalli), ma soprattutto dipende dalla spinta a realizzare generali trattamenti economici e normativi uguali per settori, e dallo sviluppo della contrattazione aziendale che, riuscendo a cogliere e a disciplinare le differenti realtà dei vari tipi di azienda, ha ridotto la esigenza che i contratti nazionali prendessero in considerazione tutti gli aspetti del rapporto di lavoro e quindi fossero, almeno in certi settori, molteplici.

Almeno per questo ciclo di rinnovi non appare invece una tendenza di questo tipo nel settore alimentare, per il quale dovranno essere rinnovati, nei prossimi mesi, oltre 20 contratti.

In questo settore i sindacati di categoria tendono per ora a pervenire a normative comuni non tanto attraverso accorpamenti di contratti, quanto attraverso una politica di omogenee e comuni rivendicazioni.

1.2. I principali risultati contrattuali.

Il contratto delle conserve animali, che è il primo del settore alimentare ad essere rinnovato in questo scorcio d'anno, presenta diversi aspetti interessanti e nuovi nell'evoluzione della contrattazione.

1.2.1. Innovazioni nella classificazione.

Innanzitutto in tema di classificazione non soltanto vi è una contrazione delle categorie, come per lo più nei rinnovi del 1971, ma è prevista l'introduzione di un inquadramento unico impiegati-operai-intermedi su 7 categorie. Il contratto nazionale stabilisce per ogni categoria una declaratoria ed un profilo minimo; su questa base l'inquadramento avverrà poi contrattualmente in sede aziendale, con l'intesa che in caso di mancato accordo si darà luogo ad un rinvio interpretativo.

Per avere un'idea precisa di come si presenta questa nuova classificazione va detto che nelle prime tre categorie sono inquadrati ex impiegati di 1^a, 2^a e 3^a ed ex intermedi di 1^a e 2^a; nella 4^a categoria gli ex operai di 1^a; nella 5^a categoria gli ex impiegati di 4^a e 5^a; nelle due ultime categorie gli ex operai di 3^a, 4^a e 5^a.

Si tratta di un primo assai importante risultato nella linea dell'obiettivo di superare pienamente la distinzione operai-impiegati. Affermandosi in questo campo la contrattazione aziendale potrà e dovrà gradualmente realizzare una piena valorizzazione ed una continua elevazione delle capacità professionali di tutti i lavoratori al di fuori delle precedenti distinzioni.

Questo nuovo tipo di classificazione presuppone il superamento di ogni differenza di trattamento normativo come anche un aggiornamento delle varie leggi basate sulla distinzione fondamentale impiegati-operai.

Le parti, per quanto riguarda questo secondo aspetto, hanno precisato nell'accordo delle conserve animali che la dizione impiegati-operai-intermedi riportate nei pro-

fili, è stata mantenuta agli effetti delle disposizioni contributive e fiscali, come anche per quelle norme contrattuali, mutualistiche e previdenziali che prevedono, allo stato, trattamenti differenziati.

Un altro aspetto interessante riguarda la previsione di cui non si può peraltro prevedere la durata, alla fine del quale tutta la struttura professionale sarà profondamente rivoluzionata in senso positivamente innovativo.

Un altro aspetto interessante riguarda la previsione di 30 giorni calendario escluse le festività (25 giorni fino al 31 dicembre 1972) per tutti i lavoratori senza distinzione né di categoria, né di anzianità di servizio nell'azienda. È la prima volta che un contratto nazionale prevede una normativa di questo tipo, che supera la logica degli scaglioni di età e di qualifica per molti aspetti discutibile.

1.2.2. Garanzie sull'integrità del salario.

Una acquisizione significativa se pur per ora parziale in direzione della garanzia del salario mensile anche per gli operai è costituita dalla previsione che nei casi di riduzione d'orario le aziende erogheranno agli operai non in prova e con contratto a tempo indeterminato una indennità settimanale tale da garantire il 100% del salario normale nei casi di intervento della Cassa integrazione guadagni sopra le 24 ore. Tale indennità al massimo può essere di 5,3 quote orarie settimanali, per cui negli altri casi si tratta di una semplice integrazione.

Tale indennità viene corrisposta al massimo per 13 settimane, anche non consecutive, entro il ciclo dell'anno solare (1 gennaio-31 dicembre).

La garanzia del salario in tutto il suo ammontare o per gran parte di esso diventa sempre più importante nella contrattazione perché processi di ristrutturazione non pesino con le loro conseguenze esclusivamente sui lavoratori in termini di diminuzione della occupazione e

del salario. Già diversi contratti aziendali, in più di un settore, avevano previsto la garanzia del salario nel caso di riduzione d'orario, ed ora si profila la tendenza ad ampliare e generalizzare questa garanzia nei contratti nazionali, che assumono come proprio di tale livello questo contenuto.

1.2.3. Garanzie in caso di malattia e infortuni.

Infine un altro punto che merita essere segnalato è la disciplina del trattamento e della conservazione del posto di lavoro tanto per gli operai che per gli impiegati nel caso di infortuni e malattie professionali.

Il posto è garantito nel caso di infortunio fino a guarigione clinica, mentre nel caso di malattia per sei mesi fino a 5 anni di anzianità e per 12 mesi oltre cinque anni di anzianità. Anche per il trattamento economico è stabilita una diversa normativa per i due casi. Per gli infortuni si prevede l'integrazione della indennità temporanea erogata dall'INAIL fino a raggiungere il 100% della retribuzione normale netta dal primo giorno di infortunio. Tale integrazione è subordinata al riconoscimento dell'infortunio da parte dell'Istituto assicurativo.

Per le malattie si prevede un trattamento diverso a seconda che il lavoratore abbia o meno superato sei anni di anzianità. Sotto a sei anni di anzianità di lavoro è prevista dal primo gennaio 1972 l'integrazione della indennità corrisposta dall'INAM fino al raggiungimento del 100% della retribuzione normale netta per 180 giorni, dedotti i primi 7 giorni di franchigia.

Sopra a sei anni d'anzianità è inoltre prevista, oltre il 180° giorno, la corresponsione del 50% della retribuzione normale netta per 4 mesi.

Dal 1° gennaio 1973 verrà abolita la franchigia di 7 giorni per le malattie di durata superiore a 14 giorni.

Come può vedersi si tratta di una normativa nuova che salvaguarda meglio le esigenze dei lavoratori infortunati e ammalati, siano essi operai o impiegati, pur

tenendo conto — quanto al trattamento economico previsto — delle preoccupazioni aziendali.

È comunque sufficientemente risolta l'esigenza di avere in ogni caso e per un periodo di tempo congruo garantito il posto di lavoro e il salario. Per quest'ultimo aspetto si prevede giustamente anche che le aziende erogheranno anticipi fino al 100% del salario mensile, in modo da evitare le conseguenze negative dei normali ritardi con cui gli Enti previdenziali provvedono a queste erogazioni.

1.2.4. Orari di lavoro e straordinari.

Infine va ricordata tra gli altri punti del rinnovo la riduzione immediata a 40 ore settimanali, distribuite normalmente su 5 giornate e soprattutto un limite preciso al ricorso allo straordinario durante l'anno consistente in un pacchetto di 130 ore annue per dipendente dopo gli orari contrattuali.

2. Contrattazione aziendale

2.1. Caratteristiche generali.

Il movimento rivendicativo a livello di azienda continua a manifestarsi con i caratteri di intensità e di impegno sui problemi dell'organizzazione del lavoro, che hanno contrassegnato l'azione sindacale a partire dall'autunno 1969, anche se si sono aggravate le difficoltà e i problemi già delineatisi nei mesi scorsi.

La situazione economica generale continua ad essere dominata da una stagnazione produttiva generale dei settori industriali, con manifestazioni di vera e propria recessione in numerosi importanti settori, che non ha ancora assunto sbocchi drammatici e generalizzati sul piano dell'occupazione ma che debilita e deteriora il quadro politico-sociale delle lotte sindacali con uno stil-

licidio di reazioni padronali fatto di licenziamenti, più spesso di sospensioni e di riduzioni di orario, di dimissioni « agevolate » e di sfollamenti sotto le forme più diverse.

È sempre difficile ed arbitrario tentare di schematizzare situazioni e problemi complessi, ma sembra di poter cogliere tre tipi di situazioni:

— quelle concernenti aziende che dovrebbero chiudere i battenti o procedere alla drastica riduzione e trasformazione dell'attività produttiva (gli esempi più diffusi si riscontrano nei settori tessili e dell'abbigliamento, in taluni settori meccanici, in taluni gruppi chimici e colpiscono soprattutto l'area delle piccole e medie aziende, anche se non escludono addirittura gruppi industriali di grandi dimensioni);

— quelle che riguardano molti grandi gruppi, in particolare nel settore chimico, elettromeccanico ecc., impegnati in processi estesi di ristrutturazione interna dovuti a cambiamenti nelle strutture finanziarie e tecnico-produttive (fusioni, integrazioni, riorganizzazioni ecc.);

— quelle collegate soprattutto alla spinta rivendicativa degli ultimi anni e quindi alle politiche e ai processi di assorbimento o di neutralizzazione posti in essere dall'iniziativa padronale.

Di fronte al primo tipo di situazioni l'impegno del sindacato si presenta particolarmente arduo sia perché esse tendono a schiacciare o a deprimere in partenza la reazione del movimento sia perché riesce difficile costruire un disegno rivendicativo complesso che non sbocchi nella lotta generica per l'occupazione, ma mobilitando attorno alla difesa concreta del posto di lavoro ampie solidarietà sul piano locale e settoriale, crei soluzioni reali coerenti con un disegno di sviluppo dell'economia locale e di espansione settoriale.

Lo sforzo dei sindacati in quest'ultima direzione è notevole e mira soprattutto ad utilizzare l'intervento sia

delle partecipazioni statali (SAVA di Venezia) sia della GEPI creata per l'intervento finanziario nelle aziende in crisi (MONTI di Pescara). Resta però insoluto il problema di questo capitale straniero e nazionale che dopo aver sfruttato i momenti più favorevoli si ritira precipitosamente e spesso dopo aver goduto di ampi benefici pubblici, non soltanto attraverso agevolazioni fiscali e creditizie ma addirittura con l'attribuzione di finanziamenti a fondo perduto.

Ma il problema più importante è l'inserimento di queste lotte in un disegno di sviluppo territoriale e settoriale, facente perno sulle strutture regionali e sui piani di settore, che potrebbe trasformare la stessa programmazione da disegno illuministico centralizzato a impegno democratico e articolato sulla trasformazione e sullo sviluppo concreto delle strutture produttive, collegato ai gravi problemi di depressione di talune grandi aree industriali come Genova, Venezia e Napoli.

Il secondo tipo di situazioni, quello delle ristrutturazioni dei grandi gruppi nazionali e stranieri, assume dimensioni e significato di estrema importanza perché oltre ad investire le condizioni e lo stesso posto di lavoro di decine di migliaia di lavoratori (Montedison, Zanussi, Rhodiatoc) condiziona le tendenze e il ritmo generale dello sviluppo del Paese.

L'indirizzo comune che emerge dalle lotte e dall'iniziativa sindacale di fronte a queste situazioni è quello di non abbandonarsi a lotte difensive disarticolate negli stabilimenti dove si attuano i licenziamenti o le sospensioni e le riduzioni di orario, ma di attaccare attraverso piattaforme rivendicative di gruppo centrate sui problemi che stanno a monte delle decisioni padronali (orari effettivi, organici, turni, appalti, qualifiche, ambiente di lavoro ecc.).

Si tratta di una linea coerente ed efficace purché faccia perno su reali rapporti di forza, sulla capacità effettiva di spostare il movimento e quindi la sensibilità dei

lavoratori dai problemi del posto di lavoro a quelli delle condizioni e su un disegno capace di collegare i problemi dell'organizzazione e della gestione della forza-lavoro a quelli dello spazio e del ruolo di questi grandi gruppi nello sviluppo generale.

In ogni caso le resistenze incontrate dall'azione sindacale in queste situazioni sono forti e talune grandi vertenze (Rhodiatoce, Montedison, Ideal-Standard, Saint-Gobain, ecc.) segnano il passo da alcuni mesi nonostante l'impegno dei sindacati e dei lavoratori.

Le situazioni aziendali dell'ultimo tipo, cioè in pratica quelle investite dai problemi di applicazione di accordi aziendali che hanno intaccato l'organizzazione del lavoro e quindi l'area del potere padronale, sono assai numerose e differenziate anche se si registra la tendenza ad una tipologia di reazioni padronali e di problemi abbastanza uniforme nelle linee di fondo.

Infatti l'obiettivo del riassorbimento e della neutralizzazione delle conquiste sindacali viene perseguito prevalentemente attraverso due vie:

— da una parte l'erosione dei benefici e dei miglioramenti delle condizioni di lavoro attraverso l'aumento dei ritmi, la riduzione delle pause, lo sfoltimento degli organici, il superamento dei limiti allo straordinario, lo svuotamento degli impegni per l'ambiente di lavoro ecc.;

— dall'altro il tentativo di trasformare i nuovi organismi di fabbrica (Consigli, comitati, delegati) in strumenti burocratici di amministrazione del conflitto industriale chiusi entro un'area di incontri e mediazioni verticistiche.

L'esperienza dimostra che finora questi rischi sono stati sventati da un'iniziativa sindacale assai vigile e pronta a reagire sia nelle situazioni in cui questi tentativi vengono operati con la « maniera forte » (serrate, sospensioni e riduzioni di orario, licenziamenti di attivisti sindacali, denunce penali ecc.) sia anche in quelle

più insidiose dove ci si affida ad un'azione più sottile e meno appariscente di debilitazione del movimento e del sindacato attraverso la sobillazione degli impiegati, l'organizzazione di gruppi filo-patronali ecc. Tra l'altro si rileva che spesso il padronato usa alternativamente o contemporaneamente l'uno o l'altro metodo, specialmente nei grandi complessi.

È facile prevedere che i rischi suddetti aumenteranno in relazione all'evoluzione della situazione non soltanto economica, ma politico-sociale generale, anche per lo sforzo del padronato di intralciare e ridurre la mobilitazione che dovrebbe preparare i prossimi rinnovi dei contratti nazionali delle grandi categorie dell'industria. D'altronde è forse mancata finora da parte del sindacato una valutazione approfondita dei problemi nuovi del conflitto sociale all'interno delle fabbriche collegati alle nuove conquiste e ai processi di riorganizzazione e di risposta messi in atto dal grande padronato.

2.2. Crescenti difficoltà a livello aziendale.

Come già si è rilevato, l'iniziativa a livello aziendale sta incontrando crescenti difficoltà, messe in risalto anche dal prolungarsi delle vertenze, dalla durata degli scioperi e anche dall'asprezza delle lotte.

Basti pensare alla durata della vertenza del gruppo ANIC che si è protratta per circa cinque mesi ed ha comportato 72 ore di sciopero pro-capite; alle vertenze tuttora in corso, riguardanti le aziende meccaniche a partecipazione statale (ASGEN, CIMI ecc.) che hanno già comportato da 90 a 150 ore di sciopero, a quella delle aziende chimiche del gruppo Montedison e infine a quella del gruppo SMI che si segnala per l'intransigenza e la durezza della rappresaglia padronale.

Da oltre sette mesi i lavoratori della SMI, complesso che occupa circa 5 mila dipendenti in 6 stabilimenti distribuiti tra la Toscana, Brescia e Alessandria, e che è il

maggior gruppo italiano della metallurgia non ferrosa diversa dall'alluminio, hanno aperto una vertenza sindacale sulla base di una piattaforma rivendicativa che investe i problemi degli organici, delle qualifiche, dell'ambiente di lavoro e dei diritti sindacali. La direzione del complesso ha risposto alle lotte articolate dei lavoratori con serrate prolungate e ripetute negli stabilimenti di Serravalle e Brescia, con la decisione di licenziare 400 operai in quello di Campo Tizzoro (Pistoia) e con minacce di licenziamenti in altri.

Di fronte a questa situazione, una delle più difficili incontrate dall'iniziativa sindacale, le organizzazioni di categoria dei metalmeccanici hanno reagito per imporre anzitutto il ritiro dei licenziamenti e poi per raggiungere un accordo soddisfacente. Le direttive concrete di azione sono state quelle di intensificare la lotta sindacale e soprattutto di superare l'isolamento in cui la vertenza è stata confinata per lungo tempo, sensibilizzando e mobilitando gli enti locali e le forze politiche richiamate alla drammaticità della situazione dei lavoratori minacciati di licenziamento.

2.3. Risultati conseguiti.

Nonostante le suddette difficoltà, l'iniziativa a livello aziendale continua a svilupparsi con risultati qualitativamente assai positivi, consolidando il filone di conquiste riguardanti l'organizzazione del lavoro con particolare riferimento ai temi dell'orario di lavoro e della sua distribuzione, ai ritmi, agli incentivi e agli organici, alle qualifiche e al riconoscimento delle nuove strutture sindacali di fabbrica (delegati e consigli).

Nei settori metalmeccanici si segnalano l'accordo con l'Azienda metalmeccanica SISMA di Novara stipulato dopo 40 ore di sciopero pro-capite, che ha realizzato importanti conquiste per il cottimo con il congelamento dei guadagni medi realizzati nel 1970 che comporta sia

la garanzia di un guadagno costante che un aumento della redistribuzione effettiva, come pure il superamento degli aspetti negativi del cottimo legati alla costrizione psico-fisica derivante dalla variabilità del guadagno.

Nel campo delle qualifiche oltre all'abolizione delle categorie più basse (4^a e 5^a) si è ottenuta una riduzione del numero dei livelli salariali (da 40 a 5). Inoltre si è stabilita la garanzia del salario globale di fatto nel caso di passaggio dalle prime alle altre lavorazioni, come pure si è aumentato il premio di produzione che è stato sganciato da qualsiasi parametro di andamento produttivo. Infine l'accordo riconosce il Consiglio di fabbrica quale agente contrattuale nell'azienda. Un altro accordo importante è stato raggiunto per l'Italimpianti di Genova, azienda con 800 dipendenti, in materia di inquadramento professionale, come applicazione del precedente accordo del 21 novembre 1970.

Il nuovo piano di inquadramento « si prefigge di favorire e valutare la crescita professionale dei lavoratori sia attraverso gli strumenti più avanti descritti e concordati, sia attraverso l'utilizzazione di istituti già contrattati (mobilità interna e corsi di formazione professionale). In tale prospettiva l'azienda, compatibilmente alle sue possibilità organizzative e alla sua attività, si impegna a fare in modo che il lavoratore possa ricoprire posizioni di lavoro via via più significative rispetto all'arricchimento professionale che avrà conseguito ».

Il piano, basato su declaratorie per ogni livello professionale e su profili professionali che individuano lo sviluppo della professionalità, prevede una valorizzazione delle capacità attraverso:

- incrementi retributivi nell'ambito del livello di appartenenza, legati all'anzianità di lavoro;
- il passaggio a livello superiore;
- la verifica annuale del grado di professionalità maturata dal lavoratore.

La crescita professionale concreta è garantita da tempi massimi di permanenza nei diversi livelli, differenziati secondo il livello di partenza.

Sempre nel settore metalmeccanico occorre segnalare l'accordo stipulato con la SABIEM di Bologna che riguarda i temi dell'inquadramento unico operai-impiegati, l'ambiente di lavoro e il riconoscimento del Consiglio di fabbrica, mentre tra gli accordi su singole materie si ricordano quello con la De Bartolomeis di Lecco e Bergamo che concerne il tema dell'ambiente e sancisce l'ingresso dei patronati sindacali in fabbrica nonché quello con la Marconi Italiana di Genova che riconosce il Consiglio di fabbrica prevedendo una serie di diritti e prerogative per l'organismo nel suo complesso e per i singoli componenti.

Nel settore chimico l'accordo più importante è quello raggiunto con il gruppo ANIC, che ha realizzato importanti conquiste in tema di orario di lavoro (superamento della barriera delle 40 ore settimanali per i turnisti), di ambiente di lavoro e di appalti, oltre all'istituzione del premio di produzione e al riconoscimento del Consiglio di fabbrica.

Un altro accordo da segnalare è quello della Ceramica Pozzi per lo stabilimento di Vercelli (840 dipendenti) perché oltre ad investire i temi già indicati dell'ambiente di lavoro, dell'inquadramento professionale attraverso numerosi avanzamenti di qualifica e del miglioramento del premio di produzione ha regolato la gestione sindacale del CRAL aziendale in attuazione del principio sancito dallo Statuto dei lavoratori.

Nei settori tessili e dell'abbigliamento, l'azione sindacale è impegnata soprattutto, come già accennato, nella difesa dei livelli di occupazione di fronte ai processi diffusi di ristrutturazione che non investono soltanto singole aziende, ma grandi complessi (Bernocchi, Cotonificio Fossati, Monti ecc.) e addirittura intere zone (Biella).

Le difficoltà della situazione dei suddetti settori sono comprovate anche da talune lotte perduranti per l'applicazione dei contratti nazionali, quali quella in corso alla Marvin-Gelber di Chieti (camiceria con oltre 1700 dipendenti) e in altre aziende.

Non mancano però anche in questi settori risultati importanti nella contrattazione aziendale quali quelli conseguiti alla FACIS, alla SEVERI, alla BASSETTI Sud e all'ABITAL.

Quest'ultimo accordo che riguarda un complesso con circa 3.000 dipendenti distribuiti in sei stabilimenti e che è stato raggiunto dopo una lunga vertenza aperta alla fine dell'estate, ha portato a risultati significativi:

- nel cottimo: superamento delle forme di cottimo individuale, plafonamento dei guadagni ed elevazione del minimo garantito;

- nell'ambiente di lavoro: istituzione di un comitato e di tutti gli strumenti di controllo;

- negli asili-nido: contributo dell'azienda alla loro costruzione e per il loro funzionamento;

- nei delegati: aumento del loro numero e dell'entità dei permessi retribuiti.

Da segnalare ancora l'accordo con il Calzaturificio Riviera di Rimini in cui accanto a numerosi passaggi di qualifica e al premio di produzione si è conseguita la garanzia di un minimo di ore mensili retribuite in caso di sospensioni e riduzioni di orario, oltre l'impegno dell'azienda a ricorrere all'intervento della Cassa integrazione guadagni ordinaria e straordinaria.

Nel settore grafico infine occorre segnalare l'accordo stipulato alla Rizzoli di Milano che riguarda soprattutto l'orario di lavoro con l'eliminazione del lavoro straordinario e l'introduzione di 4 turni di lavoro al posto dei tre precedenti e l'assunzione stabile di 250 lavoratori in precedenza con contratto a termine.

2.4. Prospettive di sviluppo.

Le prospettive di sviluppo della contrattazione aziendale per i prossimi mesi appaiono ricche di iniziative importanti e di lotte, sia in relazione a quelle già in corso (aziende Finmeccanica, Montedison, ecc.) sia a quelle impostate (aziende di riparazioni navali a partecipazione statale che occupano circa 15 mila lavoratori) anche se i nodi e le difficoltà già emerse sono destinati ad aumentare, come è dimostrato soprattutto dall'atteggiamento più intransigente che vanno assumendo sia le aziende private, sia soprattutto i grandi gruppi a partecipazione statale. La nuova strategia padronale dei grandi complessi industriali pare basarsi proprio su una maggiore rigidità a livello aziendale di fronte alle rivendicazioni che investono l'organizzazione del lavoro da un lato e dall'altro sull'apertura di dialoghi e confronti su un piano più generale e generico, tendenti ad irretire il sindacato sui problemi dell'occupazione e degli investimenti sganciati della realtà delle fabbriche, e a riassorbire per questa via il conflitto e l'iniziativa rivendicativa aziendale.

Un altro elemento di difficoltà crescente è costituito dai limiti di estensione dell'azione rivendicativa aziendale che ha investito soltanto assai marginalmente le piccole ed anche le medie aziende, determinando squilibri e sperequazioni assai rilevanti nello sviluppo delle condizioni di lavoro.

I problemi dell'iniziativa sindacale nelle piccole e medie aziende industriali sono stati affrontati in un convegno organizzato dai metalmeccanici, che si è tenuto a Bologna nei giorni 9 e 10 ottobre, il quale non è pervenuto a conclusioni operative stante l'esigenza di sviluppare il dibattito sui temi specifici. Dai resoconti dei lavori del Convegno è parso di poter cogliere talune diversità di giudizio sui problemi e sull'atteggiamento del sindacato tra chi si preoccupa soprattutto di orga-

nizzare anche in queste aziende un'iniziativa sindacale efficace diretta a migliorare le condizioni di lavoro e a creare un potere sindacale effettivo e chi ricerca invece alleanze sul piano dell'azione generale per contrapporsi più efficacemente al grande capitale.

Pur non trattandosi di divergenze drammatiche, non si può non rilevare come le sperequazioni nelle condizioni di lavoro e lo stesso squilibrio nella distribuzione del potere sindacale costituiscano elementi di debolezza generale del movimento ed esigano in via prioritaria un'iniziativa più efficace sui temi rivendicativi che costituisce la condizione preliminare anche per ogni nuova politica generale nei loro confronti.

le relazioni contrattuali nella comunità europea

A cura di Mario Sepi

1. *Dibattito sulle strategie sindacali.*

- 1.1. Francia: dibattito sul socialismo tra C.G.T. e C.F.D.T.
- 1.2. La C.G.T. e il P.C.F.
- 1.3. Il congresso di Force Ouvrière.
- 1.4. La F.E.N. in mutazione.
- 1.5. La I.G. Metall e la cogestione.

2. *Rapporti con i governi.*

- 2.1. L'Europa verso una fase di recessione?
 - 2.1.1. Francia.
 - 2.1.2. Germania Occ.
 - 2.1.3. Gran Bretagna.
- 2.2. Francia: l'azione per il miglioramento delle pensioni.

3. *Legislazione.*

- 3.1. Germania: gli industriali contro la riforma dell'impresa.

4. *Rapporti con gli imprenditori.*

- 4.1. Gran Bretagna: evoluzione salariale frenata.
- 4.2. Francia: lo sciopero del « Metro ».
- 4.3. Francia: i contratti di progresso.
- 4.4. Germania: lo sciopero dei metalmeccanici tedeschi.

1. Dibattito sulle strategie sindacali

1.1. Francia: dibattito sul socialismo tra CGT e CFDT.

Mentre sul piano della unità d'azione niente sembra turbare la collaborazione tra CFDT e CGT, sul piano ideologico è continuato il dibattito sulle diverse concezioni del socialismo che hanno le due centrali. La discussione era iniziata su un invito lanciato dal Congresso della CFDT alle altre centrali (la FEN, la CGT e FO). In marzo, la CGT, come abbiamo riportato in un numero precedente di questa rivista, rispondeva con un documento che riproduceva abbastanza fedelmente le tradizionali tesi dei Partiti comunisti europei, ipotizzava cioè un socialismo basato sulla nazionalizzazione dei mezzi di produzione e la presa del potere da parte del movimento operaio.

Questa posizione è stata oggetto di un esame approfondito e di una precisa contestazione da parte dei giovani dirigenti della CFDT, che però non ha con questo chiuso il dibattito, ma lo ha rilanciato. La posizione della CGT conserva in pratica, il vizio di considerare lo sfruttamento esclusivamente dal punto di vista dei rapporti di produzione, mentre l'analisi dei suoi interlocutori sottolinea la stretta dipendenza tra « una certa organizzazione economica (proprietà privata e liberalismo economico), un certo tipo di rapporti sociali (società gerarchiche e potere ad una minoranza), una ideologia che ha lo scopo di esaltare il liberalismo economico e il successo individuale a scapito degli aspetti collettivi della vita sociale, di condizionare gli individui per assicurare il potere di gruppi minoritari ». Bisogna perciò attaccare simultaneamente questi tre elementi di dominazione dato che, per quanto essenziale, l'eliminazione dello sfruttamento economico non esclude automaticamente forme di dominazione politica e di alienazione culturale, le cui vittime sarebbero sempre i lavoratori.

Da questa diversa posizione di obiettivi strategici

deriva una diversa visione della società socialista che per la CFDT dovrebbe fondarsi sulla autogestione, sulla proprietà sociale dei mezzi di produzione e su di una pianificazione democratica, mentre la CGT ripropone in primo piano la esigenza di sostituire la proprietà capitalistica con la proprietà collettiva, ciò che implica « la creazione di un potere politico che esprima gli interessi della classe operaia e delle categorie lavoratrici ». In breve termine la centrale maggioritaria francese mira alla costituzione di un raggruppamento dell'insieme delle forze operaie e democratiche fondato su un programma comune tra partiti e sindacati, accettando così per la verità la subordinazione dei sindacati ai partiti. La CFDT al contrario propone una strategia dinamica di lotta sociale che vada dall'università, ai grandi agglomerati urbani, alle fabbriche, strategia che presuppone la massima autonomia del movimento sindacale.

In questo la sua esperienza ha molti punti di contatto con la esperienza italiana, anche se sembra necessario rilevare una differenza di fondo che esiste nella evoluzione dei due movimenti e cioè che mentre in Italia si è proceduto sulla via dell'unificazione cercando di puntare su obiettivi concreti a breve e medio termine, scartando il dibattito ideologico, in Francia si cerca di portare avanti parallelamente impegno nelle lotte e dibattito sugli obiettivi strategici. Peraltro, come rileva il giovane segretario generale della CFDT nella presentazione del documento, non ci si deve illudere che « il dibattito abbia come scopo immediato l'unità organica » (una volta tanto è il gergo italiano che contagia i transalpini) ma è importante in una situazione come quella francese che un dibattito abbia infine luogo tra due forze della sinistra credibili sia sul piano della loro consistenza che su quello della elaborazione ideologica. È inoltre un fatto positivo che per la prima volta e, sembra, non senza qualche contrasto con il PCF, la CGT si sia impegnata in un simile dibattito. Malgrado ciò è

assai probabile che l'unità tra i lavoratori che si sta sviluppando nelle lotte sui temi sociali (pensioni, immigrazioni, fisco ecc.) avrà in futuro molto più peso di quanto non lo abbia questo dialogo confederale che sarà molto difficile trasferire alla base.

1.2. La CGT e il PCF.

Un interrogativo di un certo peso in questa prospettiva è l'atteggiamento che assumerà il PCF di fronte a questo processo. Il problema si pone in un momento in cui con maggiore evidenza emerge il progressivo imborghesimento del partito. Su circa 20.000 cellule, solo 5.200 sono cellule di impresa e anche queste perdono a poco a poco la loro funzione nei confronti del sindacato. A parte qualche rara anche se significativa eccezione in particolare nel settore dell'automobile (alla Renault esistono 75 cellule con 1853 aderenti) la presenza politica del partito di Marchais sembra trascurabile tra i lavoratori dell'industria. In compenso l'importanza della CGT come anche della CFDT diventa sempre più evidente sia per la maggiore popolarità dei suoi dirigenti (Seguy è certo molto più conosciuto del segretario del PCF), sia per quel minimo di apertura che la CGT ha mostrato nei confronti delle nuove esigenze dei lavoratori. Il discorso sulla democratizzazione dei sindacati fatto da Seguy a febbraio e di cui abbiamo parlato in un numero precedente, ha avuto un seguito con la pubblicazione in ottobre di un documento « per una azione sindacale responsabile ed efficace » in cui si insiste sul problema della sburocratizzazione, mentre la federazione dei metalmeccanici ha pubblicato un opuscolo sui « gauchistes » piuttosto moderato ed innovatore nei confronti della linea dura del maggio 1968 e del livore degli editoriali dell'*Humanité* su questo argomento.

In pratica più del PCF la CGT ha risentito, a causa

della sua maggiore aderenza ai problemi nuovi, il mutamento dei tempi e sarà molto difficile al partito, che si appresta a presentare il suo programma di governo in vista delle elezioni presidenziali, far accettare ai sindacalisti una linea di collaborazionismo a questo programma, anche perché ci sarebbe il pericolo di perdere aderenti a favore della CFDT.

1.3. *Il Congresso di FO.*

Chi non crede invece ad una evoluzione unitaria è FO che si ritiene sia la terza organizzazione francese per numero di iscritti, dopo CGT e CFDT, sebbene il suo giornale continui a contestare questa situazione, vantando una maggiore consistenza rispetto alla CFDT.

FO resta comunque una organizzazione salda nei suoi principi e nelle sue alleanze e sarebbe vano ricercare nel suo Congresso i motivi nuovi che sono sorti negli ambienti sindacali europei dopo il 1968.

Per quanto riguarda le possibilità di una collaborazione unitaria con le altre due centrali, anche Beyeron (segretario generale) ha respinto l'invito della CFDT a discutere sul socialismo « poiché noi non vogliamo per suo (della CFDT) tramite essere portati là dove non vogliamo andare ». Per quanto riguarda i rapporti con la CGT invece non c'è stato nessun mutamento. La collaborazione è invece possibile con la CFTC (la centrale cristiana che raccoglie i pochi superstiti lasciati dietro dopo la creazione della CFDT), con la organizzazione dei quadri (anche se Beyeron ha respinto la tesi di un raggruppamento più stabile con queste due organizzazioni) e con la Federazione degli insegnanti.

Sul problema delle pensioni si rifiuta il discorso della CFDT e della CGT impostando il problema come una questione di disponibilità di risorse, dando così chiaramente una mano al governo.

La contrattazione collettiva resta per FO il mezzo

fondamentale dell'azione sindacale, anche se tale mezzo non rappresenta « l'alfa o l'omega del sindacalismo »; i contratti di progresso sono così visti con favore, come anche qualunque tipo di contratto a termine. Si rifiuta invece l'impegno politico dei sindacati, accettabile solo in circostanze eccezionali come l'ultimo referendum (quello che ha condotto al ritiro di De Gaulle).

Di netta chiusura è stata poi la risposta alla domanda di rinnovamento e di democratizzazione dell'azione sindacale. « Le pratiche oggi di moda » — ha detto Beyron — « di consultare il personale ad ogni piè sospinto è fuori luogo, non possono che condurre al caos ed alla negazione dell'organizzazione ». Dietro a questi princípi che restano da anni immutabili, si è coagulata una maggioranza compatta che ha sfiorato il 90% dei mandati. Di fronte solo una sparuta minoranza divisa tra le tendenze anarchiche e le suggestioni provenienti dalla CFDT. In particolare questa seconda tendenza sostenuta dalla federazione dei chimici era illustrata in una mozione alternativa, che ha raccolto però solo il 6% dei voti, in cui si rilevava l'abbandono non solo della prassi, ma anche del termine di socialismo nei documenti della maggioranza, e si ipotizzava « un sistema di partecipazione sociale e di autogestione » per cui dovrebbe battersi FO.

Ma è appunto la carta contraria che la maggioranza ha giocato puntando non sulla trasformazione ma sulla stabilità, non sul progresso ma sulla sicurezza, non sulla democrazia ma sulla organizzazione, ecc. La via che FO propone è quella di attirare intorno a sé tutta la parte più moderata dei lavoratori francesi che non trova il suo posto nella impostazione progressista impressa dalla CFDT che sta contagiando anche la CGT. È la via del sindacalismo tedesco e olandese quello che la maggioranza vuol battere. Il favore espresso nei confronti dei contratti a termine fisso e nelle casse di resistenza sono altri elementi a favore di questa analogia. Vi è in questo

comportamento la difesa di uno spazio che se non fosse coperto da FO potrebbe essere preda della, per ora trascurabile, organizzazione gollista CFT.

È positivo in questo contesto, inoltre, il fatto che questa via moderata non significhi collegamenti stabili con la CFTC e con i quadri.

1.4. La FEN in mutazione.

Le spinte che FO non sembra avvertire sono invece emerse nell'unica organizzazione sindacale della scuola, la Federazione nazionale degli insegnanti.

Sembrerà strano che in questo rapporto si illustri il Congresso di una organizzazione di categoria autonoma delle Confederazioni francesi, ma la sua maturità e la sua forza organizzativa ne fanno un caso unico in Europa.

La FEN organizza 520.000 lavoratori in un settore che ne conta 700.000, realizza perciò la più alta percentuale di iscritti di qualunque altra organizzazione e la sua consistenza la pone su un piano di parità con le grandi confederazioni intercategoriale. La FEN è inoltre l'unica organizzazione sindacale unitaria della sinistra francese ed ha mostrato nella sua lunga storia una grande capacità nel superare le tentazioni corporativiste ed il suo impegno sui problemi generali.

Per molto tempo la sua maggioranza (60%) è restata vicino alla SFIO da una parte ed a FO dall'altra, mentre la minoranza era divisa tra una tendenza comunista (30%) ed una rivoluzionaria (8%). L'ultimo congresso ha dovuto registrare la divisione all'interno di questa maggioranza, divisione determinata sia dall'affermarsi del PSU (il partito di Rocard), sia dall'ascesa di Mitterrand, di un socialismo cioè il cui anticomunismo è piuttosto diluito. Inoltre la corrente rivoluzionaria si è rafforzata pur registrando una scissione da parte dei trockisti, mentre anche i comunisti hanno guadagnato

alcune posizioni. I socialisti nel loro insieme hanno comunque salvato la loro funzione di guida grazie ad una alleanza con i troskisti ed hanno perciò rinunciato all'appoggio di FO, la cui linea moderata non avrebbe avuto molto successo. Semmai la nuova coalizione punta su un legame con la CFDT sia per la riconosciuta autonomia ideologica e politica di questa centrale sia per impedire le eventuali scissioni che provocherebbe un allineamento con la CGT.

1.5. La IG Metall e la cogestione.

« La riforma della società come compito del sindacato » è stato il motto dei metalmeccanici tedeschi che hanno tenuto il loro congresso dal 26 settembre al 2 ottobre a Wiesbaden. I 470 delegati convenuti nella città sveva sono parsi più interessati alla disputa contrattuale che andava profilandosi e perciò sulla consistenza delle piattaforme rivendicative, piuttosto che ai problemi della riforma della società. I due grandi temi dibattuti sono stati, infatti, i modi e le strutture dell'azione sindacale e le proposte rivendicative fatte nel rapporto.

L'imminenza dello scontro contrattuale non ha però eclissato quella che resta la rivendicazione centrale della grande organizzazione sindacale tedesca, la cogestione.

I presidenti della IG Metall, Brenner e del DGB, Vetter hanno riservato un largo spazio a questo problema nei loro discorsi ed anche Brandt, per la prima volta presente come Cancelliere al Congresso, non ha mancato di spezzare una lancia in suo favore. La mozione finale in cui sono state sintetizzate ben 70 mozioni, provenienti dalle sezioni locali, sulla cogestione, contiene oltre all'illustrazione dei vantaggi in termini di pace sociale che si otterrebbero sulla base dei risultati raggiunti dalle industrie siderurgiche, alcuni tratti origi-

nali. La rivendicazione di una cogestione a livello di sviluppo economico globale che dovrebbe essere assicurata ai sindacati nell'ambito di una programmazione democratica ed in secondo luogo una cogestione a livello di azienda che non si ponga solo in chiave di partecipazione istituzionale, ma anche contrattuale. « Ciò presuppone — dice la mozione — un cambiamento della legge sulla contrattazione collettiva del 1949 con lo scopo di includere nel campo di applicazione della contrattazione l'organizzazione dell'impresa ».

Mi sembra che soprattutto questo secondo elemento colga in maniera esplicita i sintomi di un ripensamento. È probabile che le grosse delusioni provocate dal governo di Brandt e il progressivo deteriorarsi della situazione economica spinga i sindacati tedeschi verso strumenti più elastici e meno vincolanti per le organizzazioni sindacali e cioè verso una rivalutazione ed un ampliamento dello strumento contrattuale, congelando per il momento la rivendicazione di una partecipazione paritaria negli organi dell'impresa.

2. Rapporti con i governi

2.1. *L'Europa verso una fase di recessione?*

Una vasta ondata di riduzioni di orario di lavoro, di sospensioni e di licenziamenti ha interessato in questi due mesi quasi tutti i paesi europei dando l'impressione che ci si stesse avviando verso un nuovo periodo di recessione.

2.1.1. *Francia.*

La situazione dell'impiego ha continuato a peggiorare in Francia in maniera lenta ma continua dal mese di maggio. Le statistiche pubblicate dal ministero del lavoro mostrano un nuovo aumento delle domande di im-

piego non soddisfatte: 337.000 alla fine del mese di ottobre.

Un'ondata di licenziamenti collettivi colpisce, inoltre il mercato del lavoro. Il fenomeno non è sfuggito al governo, e negli ambienti competenti si ammette che se il movimento in atto dovesse proseguire ancora per qualche tempo, il massimo problema dei dirigenti francesi sarebbe, l'anno prossimo, quello della disoccupazione.

I licenziamenti annunciati sono spettacolari: 12.000 alla Wender-siderol, in Lorena, 1.000 alla Roussel-Uclaf, 550 alla società idraulica di Bar Le Duc, 295 alla società nord-ovest Alimentation di Caen, e sono questi alcuni degli esempi, non la lista completa. Il fatto più preoccupante sottolineano gli esperti, è che — a parte il caso della Wenderl-sidelor, gruppo in via di ristrutturazione — i licenziamenti delle altre società sono dovuti alla scarsa redditività delle imprese.

I dati sopra citati confermano la tendenza all'aumento della disoccupazione registrata dagli organi ufficiali competenti, che hanno visto il numero dei disoccupati aumentare del 17 per cento in un anno.

Un altro motivo di preoccupazione nel settore economico: su 51 società importanti — rivela una statistica compiuta da una banca nazionalizzata — 48 hanno deciso di ridurre sensibilmente i loro programmi di investimenti.

La CGTW e la CFDT hanno organizzato una serie di manifestazioni soprattutto in Lorena dove la crisi congiunturale si innesta sulla crisi strutturale dei bacini carboniferi.

2.1.2. Germania Occidentale.

La Germania federale sembra anche essa aver esaurito il suo boom economico, in ottobre e in novembre si sono moltiplicati i casi di riduzione del lavoro e di chiusura di imprese. Le cifre non sono così preoccupanti

come in Francia e in Gran Bretagna ma sono tanto più significative per il fatto che interrompono una espansione produttiva che sembrava inarrestabile. Le riduzioni di lavoro hanno interessato 100.000 lavoratori e i disoccupati ammontavano, in ottobre, a 147.000 e cioè lo 0,6% della popolazione attiva. Le dichiarazioni degli industriali si rivelano piuttosto pessimiste, anche se la prossimità della tornata contrattuale dei metalmeccanici deve aver avuto il suo peso in questo coro di lamenti.

2.1.3. *Gran Bretagna.*

Il paese più colpito resta il Regno Unito che come avevamo scritto nel numero precedente si avvia a superare il milione di disoccupati nei prossimi mesi.

La centrale sindacale inglese — il « Trade Unions Congress » (TUC) — ha organizzato alcune manifestazioni negli ultimi giorni del mese di novembre allo scopo di ottenere dal governo inglese una energica azione per ridurre il livello della disoccupazione che continua a crescere. A Dundee e Nottingham, le Trade Unions hanno manifestato contro il governo il 20 novembre.

Analoghe manifestazioni, integrate da lanci di manifestini e da mostre dimostrative, si sono svolte ad Aberdeen in Scozia e a Coventry nel Midland in vista della riunione del 29 novembre, rinviata poi al primo dicembre, tra il primo ministro Heath e il consiglio generale del TUC.

Vic Feather, il segretario generale dell'organizzazione, che ha diretto la marcia dei dimostranti a Dundee, ha affermato: « Informiamo il governo che i lavoratori del 1970 non tollerano più il conservatorismo dottrinario degli anni 30 ». Il segretario generale della TGWU (la più grande organizzazione del TUC) Jack Jones, ha aggiunto che « sebbene il governo parli di sintomi di ripresa economica, i dati pubblicati smentiscono categoricamente tali affermazioni ».

La più massiccia dimostrazione a Londra si è svolta il 24 novembre con la partecipazione di 10.000 lavoratori, convenuti nella capitale da tutti i punti del Regno Unito ed in particolare dal Galles, la Scozia, i Midlands, e l'Irlanda del Nord (dove la disoccupazione ha raggiunto punte del 20%). I lavoratori sono giunti a Londra a bordo di treni speciali; per molti disoccupati il biglietto è stato pagato con denaro raccolto in collette dagli operai delle fabbriche. Contemporaneamente quelli rimasti a casa hanno inscenato manifestazioni di protesta astenendosi per parte o per tutta la giornata di lavoro. Nel solo « Merseyside » 8400 portuali hanno incrociato le braccia bloccando le operazioni di scarico di 64 navi. Alla « Central Hall » di Westminster, dove è affluita la maggior parte dei manifestanti per la riunione diretta dal segretario generale della Trade Unions e da altri esponenti sindacali, Vic Feather ha respinto le misure di emergenza del governo con il programma di spese pubbliche di 185 milioni di sterline — annunciato il giorno prima ai Comuni dal cancelliere dello scacchiere — per alleviare la disoccupazione. « Una misura di emergenza che riuscirà soltanto — ha affermato Feather — a dare lavoro ad un lavoratore su mille, entro la fine del 1972, mentre il prezzo della ferma ostinazione del governo a proseguire in una arrogante, ostinata ed incompetente amministrazione, viene pagato ora da 400.000 lavoratori inglesi. Com'è noto il governo ha deciso di stimolare, per la terza volta nell'anno, l'economia con un apporto di 185 milioni di sterline allo scopo di accelerare il ritmo di espansione, un apporto giudicato proporzionalmente modesto se raffrontato alle massicce riduzioni fiscali di marzo e luglio. D'altro canto è questa la politica perseguita, fin qui dall'inizio dal governo conservatore, quello cioè di rilanciare l'economia a spese dell'occupazione.

2.2. Francia: l'azione per il miglioramento delle pensioni.

La campagna per il miglioramento delle pensioni e particolarmente, per il diritto ad una pensione completa a sessanta anni, che la CGT e la CFDT avevano lanciato nel marzo scorso, si è andata sviluppando con grandi manifestazioni sindacali.

George Séguy (CGT) e Edmond Maire (CFDT), hanno proclamato una « settimana di azione » dal 18 al 27 novembre; in un secondo tempo, « se persistesse l'attitudine del governo e del padronato », le due confederazioni sindacali prenderanno l'iniziativa, nella prima quindicina di dicembre, di uno sciopero nazionale. Tale azione mobilita i lavoratori alla vigilia delle trattative tra i sindacati e la CNPF (la Confederazione padronale).

L'obiettivo di questo incontro è quello di garantire il livello di vita dei salariati anziani di più di sessanta anni e minacciati di disoccupazione. La situazione è differente a seconda che la persona benefici del solo contributo di disoccupazione o del contributo maggiorato del Fondo Nazionale dell'impiego (FNE). Attualmente 35.750 disoccupati anziani ricevono dei contributi (aiuto pubblico - contributi ASSEDIC) che rappresentano dal 40 al 95% del salario anteriore, secondo del livello delle risorse; 13.660 persone ricevono tali contributi e l'aiuto del FNE dal 50 al 100 per cento del salario precedente. L'obiettivo è quindi quello di armonizzare e di generalizzare tali prestazioni, che in alcuni casi sono superiori alla pensione completa che riceverebbero le stesse persone.

Le trattative si basano su una proposta della CNPF alle organizzazioni sindacali e tende a controbilanciare la campagna per le pensioni lanciata dalla CGT e dalla CFDT. Sembra importante rilevare che questo progetto (analogamente al favore che si mostra in Italia negli ambienti confindustriali per l'aumento delle pensioni

INPS e degli assegni familiari) si iscrive in una strategia capitalista che intende garantirsi da improvvise cadute della domanda in periodi di congiuntura sfavorevole. Da parte sindacale questo progetto viene riproposto (come ha fatto recentemente Charles Lewinson, segretario generale della Internazionale dei chimici ICF) come un mutamento negli obiettivi perseguiti dalle organizzazioni sindacali. In pratica, secondo Lewinson, fino ad oggi l'azione sindacale è stata diretta verso il raggiungimento ed il mantenimento della piena occupazione, questa strategia non sarebbe più consona allo stadio di sviluppo delle forze produttive ed al loro attuale dinamismo. Per non far pagare il prezzo di questa evoluzione ai lavoratori bisognerebbe invece battersi per il mantenimento del reddito a prescindere dalla occupazione.

3. Legislazione

3.1. *Germania: gli industriali contro la riforma dell'impresa.*

I lavoratori della Repubblica federale attendono ancora che il Parlamento approvi la riforma della legislazione relativa alla struttura interna dell'impresa. Dopo le difficoltà che si erano avute già in sede di discussione del progetto tra i partiti della coalizione governativa e dopo l'atteggiamento negativo degli industriali e moderatamente positivo dei sindacati espressi in vari hearing parlamentari si è avuta una votazione negativa del Bundesrat, cioè di quella parte del Parlamento che rappresenta i « Länder » ed in cui i democristiani hanno un voto di maggioranza.

Nei precedenti numeri avevamo già scritto del travagliato iter di questo progetto di legge che resta per il momento l'unico tentativo legislativo del governo di coalizione in favore dei lavoratori. Il Governo infatti non

avendo la possibilità di poter varare l'estensione della cogestione paritaria, per ora esistente esclusivamente nel settore siderurgico, aveva cercato per questa via di venire incontro almeno a questa rivendicazione dei sindacati. Il ministro Arendt (ex presidente dei minatori) aveva dovuto però negoziare aspramente con i liberali ed aveva dovuto fare marcia indietro su parecchi punti. In ottobre infine il Bundestag aveva approvato un progetto di legge che prevedeva alcune importanti innovazioni.

Il progetto conteneva infatti oltre ad un certo rafforzamento dei diritti individuali dei lavoratori (possibilità di reclamare in caso di pregiudizi dipendenti da decisioni della direzione), una importante estensione delle funzioni del Betriebsrat (consiglio di azienda). Questo Consiglio, che per il suo modo di elezione potrebbe essere avvicinato alla nostra Commissione interna, ma che ha poteri molto più estesi e gestisce la contrattazione aziendale, assumeva una vera e propria partecipazione con garanzie giuridiche più ampie che in precedenza a tutte le decisioni riguardanti il personale. Avrebbe dovuto infatti partecipare alla elaborazione dei piani di assunzione, a quelli di formazione professionale realizzati dall'impresa, codecidere i premi di produzione. Le sue competenze venivano inoltre a comprendere anche una diretta consultazione sull'andamento economico dell'impresa e in caso di trasformazioni pregiudizievoli per i lavoratori il Betriebsrat poteva esigere la realizzazione di « piani sociali » cioè la riconversione dei lavoratori.

In certi casi di licenziamenti anche individuali l'imprenditore doveva ascoltare l'opinione del Betriebsrat e nel caso quest'ultimo si fosse opposto, il lavoratore non poteva essere licenziato fino a che non si fosse espresso il tribunale del lavoro. Venivano inoltre garantiti i diritti dei sindacati di entrare nella impresa, anche se a condizione del « benessere » degli imprenditori.

Il progetto, così come si presentava, era giudicato dai sindacati come una proposta minima, allo stesso modo si esprimevano i membri della commissione sociale della SPD. Schelleberg portavoce per la politica sociale di questo partito dichiarava dopo il voto del Bundestag che il suo partito non era disposto a cambiare neanche una virgola. Il Congresso della IG Metall da parte sua si esprimeva per un miglioramento del progetto stesso che permettesse di garantire la presenza dei sindacati senza nessuna condizione in fabbrica, la libera discussione politica e la possibilità di negoziazione a livello di fabbrica dei miglioramenti.

Ma l'offensiva contro il progetto veniva dagli imprenditori che il 12 ottobre si riunivano a Düsseldorf e dichiaravano la loro completa opposizione al progetto: « Noi respingiamo questo progetto » affermava il vicepresidente degli industriali « non solo perché alcuni aspetti ci sembrano pericolosi, ma soprattutto perché nella sua concezione globale ci sembra incompatibile con i principi della libera iniziativa ». Gli effetti di questa presa di posizione padronale non si sono lasciati attendere; a metà novembre il Bundesrat, come abbiamo detto bocciava la legge grazie al voto contrario dei democristiani che riproponevano le stesse critiche espresse dagli industriali un mese prima.

A questo punto sembra proprio che anche questo tentativo legislativo del governo a favore dei lavoratori debba essere modificato e quindi ancor più diluito, a meno che non vada a raggiungere i già numerosi progetti di riforma che il governo Brandt è stato costretto ad accantonare. Secondo la costituzione tedesca infatti, in caso di disaccordo tra i due rami del parlamento, il progetto di legge può essere approvato solo con una maggioranza di due terzi del Bundestag.

4. Rapporti con gli imprenditori

4.1. Gran Bretagna: evoluzione salariale frenata.

Le preoccupazioni derivanti dal rapido aumento dei tassi di disoccupazione hanno cominciato ad avere un effetto frenante sui salari, molto maggiore di quanto potrà averne l'applicazione della legge sulle relazioni industriali. Barber con la sua politica di deflazione indebolisce infatti il movimento sindacale molto più di quanto possa fare la legge fatta approvare dal suo collega Carr. L'andamento della contrattazione nei mesi autunnali conferma questa tesi. È così che i 350.000 lavoratori agricoli si sono dovuti accontentare di aumenti salariali del 9,5%, un quinto di quanto contenuto nelle loro rivendicazioni iniziali e gli insegnanti universitari hanno ottenuto un aumento del 10%.

Il governo vede così rispettate quelle indicazioni sulla politica dei redditi, su cui punta per rilanciare l'economia britannica, e che tendevano appunto a frenare gli aumenti salariali per mantenerli intorno ad una media del 10%. Da parte loro le autorità governative hanno cominciato col dare il buon esempio all'industria privata, concedendo ai lavoratori (200.000) delle industrie nazionalizzate aumenti che vanno dal 7 al 9%. In questo quadro ottimistico non mancano gli insuccessi, così i lavoratori delle lavanderie hanno ottenuto il 18% di aumento e alcune categorie delle lavorazioni del vetro il 12%. C'è anche da aggiungere che malgrado questo raffreddamento salariale di autunno la media di aumento salariale dall'inizio dell'anno si aggira ancora intorno al 13%.

4.2. Francia: lo sciopero del « Metro ».

Nei primi 15 giorni di ottobre Parigi ha offerto uno spettacolo insolito; le strade erano piene di pedoni, di ciclisti e di incredibili ingorghi di automobili. Il « metro »

si era fermato per uno sciopero dei conduttori, che sono una delle categorie più aristocratiche tra i lavoratori francesi. Un conduttore infatti è scelto attraverso un concorso, che permette la frequenza ad una scuola dalla quale si esce « *conducteur de metro* ». Nel 1951 su 600 candidati soltanto 78 riuscirono. Questa selezione è una delle ragioni principali delle tendenze corporativiste di questa categoria che spesso non partecipa agli scioperi con gli altri lavoratori e che non ha mai cercato neanche in questa occasione di generalizzare la sua lotta. Uno sciopero in un servizio pubblico così importante, venuto all'inizio di un autunno in cui il padronato e il governo temevano scioperi nei settori più vulnerabili dell'industria (come è avvenuto per i minatori) era un'occasione unica per alzare l'opinione pubblica contro le lotte sindacali.

Il titolo del « *Figaro* » in quei giorni confermava questa ipotesi, come anche l'atteggiamento del partito gollista. Ma l'opinione pubblica non si è lasciata mobilitare, gli operai che compivano anche tre ore di cammino per recarsi al lavoro comprendevano che non si doveva permettere a chicchessia di toccare il diritto di sciopero, per quanto inopportuno esso fosse; da parte sua il governo non se l'è sentita di attaccare i sindacati per uno sciopero che essi, ma soprattutto la CGT e FO, tentavano di far rientrare. Il governo illuminato di Chaban ha bisogno di validi e responsabili interlocutori e la CGT e FO recitano bene il ruolo. La CFDT da parte sua tentava di estendere lo sciopero, ma alla RATP (l'azienda di trasporti urbani parigina) non rappresenta più del 10% dei lavoratori organizzati. Perché, ed è questa la cosa più sorprendente, lo sciopero malgrado i suoi connotati corporativi poteva essere generalizzato. I 2.300 conduttori del metro infatti erano entrati in sciopero non solo per mantenere i loro salari a livello di quelli degli impiegati amministrativi, ma anche per la dequalificazione che comportavano le nuove vetture, per il ca-

lore eccessivo (37 gradi) dei loro abitacoli, per l'estensione dell'orario di lavoro ecc., tutti i problemi che sono comuni a tutti i lavoratori dei trasporti.

Essi avrebbero potuto inoltre contare anche sull'appoggio di altre categorie se avessero denunciato le manchevolezze del servizio. Ma i sindacati non hanno ritenuto opportuno impegnarsi su questa strada in un momento difficile. D'altro canto i sindacati autonomi che organizzano la grande maggioranza di questa categoria non hanno voluto, né avrebbero potuto generalizzare la lotta. Tutto si è chiuso così con il progressivo ritorno al lavoro dei conduttori e con l'accettazione implicita di un accordo che era stato respinto dall'assemblea con 1.500 voti contrari e tre favorevoli. L'accordo, che creava una divisione tra i lavoratori stessi, avrebbe riportato i salari al livello degli impiegati nel 1973, gli altri problemi non erano neanche affrontati.

4.3. Francia: i contratti di progresso.

È continuato il sottile gioco tra sindacati e governo sui contratti di progresso. Come è noto questi contratti, lanciati da una iniziativa governativa nelle industrie pubbliche si caratterizzano per il fatto che contengono un termine di rinnovo fisso e per alcune clausole che adeguano automaticamente il salario, anno per anno al costo della vita. Come è noto esistono delle sostanziali riserve da parte della CGT e della CFDT su questo tipo di contratto e solo esprimendo queste riserve in una situazione particolare le due organizzazioni avevano deciso di firmare questi contratti con la EDF (elettricità) e con la SNCF (ferrovie) e nel settore delle miniere di carbone. Esse si sono però rifiutate di sottoscrivere i verbali di accordo (la CGT ha però sottoscritto il verbale con la EDF), che in questa fine d'anno avrebbero dovuto appunto dar luogo a questo adeguamento. Si tratta di un mutamento di strategia o solo di un gesto

tattico per avere le mani più libere nei confronti del governo e dei propri iscritti? È difficile dirlo per il momento, anche perché le dichiarazioni dei sindacalisti o si limitano ad indicare come obiettivo (la CGT) una maggiore elasticità del meccanismo che sia capace di garantire il potere d'acquisto durante tutto il corso dell'anno e non solo alla fine, o indicano, come ha fatto Edmond Maire (CFDT), nella situazione di incertezza generale e nella necessità di una più approfondita riflessione le cause di questo atteggiamento. Da parte loro le altre organizzazioni (FO, CFTC - Confederazione cristiana e la confederazione dei quadri) non hanno sollevato obiezioni.

4.4. Germania: lo sciopero dei metalmeccanici tedeschi.

« Nel maggio del 1963 era necessario far pressione sui lavoratori, oggi ci troviamo nella necessità a volte di frenarne lo slancio ». Queste parole del Vice presidente della IG Metall di Stoccarda danno il senso del mutamento di fondo che si è verificato nell'ambito del movimento sindacale tedesco. Dopo sette anni e 6 mesi dall'analoga lotta contrattuale dei chimici, l'opinione pubblica tedesca è stata nuovamente di fronte ad una iniziativa di lotta dei lavoratori portata avanti questa volta dall'organizzazione sindacale di categoria più grande d'Europa, la IG Metall che con i suoi 2 milioni di iscritti organizza quasi il 50% dei metalmeccanici tedeschi.

L'andamento dell'economia internazionale e la crisi monetaria non ancora risolta, la cui vittima principale è per il momento il sistema economico tedesco-occidentale e le sue esportazioni, non hanno contribuito certo a tranquillizzare gli animi. A questo bisognava aggiungere da una parte una conduzione economica estremamente prudente del ministro Schiller che aveva puntato pubblicamente ad un certo congelamento della situazione

salariale (se ne è parlato nei numeri precedenti) e dall'altra la preoccupazione con cui si guardava negli ambienti sindacali ad un eventuale bilancio negativo del governo sul piano economico, che avrebbe avuto la conseguenza di un ritorno al potere della coalizione democristiana.

La lotta dei metalmeccanici si colorava così di significati molto più vasti di una semplice questione salariale e dalla sua conclusione dipendevano, sia le trattative salariali che impegneranno nei prossimi mesi i sindacalisti di altri settori, sia soprattutto l'atmosfera di collaborazione che da venti anni regnava tra imprenditori e sindacati nella Germania federale.

Il 22 novembre 1971 è stato il giorno dell'inizio del primo sciopero ufficiale del settore metalmeccanico dal lontano 1963. L'IG Metall del Baden Wuerttemberg dava così il via alla azione di sciopero. L'*iter* di questa decisione risaliva però a molto prima. Il 26 settembre e il 2 ottobre l'IG Metall nel suo Congresso di Wiesbaden decideva di chiedere aumenti salariali intorno all'11% per un rinnovo contrattuale di un anno. La richiesta non doveva considerarsi eccessiva, durante l'anno infatti il costo della vita in Germania era aumentato, e non per colpa dei lavoratori, del 6%. D'altro canto lo stesso Brenner, Presidente dell'IG Metall, nel suo rapporto aveva lasciato intendere di ritenersi soddisfatto di ottenere il 75% di questa rivendicazione. La richiesta non si discostava molto dai suggerimenti del governo che negli incontri con i sindacati e con gli imprenditori dichiarava compatibili aumenti salariali dell'8-10%.

Quando però questa rivendicazione è stata posta sul « tavolo delle trattative » dalla parte sindacale nel Baden-Wuerttemberg essa ha ricevuto un netto rifiuto; gli imprenditori si dichiaravano infatti disposti a concedere non più del 4,5%. La rottura delle trattative metteva così in moto il complicato meccanismo di conciliazione che inquadra le relazioni industriali in Germania. Veniva così

costituita una commissione di arbitrato che si pronunciava per un aumento del 7,5% per un rinnovo contrattuale di sette mesi. I sindacati accettavano, ma gli imprenditori rifiutavano i termini della mediazione. A questo punto non restava che ricorrere allo sciopero e i dirigenti dell'IG Metall di Stoccarda decidevano di dar luogo al referendum sullo sciopero previsto dallo statuto del sindacato che richiede per la proclamazione una maggioranza del 75%. Il risultato dette il 90% dei lavoratori favorevoli ad una azione di sciopero.

Lo sciopero era ormai inevitabile e la stessa procedura macchinosa imponeva una azione ad oltranza. I risultati mostravano subito la combattività non solo dei tedeschi, ma anche dei lavoratori emigranti. Per fare solo un esempio alla Daimler-Benz, in cui prestano la loro attività lavoratori di 25 lingue diverse solo cinque prendevano il loro posto ed erano tedeschi: la minaccia di rinviare gli emigrati nei paesi di origine non aveva avuto effetto.

Ma la risposta degli imprenditori non si lasciava attendere, di fronte ai 120.000 scioperanti essi rispondevano dichiarando la serrata anche nelle industrie in cui lo sciopero non era stato proclamato. Venerdì 26 novembre a mezzanotte, agli scioperanti si aggiungevano così 360.000 lavoratori che avevano trovato chiuse le fabbriche. Il diritto tedesco infatti se abbonda in prescrizioni per regolare il diritto di sciopero lascia nelle mani degli imprenditori l'arma della serrata, un'arma che essi hanno usato sia per dividere il fronte sindacale, sia per lanciare una potente offensiva contro il Governo socialdemocratico colpevole di non intervenire per assicurare « la stabilità dei prezzi attraverso una conseguente evoluzione dei salari ». Così si esprime un manifesto pubblicato in quei giorni e firmato da 62 imprenditori, che rappresentano la crema del padronato tedesco. Il manifesto che si intitola « Non possiamo più tacere » chiedeva in sostanza che si riguadagnasse la stabilità e si

rialzassero i profitti, pregiudicati dai recenti avvenimenti monetari a spese dei salari e dei lavoratori, contestando le stesse moderate riforme (soprattutto quella fiscale) che il governo di coalizione aveva in cantiere.



Pietro Carabellese - « *Incastro plumato* », 1969,
olio su tela, cm. 135×150.



Pietro Carabellese - « Ammasso », 1969,
olio su tela, cm. 100×80.



prospettive sociologiche sull'organizzazione aziendale *

L'Anfossi in questo interessante ed acuto volume esamina tre insiemi di teorie che si riferiscono all'organizzazione aziendale: « Scientific Management », « relazioni umane » e « sistemi », inquadrando ciascuno di questi insiemi nel contesto storico-sociale in cui ha avuto origine e mettendone in evidenza implicazioni spesso sottintese e interazioni con una realtà extra-aziendale in continua trasformazione.

Come afferma l'autrice, di ciascun insieme di teorie sono messi in risalto i tratti salienti che li caratterizzano in modo specifico.

Delle teorie relative allo « Scientific Management » ed alle « relazioni umane » vengono messe essenzialmente in rilievo le caratteristiche proprie nel momento del loro massimo sviluppo. Si limita invece a rapidi cenni essenziali la trattazione intorno alle loro trasformazioni successive ed alle loro interazioni reciproche.

Per quanto riguarda l'insieme di teorie tecnico-organizzative e sociologiche individuabili con la parola « sistemi », la fluidità con cui queste teorie si presentano oggi (in quanto nel loro caso — a differenza degli altri due — si è ancora in larga misura nella fase di discussione e di prime sperimentazioni), ha suggerito all'autrice di presentare una prima introduzione, essenzialmente teorica e a livello di ipotesi, ad una serie di complessi problemi da queste teorie suscitati.

È dunque un panorama completo e suggestivo che l'autrice ci offre sulle teorie relative all'organizzazione aziendale ed alle loro prospettive.

* Anna Anfossi, *Prospettive sociologiche sull'organizzazione aziendale*, Franco Angeli Editore, 1971.

alienazione e libertà*

Il volume del Blauner appare estremamente interessante per il lettore italiano in quanto rappresenta un tentativo di verificare, sui luoghi di lavoro, il tipo di alienazione esistente in relazione al progresso tecnologico, alla minore o maggiore raffinatezza delle tecniche organizzative adottate ecc.

Il Blauner si sottrae alla discussione astratta sull'alienazione dando un contributo a rendere questo tema concreto. Come afferma il Cella nella sua prefazione, il libro « non può certo colmare un vuoto culturale e di ricerca, ma può contribuire in primo luogo a ridurre un difetto di conoscenze per quanto riguarda diversi tipi di esperienza di lavoro operaio, in secondo luogo a delineare un possibile e fecondo filone di ricerca sociale ».

Il volume affronta le condizioni lavorative degli operai di fabbrica in situazioni industriali assai diverse fra loro: l'industria della stampa, la fabbrica tessile, la catena di montaggio di un'azienda automobilistica, l'azienda chimica automatizzata. Nel senso più ampio, è un'analisi sociologica delle relazioni esistenti fra la tecnologia, la struttura sociale e l'esperienza personale.

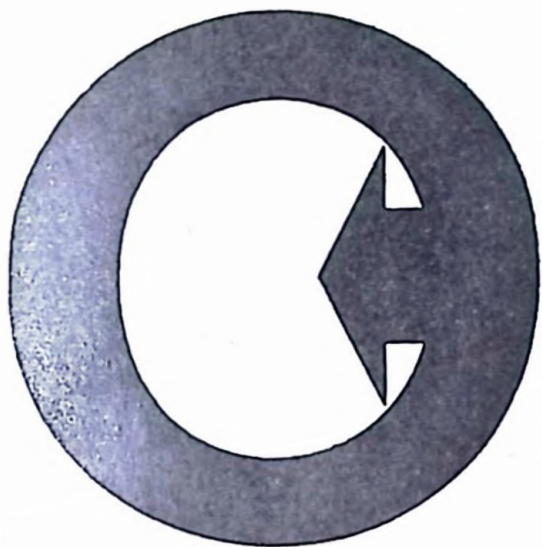
Tento — afferma l'autore nella sua introduzione — di dimostrare che il rapporto esistente fra l'operaio e l'organizzazione tecnologica del processo produttivo e l'organizzazione sociale della fabbrica è determinante nel far vivere il lavoro come qualcosa su cui si ha controllo o da cui si è dominati; come dotato di significato o, invece, futile; come un'esperienza che genera un senso di connessione sociale o di isolamento; infine, come qualcosa che sviluppa il senso spontaneo di coinvolgimento e di autoespressione o al contrario di distacco e di scontento ».

* Robert Blauner, *Alienazione e libertà*, Milano, Franco Angeli Editore, 1971.

Pur non potendosi tacere i limiti « politici » del lavoro che dimostra quanto meno come il suo autore non abbia sufficientemente distacco nei confronti della logica interna al sistema produttivo e dei valori che da tale logica discendono, il volume appare estremamente interessante per il lettore italiano anche per il confronto assai utile che può essere instaurato tra situazioni proprie degli Stati Uniti d'America e situazioni italiane.



Pietro Carabellese - « *Composizione* », 1967,
olio su tela, cm. 135×150.



osservatorio

EST - OVEST

QUADRIMESTRALE DI STUDI SULL'EST EUROPEO

Rivista edita dall'ISDEE - Istituto di Studi e Documentazione sull'Est Europeo, Trieste - Direttore responsabile TITO FAVARETTO

SOMMARIO N. 3 - ANNO II - SETTEMBRE-DICEMBRE 1971

IPOTESI, STUDI E RICERCHE

ISDEE: Lo sviluppo infrastrutturale nell'area danubiana (II).

C) Fiumi e canali navigabili.

ALEKSANDER BAJT: *La domanda e l'offerta di moneta come determinanti dell'attività economica in Jugoslavia.*

SERGIO PARRINELLO: *Un contributo alla teoria dell'impresa jugoslava.*

PROSPETTIVE EST-OVEST

JENŐ REDEI, JOINT VENTURES: *Hungarian experiences on industrial cooperation.*

ANALISI E DOCUMENTAZIONE SULL'EST EUROPEO

La 25ª sessione del COMECON e il problema del rublo convertibile.

Problemi dello sviluppo economico ungherese.

Previsioni sulla realizzazione della rete autostradale in Cecoslovacchia fino al 1990.

Notiziario.

ATTIVITÀ DELL'ISTITUTO DI STUDI E DOCUMENTAZIONE SULL'EST EUROPEO.

INDICE ANALITICO DEL 1970-1971.

Direzione redazione e amministrazione: ISDEE, Corso Italia, 27 - 34122 Trieste - Tel. 69130. Abbonamento annuo L. 3.000 (per l'estero L. 4.500). Abbonamento sostenitore L. 20.000. Prezzo di questo fascicolo L. 1.500. L'importo va versato sul C.C.B. n. 4107/3 presso la Cassa di Risparmio di Trieste, Agenzia n. 2.

STUDI ECONOMICI E SOCIALI

Rivista di vita economica del Centro Studi « G. Toniolo » - Pisa

Comitato scientifico: GINO BARBIERI, GUIDO MENEGAZZI,

GIUSEPPE MIRA, VITALIANO ROVIGATTI

Direttore responsabile: ROMANO MOLESTI

SOMMARIO DEL N. 111 - 1971

GIACINTO BOSCO: *Sull'andamento dei depositi delle Casse di Risparmio Postali.*

GUIDO MENEGAZZI: *L'orientamento della rivoluzione economico-sociale cristiana (parte II).*

GIUSEPPE MIRA: *Nuovi rapporti fra Europa e Paesi in via di sviluppo.*

VITTORINO VERONESE: *Note sui problemi dello sviluppo e della cooperazione internazionale.*

NOTE E RASSEGNE

ANGELO FERRO: *L'evoluzione dei progetti di cooperazione economica internazionale.*

ROMANO MOLESTI: *Alcune considerazioni sull'istruzione e sulla desiderabilità dello sviluppo nella Storia delle dottrine economiche.*

SILVIO TRUCCO: *In margine alla lettura dell'epistolario di Giuseppe Toniolo.*

Salario minimo garantito proposto dal Ministro Piccoli all'Assemblea dell'Intersind.

Problemi economici e finanziari dei Comuni e delle Provincie.

Produzione e commercio dei vini nella storia d'Europa.

Nuovi insediamenti industriali lungo la rete autostradale italiana.

NOTE AZIENDALI

Il Bilancio IRI 1970.

Nuovi progressi dell'elettronica e delle telecomunicazioni.

Potenziato il servizio della Tirrenia.

Otto portacontainer in costruzione all'Italcantieri.

Positivi risultati della Olivetti nell'ultimo anno.

Problemi della meccanizzazione agricola in Italia.

Il bilancio 1970 della Cassa di Risparmio dell'Aquila.

RECENSIONI

Direzione, redazione, amministrazione: Piazza G. Toniolo 2, 56100 Pisa - Redazione di Milano: Via Podgora 2, tel. 708043 - Redazione di Verona: Via Garibaldi 17 - Abbonamento annuo L. 3.000, c.c.p. n. 22/15146.

STORIA CONTEMPORANEA

Rivista trimestrale di studi storici

SOMMARIO DEL N. 4 - ANNO I - DICEMBRE 1970

ADOLFO PEPE: *La costituzione della Confederazione Generale del Lavoro e il PSI.*

GIUSEPPE MAIONE: *Il biennio rosso: autonomia e spontaneità operaia contro le organizzazioni tradizionali (1919-1920).*

SIMONA COLARIZI: *Le leghe contadine in Puglia nel primo dopoguerra.*

FERDINANDO CORDOVA: *Le origini del sindacato fascista.*

BRUNO UVA: *Gli scioperi dei metallurgici italiani del marzo 1925.*

Summaries.

Indice dell'annata.

Direzione: Prof. Renzo De Felice, Via A. Cesari 8, 00152 Roma - Amministrazione: Società editrice il Mulino, Via Santo Stefano 6, 40125 Bologna
Escono quattro numeri all'anno, di cui uno speciale a tema, per circa 1000 pagine complessive. Fascicoli normali: L. 2000 ognuno. Fascicolo speciale: secondo le dimensioni. Abbonamento annuo: L. 7500 (estero L. 8000).

ADESSO

SOMMARIO DEL N. 64 - APRILE 1971

EDITORIALE

Dopo il presidente.

INTERNI

ARTURO BARONE: *Congiuntura - Incomincia la risalita.*

VIERI POGGIALI: *Gli industriali « ci stanno ».*

RODOLFO BRANCOLI: *Il PRI dopo il congresso - Salvare la credibilità e il sistema.*

DIBATTITO

GRANZOTTO, CESCIA, NOBÉCOURT, NICHOLS, MILANI: *Attentato alla libertà di stampa?*

FAUSTO DE LUCA: *Le riforme alla prova - Case: ora bisogna farle.*

MANIN CARABBA: *Una strategia per le grandi città.*

CESARE ZAPPULLI: *Società per azioni - Il disgelo di una riforma.*

ALDO FORBICE: *Sindacati - L'unità arriva.*

Direzione e redazione: Via Brenta 13, 00198 Roma, tel. 844.95.65 - 844.57.96. Abbonamenti: un anno (11 fascicoli) Italia lire 3.300, Estero lire 4.600. Vaglia bancario o postale o versamenti sul conto corrente postale n. 1/18551 intestato a: Editoriale Nuove Cronache Italiane, Roma. Un numero lire 300, arr. lire 600.

A. B.: *Il Sud a quattro ruote.*

VINCENZO APICELLA: *Programmazione, Stato e Regioni - Questo a me questo a te.*

ENRICO NOBIS: *La corsa ad ostacoli delle Regioni.*

GRAZIA POLIMENO: *L'esercito delle proff.*

GIOVANNI TRAU: *Banditismo sardo - Il crimine dal sottosviluppo.*

Radiografia della realtà regionale.

S. F.: *Linee PIN - La riforma è vicina.*

M. U.: *Mezzogiorno - Se non si vogliono solo « cattedrali ».*

ESTERI

MARIO PIRANI: *I comunisti e la CEE - Un occhio all'Europa e uno a Mosca.*

FRANCO FIORELLI: *Regioni, Mezzogiorno, Europa.*

RUBRICHE

Osservatorio - Indicatori economici - Aziende.

È in vendita nelle edicole e nelle librerie il n. 5

POLITICA ED ECONOMIA

La rivista edita dal Centro studi di politica economica di Roma

EUGENIO PEGGIO: *Recessione e politica di piano.*

ANTONIO PESENTI: *Crisi monetaria e crisi del capitalismo.*

GIANLUIGI MENGARELLI: *Le vicende del sistema monetario da Bretton Woods ad oggi.*

FRANCESCO PISTOLESE: *L'economia americana da Kennedy a Nixon.*

GIANFRANCO POLILLO: *Inflazione e sviluppo.*

JEAN CHATAIN: *Aspetti del capitalismo monopolistico di Stato in Giappone.*

V. COMITO e G. MANGHETTI: *Pianificazione e nazionalizzazioni in India: note critiche.*

RENZO STEFANELLI: *I livelli salariali nei paesi della Cee.*

EGIDIO RONCAGLIONE: *Settant'anni di salari in Italia.*

PIO LA TORRE: *Lo scontro di classe nelle campagne.*

DUCCIO TABET: *Forme associative e sviluppo dell'agricoltura*

PANORAMA

La congiuntura in Italia, LUCIANO PALLAGROSSI.

Cronache parlamentari, FLAVIO COLONNA.

Cronache regionali, ENZO MODICA.

Le lotte del lavoro in Italia, ARIS ACCORNERO.

Note e polemiche.

Recensioni e segnalazioni.

Rassegna della stampa straniera.

Documentazione.

ABBONATEVI: Riceverete in omaggio una stampa a 6 colori (50 x 70) Einstein del pittore Ennio Calabria.

Abbonamento L. 5.000 - Sostenitore (Obbligatorio per gli Enti Pubblici nazionali e le Società per azioni) L. 20.000 (Estero L. 10.000) - Un fascicolo L. 1.000 (Estero L. 1.700) - Arretrato L. 1.500 (Estero L. 2.200) - *Cumulativo*: Politica ed Economia + Rinascita L. 11.500 anziché 12.500 - Versamenti sul c/c postale n. 1/43461 intestato a: S.G.R.A. - Via dei Frenetani, 4 - 00185 Roma.

Uno speciale numero doppio della rivista:

TERZO MONDO

UMBERTO MELOTTI

MARX E IL TERZO MONDO

**Per un nuovo schema della concezione marxiana
dello sviluppo storico**

Il pensiero di Marx sull'India, sulla Cina e sulla Russia – sui problemi e sulle prospettive dei paesi in via di sviluppo – sulla rivoluzione anticoloniale e sulla solidarietà militante del proletariato dei paesi industriali avanzati con le forze rivoluzionarie dell'Asia, dell'Africa e della America Latina, in un volume che è anche un importante contributo teorico alla concezione marxista dello sviluppo storico.

Critica delle tradizionali impostazioni unilineari (socialdemocratiche, staliniane, etc.), bilineari (Plechanov, Wittfogel, etc.) e neo-unilineari (Godelier, Chesneaux, Suret-Canale, Varga, Thorner, etc.) e sviluppo delle prime intuizioni multilineari (Hobsbawm, Rodinson, Garaudy, etc.). Un nuovo schema multilineare alternativo: la comunità primitiva e le sue diverse forme di dissoluzione; comunità asiatica, slava, greco-romana, germanica, etc.; la società schiavistica antica e la società feudale; il modo asiatico di produzione; origini e sviluppi del capitalismo; origini e sviluppi del collettivismo burocratico; lo sviluppo del sottosviluppo e le prospettive della rivoluzione socialista nel Terzo Mondo e nelle società industriali avanzate.

Una nuova lettura di Marx che, ricostruendone il vero pensiero, al di là di tutte le mistificazioni e le adulterazioni, risponde alle esigenze del tempo presente nello spirito di un marxismo libertario consapevole che il socialismo altro non può essere che « la società in cui il libero sviluppo di ciascuno è la premessa del libero sviluppo di tutti » (*Il Manifesto*) e che altro sviluppo non si dà che non sia « lo sviluppo integrale dell'uomo » (*Il Capitale*).

Questo speciale numero doppio di circa 200 pagine: L. 1.800.

Abbonamento per il 1972: L. 3.800 (ordinario); L. 10.000 (sostenitore).

OFFERTE SPECIALI riservate ai lettori di questa rivista: A) il numero speciale « Marx e il Terzo Mondo » + l'abbonamento per il 1972: L. 5.000; B) la collezione completa dei dodici numeri pubblicati fra il 1968 e il 1971: L. 10.000, con in omaggio il volume « Rivoluzione e Società » di U. Melotti, del valore di L. 3.600.

Versamenti sul conto corrente postale n. 3/56111 intestato a « Terzo Mondo », via G. B. Morgagni, 39 - 20129 Milano, o con assegno specificando l'offerta speciale richiesta.

ISTITUTO AFFARI INTERNAZIONALI

KENNETH KAUNDA

Una Zambia zambiana

Il pensiero politico di Kenneth Kaunda è largamente empirico ma alla base di tutto c'è un elemento spiccatamente « dottrinario ».

L'idea dell'umanesimo, che in Kaunda non ha necessariamente lo stesso senso della tradizione occidentale, è un motivo di fondo che ispira di sé tutte le soluzioni, salvando una coerenza ed una continuità che altrimenti potrebbero andare perdute. L'umanesimo è prima di tutto un modo per non distaccarsi troppo dal passato africano, secondo una esigenza che tutti i capi della « rivoluzione africana » hanno cercato di soddisfare, nella convinzione che non si dà rivoluzione senza partecipazione del popolo e nella convinzione quindi che solo una adeguata rivalutazione della cultura tradizionale può coinvolgere le masse dietro le « ispirazioni » della élite. La società tradizionale è fondata sull'uomo, dice Kaunda, e l'uomo vive nella comunità, ordinata a sua volta in funzione dell'aiuto reciproco. Emergono così i tre fattori fondamentali di una costruzione politica perfetta in sé: il primato dell'uomo, l'esaltazione dell'uomo per la sua funzione sociale, la responsabilità della società nei confronti dell'uomo.

Muovendo dall'umanesimo Kaunda è approdato — attraverso una evoluzione che può essere paragonata a quella di Julius Nyerere — al socialismo. Un socialismo molto lontano dai modelli storici (« inventare una forma di socialismo ») non dogmatico e non scientifico.

E la scelta « socialista » di Kaunda si giustifica in due direzioni: contro il capitalismo (perché associato al colonialismo e perché antitetico, con la sua ricerca del profitto personale, ai principi dell'umanesimo) e contro la residua dominazione straniera (che si manifesta soprattutto nel controllo delle grandi compagnie minerarie e commerciali).

Tratti dai suoi numerosi scritti sono raccolti in questo volume alcuni dei brani più significativi per mettere a fuoco la personalità di uno dei più conosciuti leader del mondo africano.

Collana dello spettatore internazionale n. XIV, novembre 1970, pp. 83, L. 500.

È possibile sottoscrivere l'intera collana (7-8 volumi all'anno) al prezzo di L. 6.000. Per abbonamenti pervenuti entro il 31 novembre 1971 si applicherà il prezzo speciale di L. 5.000. Ogni richiesta va indirizzata a:

IAI - Via Mazzini, 88 - 00195 Roma

QUADERNI DI AZIONE SOCIALE

SOMMARIO DEL N. 2-3 - 1971

TAVOLA ROTONDA

I lavoratori per una nuova politica dei servizi sociali.

MARIA FORTUNATO: *Servizi sociali e partecipazione popolare.*

ANTONIO MACCARONE: *Il ruolo degli enti locali.*

MARIO CORSINI: *Una politica di riforma.*

GIUSEPPE MARTON: *I diversi livelli di intervento.*

Il dibattito: *Gustavo Lunardi, Franco Foschi, Antonio Tramacere, Livio Labor, Romano Paci, Marisa Cinciari Ro-*

dano, Ugo Albrighoni, Maria Lalomia, Agostino Greggi, Luigi Badiali, Francesco Santanera, Enrica Ferrario, Maria Fortunato.

STUDI

Delegati di reparto anic-scr-pcbi ravenna - il costo del trasporto.

GIOVANNI MONTAGNI: *Movimento operaio e fase costituente della regione: lo statuto della regione veneta.*

NOTE E COMMENTI

ALBERT DETRAZ e EDMOND MAIRE: *Perché crediamo all'autogestione.*

L'IMPRESA EDIZIONI

Via Ventimiglia 115 - 10126 Torino - Telefoni: 633000-635235

Rivista degli amministratori e dei dirigenti d'azienda

Direttore: FERRER-PACCES

SOMMARIO DEL N. 5 - SETTEMBRE-OTTOBRE 1971

ENIO PADERNI: *Sopravvivenza e sviluppo della piccola e media impresa.*

GIORGIO GIARGIA: *L'innovazione nelle minori.*

S. CASSARÀ-S. TILLES: *Pianificazione strategica nell'impresa familiare.*

E. T. PENROSE: *Ultraostacoli allo sviluppo.*

ENIO PADERNI: *La consulenza alle minori.*

MARISA GERBI: *Raggruppamenti fra le minori.*

GIANCARLO RAVAZZI: *Problematica di sviluppo di un'impresa di commercio all'ingrosso.*

TOM LESTER: *Storia di una piccola impresa.*

TINA DE CASTRO: *Documentazione sulle imprese minori.*

* *Non volete più piccole imprese? Fatele crescere.*

GIORGIO CORIGLIANO: *La pianificazione commerciale.*

GIANLUIGI ALZONA: *Quotazione ufficiale e valore delle azioni.*

GIANPIERO BUSSOLIN: *Progettazione di un sistema di informazione.*

GIOVANNI ZANETTI: *Equilibri temporanei in una struttura di mercato differenziata.*

L'IMPRESA accompagna da tredici anni il cammino della Scuola di Amministrazione Industriale dell'Università di Torino, la prima business school italiana. L'Impresa è affiancata da Ratio, rassegna scientifica semestrale di teoria dell'impresa. - Abbonamenti per un anno: L'Impresa (6 numeri): L. 9000; cumulativo a L'Impresa e Ratio (6+2 numeri): L. 12000. - Versamenti a mezzo del conto corrente postale n. 2/44971 intestato a L'Industrialista - c.p. 226 Ferrovia, 10100 Torino.

CRITICA SOCIALE

Rivista quindicinale del socialismo fondata da Filippo Turati

Esce il 5 e il 20 di ogni mese

SOMMARIO DEL N. 23 - 5 DICEMBRE 1971

Questo numero è di 32 pagine - Un fascicolo L. 200

L'OSSERVATORE: *I socialisti e le battaglie imminenti.*

ALDO PAGANI: *La paura del referendum.*

PIERO DELLA GIUSTA: *Quos vult perdere Deus amentat ovvero il fascismo dei pubblici ufficiali.*

FRANCESCO CASTRACANE: *Il nuovo programma economico nazionale.*

VALERIO AGOSTINONE: *L'unità sindacale dopo Firenze.*

CARLO MILIANTI: *Un certificato in più.*

AUGUSTO CERRI: *Alcuni spunti sulla riforma della pubblica amministrazione (I).*

Oltre il centro-sinistra?

U. A. GRIMALDI, G. TAMBURRANO: *Per una scelta di carattere strategico (II).*

LA CRITICA SOCIALE: *Gianfranco Speranza, Luciano Bianciardi.*

GIORGIO GALLI: *Partiti finanziati.*

LUCIO ROVATI: *« Adesso »: un'occasione perduta.*

PIER CARLO MASINI: *Le memorie di un socialcritico - Malthus in piedi - Le tigri di carta (stampata).*

FRANCESCO GOZZANO: *La Cina all'ONU.*

ANNA COLOMBO: *Pregiudizi stranieri sugli italiani (I).*

LUCIANO PELLICANI: *Le due anime del leninismo.*

Pionieri de socialismo

FRANCESCO BELLENTANI: *Mario Cavalleri.*

Rassegna di teoria del socialismo

LUCIANO VERNETTI: *Böhm-Bawerk, Hilferding e la legge del valore.*

Rassegna della stampa estera

SILLA CELLINO: *Sindacati e politica: ragioni e contraddizioni.*

CARLO VETERE: *La collaborazione idrologica internazionale.*

Bottiglie come bombe.

SOMMARIO DEL N. 24 - 20 DICEMBRE 1971

ALDO FORBICE: *Prospettive dell'unità sindacale.*

VALERIO AGOSTINONE: *La collocazione internazionale del sindacato unitario.*

FRANCESCO CASTRACANE: *Pieno impiego e stabilità monetaria.*

RENO FERRARA: *Alcuni orientamenti di locazione degli impianti energetici e la difesa dell'ambiente.*

Opinioni

LUDOVICO MARCIII: *Pubblicità e libertà di stampa.*

FERDINANDO VEGAS: *Il conflitto indo-pakistano.*

V. A.: *Disciplina e produzione.*

VICTOR ALBA: *Problemi e fermenti della gioventù USA.*

ANNA COLOMBO: *Pregiudizi stranieri sugli italiani (II).*

GIUSEPPE TAMBURRANO: *Una battaglia per il socialismo.*

Rassegna di teoria del socialismo

LUCIANO VERNETTI: *La grande frode.*

Rassegna della stampa italiana

CECONOMICUS: *Concentrazione e integrazione nell'economia jugoslava - « La prova radicale ».*

Rassegna della stampa internazionale

LECTOR: *Le pagine nere della « Realpolitik » sovietica.*

Rassegna dei libri: (G. S.; G. Bozzetti; A. U.; U. A. Grimaldi; ant. v.).

È il treno la grande scoperta del viaggiatore degli anni '70.

ALDO PAGANI: *Risanare gli allevamenti bovini per produrre un milione di vitelli in più ogni anno.*

Milano, Foro Bonaparte n. 24, tel. 80.63.19 - Conto corrente postale n. 3/8225 - Abb. annuo: Italia L. 4.000; Estero L. 6.000.

L'ENI

nei primi sei mesi del 1971

Investimenti per 190 miliardi di lire. 830 miliardi di fatturato. Aumentata del 22% la produzione di petrolio greggio: l'ENI si sta avviando verso l'autosufficienza nell'approvvigionamento energetico del Gruppo. In sviluppo il settore del gas naturale. Crescente impegno nel settore nucleare.

Entro il 1972 l'ENI disporrà di 15 milioni di tonnellate di petrolio greggio all'anno. I primi 6 mesi di quest'anno sono stati determinati ai fini del raggiungimento di questo importante traguardo, che avvicina l'ENI all'autosufficienza nell'approvvigionamento di greggio. Due gli avvenimenti di maggiore rilievo: l'entrata in produzione nel Mare del Nord del giacimento Ekofisk, a cui l'AGIP partecipa assieme alla Phillips, alla Petrofina e alla Petronord, e l'inizio della produzione del giacimento « Nouwrouz » nel Golfo Persico. Il primo dovrebbe fornire come quota dell'AGIP circa 1,8 milioni di tonnellate di greggio all'anno; il secondo consentirà di portare la produzione iraniana del Gruppo a 5 milioni di tonnellate l'anno. Contribuiranno a raggiungere il livello di circa 15 milioni di tonnellate l'anno, i giacimenti africani (Nigeria e Tunisia) la cui produzione tra il 1971 e 1972 dovrebbe aggirarsi in complesso intorno ai 5 milioni di tonnellate annue. Quelli del Qatar (1,7 milioni di tonnellate l'anno) e quelli italiani con circa 1,4 milioni di tonnellate di greggio all'anno.

I risultati positivi raggiunti dall'ENI nel primo semestre 1971, nonostante la difficile situazione congiunturale che ha condizionato nel periodo l'economia italiana, appaiono confermati dalle prime cifre disponibili.

Nei primi sei mesi dell'anno l'ENI ha investito complessivamente circa 190 miliardi di lire con un incremento di oltre il 20% rispetto al corrispondente periodo del 1970. Il fatturato lordo consolidato è ammontato a 830 miliardi di lire con un aumento del 19%. Al 30 giugno 1970 l'occupazione com-

piessiva del Gruppo era pari a 73.700 persone: 2.000 unità in più rispetto al 31 dicembre 1970.

In Italia ed all'estero il gruppo ENI ha prodotto complessivamente oltre 5 milioni e mezzo di tonnellate di petrolio greggio, con un incremento del 21,8% rispetto al corrispondente periodo dell'anno scorso. Al 30 giugno di quest'anno le società del Gruppo erano presenti in aree di ricerca e produzione in 21 paesi.

Nei primi sei mesi dell'anno, l'ENI ha intensificato la ricerca di idrocarburi in Italia e all'estero. In Italia sono stati scoperti nuovi giacimenti di gas naturale al largo di Ravenna e davanti alla costa marchigiana: le riserve di questi nuovi giacimenti sono valutate in circa 6 miliardi di metri cubi di gas, pari, cioè, alla quantità di gas consumata in Italia nello stesso periodo. Sono state inoltre avviate con società italiane e straniere nuove iniziative per la ricerca di idrocarburi in Adriatico.

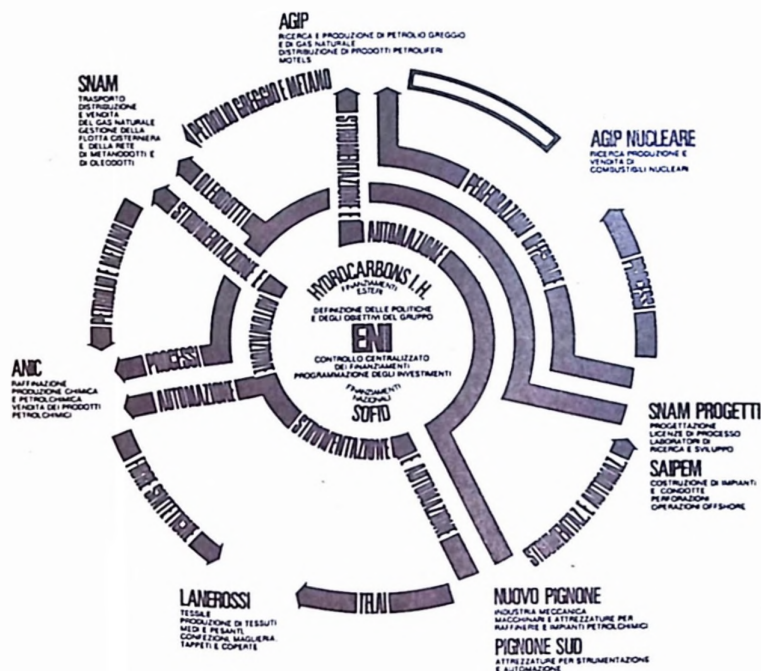
Nel corso del semestre sono state concluse le trattative per acquisire una quota nell'attività esplorativa della piattaforma continentale olandese e quelle per un permesso di ricerca nella Mauritania orientale.

Agli inizi del mese di giugno, il CIPE ha indicato le direttive da seguire per la politica nucleare italiana nell'ambito del secondo programma economico nazionale, affermando la preminente responsabilità del gruppo ENI per quanto riguarda la ricerca di uranio in Italia e all'estero, l'estrazione e la raffinazione dei minerali uraniferi e le attività connesse al ciclo del combustibile. Durante i primi sei mesi dell'anno è proseguita l'attività di ricerca di minerali di uranio nelle aree detenute in Italia, in Somalia, nello Zambia, negli Stati Uniti e in Australia.

Inoltre, le autorità competenti stanno studiando gli accordi dall'AGIP NUCLEARE con la Belgonucléaire, le società inglesi Power Group e British Nuclear Fuels e le tedesche Kraftwerk Union ed AEG per realizzare e vendere installazioni per centrali nucleari, per l'eventuale ratifica definitiva.

Nei primi sei mesi di quest'anno è proseguita l'attuazione

della politica d'approvvigionamento nazionale di gas naturale. È stato definito in ogni dettaglio il percorso del metanodotto Olanda-Italia che prevede l'attraversamento della Svizzera e della Germania. I contatti tra l'ENI e l'ente austriaco OMV hanno portato alla definizione del percorso del gasdotto



URSS-Italia, attraverso il territorio austriaco e quello cecoslovacco. Con gli accordi di importazione conclusi finora l'ENI si è assicurato un quantitativo di gas naturale pari a oltre 16 miliardi di mc l'anno.

Le raffinerie che fanno capo al gruppo ENI hanno trattato complessivamente, fino al 30 giugno, 12,8 milioni di tonnellate di petrolio, con una flessione del 4,7% rispetto ai primi

sei mesi del 70, dovuta principalmente alle fermate per manutenzione delle raffinerie in Italia.

Positivi risultati sono stati conseguiti nelle vendite al consumo dei prodotti petroliferi. In Italia le vendite delle benzine AGIP sono aumentate dell'8,2% circa rispetto ai primi sei mesi del 1970; l'aumento dei consumi nazionali è stato invece del 3,7%. Anche le vendite di olio combustibile e di gasolio hanno manifestato un andamento soddisfacente. Con l'entrata in esercizio di 165 nuovi impianti di distribuzione, la rete dell'AGIP in Italia comprendeva alla fine di giugno 6.683 impianti.

Durante il primo semestre del 1971, nonostante l'incertezza del mercato chimico nazionale, la produzione chimica del Gruppo ha superato il livello del primo semestre dello scorso anno. Particolarmente favorevole è stato l'andamento del settore delle fibre sintetiche anche a seguito dell'entrata in funzione, nel dicembre scorso, di una nuova linea di produzione delle fibre acriliche, e in febbraio di quella per fibre poliestere nel complesso petrolchimico di Pisticci.

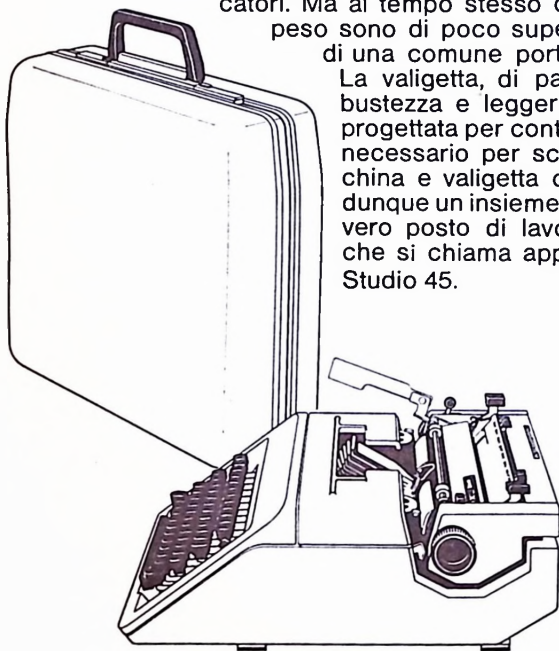
Numerose commesse sono state acquisite dalle società dell'ENI nel primo semestre del 1971 nel settore della progettazione e montaggio di impianti: la SNAM PROGETTI per un valore complessivo di 54 miliardi di lire, la SAIPEM per un ammontare complessivo di circa 34 miliardi di lire, oltre il doppio, cioè, del valore delle commesse acquisite nel corrispondente periodo dell'anno scorso. Quasi raddoppiato anche il valore degli ordini acquisiti dal NUOVO PIGNONE: 53,8 miliardi contro i 27,4 del primo semestre 1970. La produzione tessile complessiva del Gruppo è aumentata rispetto allo stesso periodo dello scorso anno. Il fatturato LANEROSI è aumentato nel primo semestre 1971 del 14,2%. Anche le consociate Lebole, Rossifloor e Rossitex hanno ottenuto risultati positivi.

Per chi vuole di più

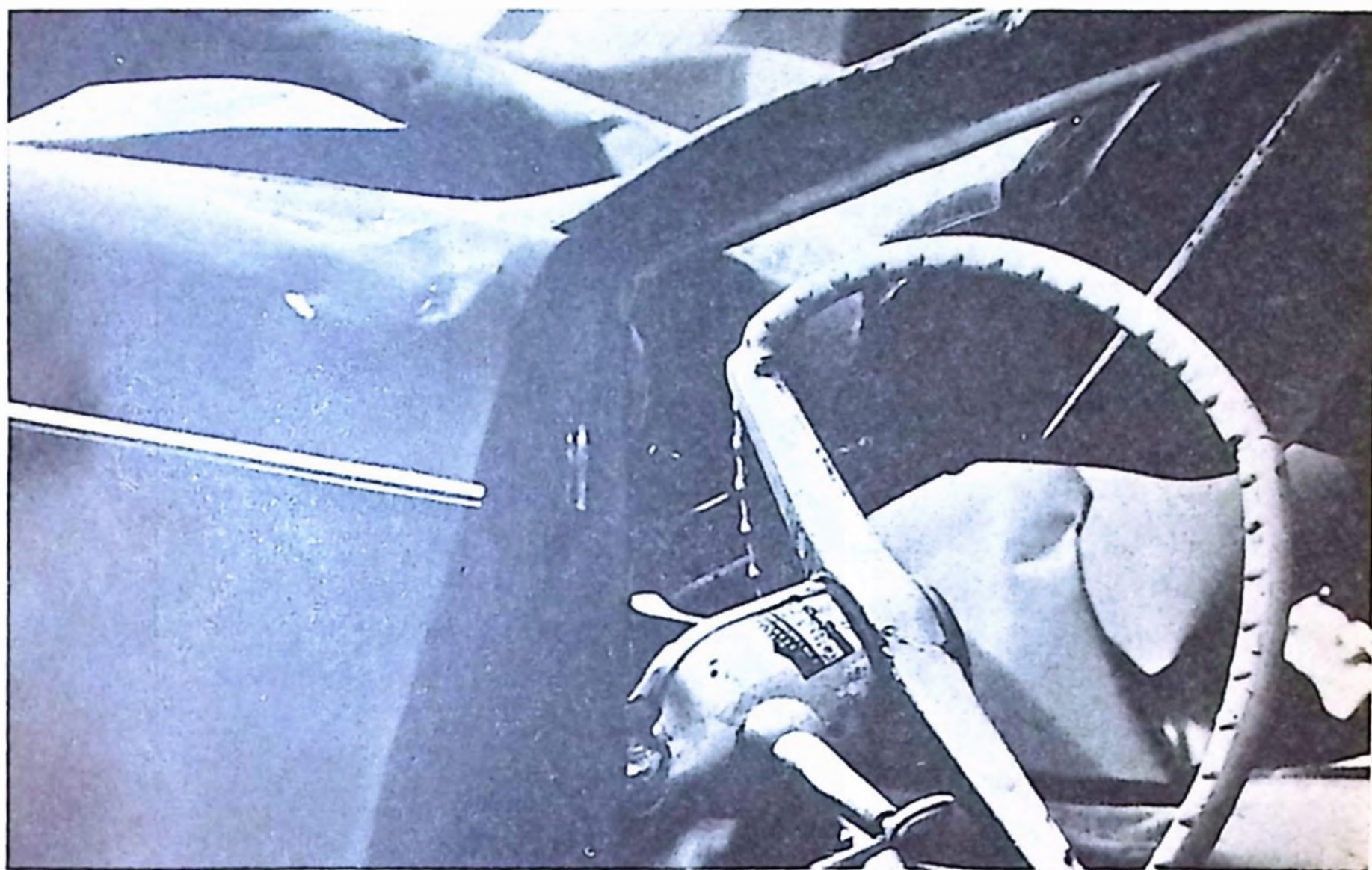
Una macchina per scrivere completa, forte e facilmente trasportabile: a chi deve mettere su carta i fatti del proprio lavoro, a chi ha bisogno di una macchina personale per scopi professionali, a chi vuole un oggetto di durata e di prestigio, Olivetti suggerisce la Studio 45.

Ha tutti i principali servizi di una macchina da ufficio: per esempio l'incolonnatore e il regolatore del tocco, il capoverso automatico e il selettore del nastro a tre posizioni che consente anche la preparazione di matrici per duplicatori. Ma al tempo stesso dimensioni e peso sono di poco superiori a quelli di una comune portatile.

La valigetta, di particolare robustezza e leggerezza, è stata progettata per contenere tutto il necessario per scrivere: macchina e valigetta costituiscono dunque un insieme integrato, un vero posto di lavoro portatile, che si chiama appunto Olivetti Studio 45.



Olivetti Studio 45



Sulle strade scegliete la vita.



MINISTERO DELL'INTERNO
DIREZIONE GENERALE
CIRCOLAZIONE E TRAFFICO
CAMPAGNA NAZIONALE SICUREZZA STRADALE

BANCO DI SICILIA

Istituto di credito di diritto
pubblico

Presidenza
e Amministrazione Centrale
in Palermo

Patrimonio L. 77.961.776.176

Sedi in:

AGRIGENTO, ANCONA,
BOLOGNA, CALTAGIRONE,
CALTANISSETTA, CATANIA,
ENNA, FIRENZE, GENOVA
MESSINA, MILANO, PALERMO,
RAGUSA, ROMA, SIRACUSA,
TERMINI IMERESE, TORINO,
TRAPANI, TRIESTE, VENEZIA,

250 SUCCURSALI ED AGENZIE

Uffici di Rappresentanza in:

BRUXELLES, COPENAGHEN,
FRANCOFORTE SUL MENO,
LONDRA, NEW YORK,
PARIGI, ZURIGO

Sezioni speciali per il:

Credito Agrario e Peschereccio
Credito Minerario
Credito Fondiario
Credito Industriale
Finanziamento Opere Pubbliche

CASSA DI RISPARMIO DELLE PROVINCIE LOMBARDE

**DAL 1823 A PRESIDIO
DELL'ECONOMIA DELLA REGIONE**

371 DIPENDENZE

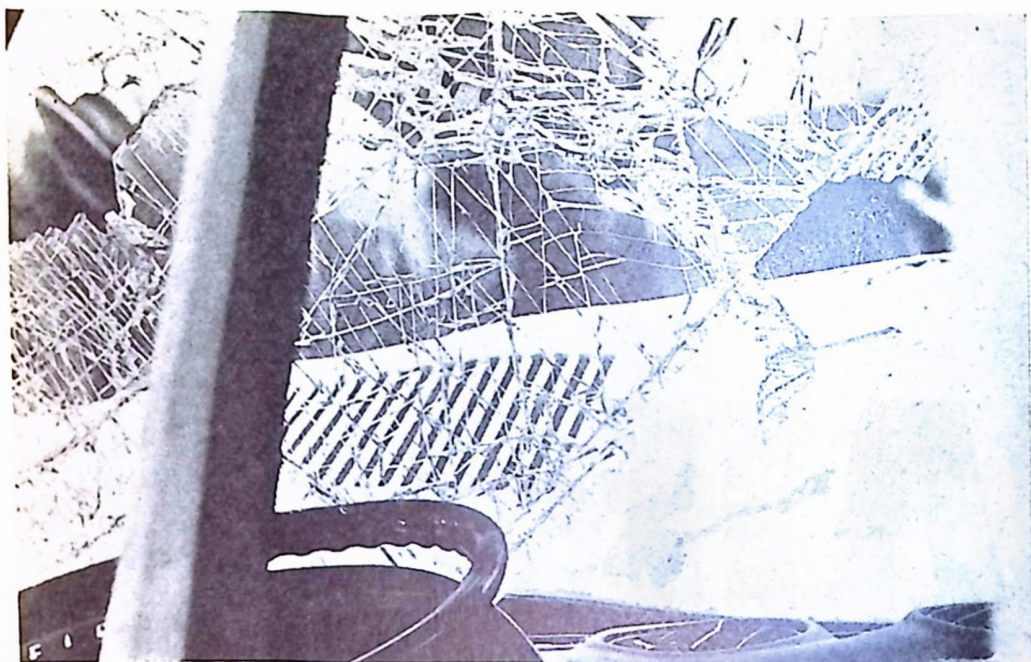


**tutte
le operazioni
di banca**



Alfa Romeo

Alfa Romeo - Alfasud:
una tappa importante per lo sviluppo
del Mezzogiorno.
Gli stabilimenti di Pomigliano d'Arco
produrranno
1000 vetture al giorno.



**Sulle strade
scegliete la vita.**



MINISTERO LL. PP. ISPettorato GENERALE
CIRCOLAZIONE E TRAFFICO
CAMPAGNA NAZIONALE SICUREZZA STRADALE

Recentissima:

MATTIA PERSIANI

LEZIONI
DI
DIRITTO DELLA PREVIDENZA SOCIALE

Quarta edizione. 1971. 8°, pp. 140

[01-3659]

L. 2.000

La più moderna teoria generale della previdenza sociale è esposta in questo agile volume, aggiornato con gli elementi desumibili dalla più recente legislazione ed arricchito, in questa edizione, con l'indicazione di una essenziale bibliografia. L'opera, nata per esclusiva utilità degli studenti universitari che non sempre trovano la materia trattata nei libri di testo, è, però, soprattutto opera critica e di ampio respiro, tanto da apparire indispensabile per la comprensione del nostro sistema previdenziale e delle prospettive del suo sviluppo.

IN VENDITA NELLE MIGLIORI LIBRERIE E PRESSO I NOSTRI AGENTI

D'imminente pubblicazione:

CALOGERO VINCI

RACCOLTA DELLE CIRCOLARI
E RISOLUZIONI MINISTERIALI
RELATIVE ALLA FINANZA LOCALE

La « riforma Preti », che per quanto riguarda i tributi diretti andrà in vigore al 1° gennaio 1973, innova radicalmente il sistema di provvista di mezzi finanziari degli enti locali.

Mai come alla suddetta scadenza sarà avvertita da tutti la necessità di avere di fronte, ordinata sistematicamente in unico contesto, tutta la enorme congerie di circolari, risoluzioni e note ministeriali in materia di finanza locale, sotto il cui impero per quarant'anni sono sorti rapporti e questioni.

Ben lungi, quindi, come taluno superficialmente potrebbe pensare, dal « colpo di spugna » che la riforma opererebbe sulla precedente normativa, della quale invece bisognerà avere la cognizione più completa ed approfondita.

L'imponente numero di ricorsi in attesa di discussione - molte e molte centinaia di migliaia - richiederà per molti anni l'appassionata applicazione degli Uffici comunali, degli Organi giudicanti, dei Difensori dei ricorrenti.

Lo studioso, per parte sua, troverà prezioso materiale per l'approfondimento delle vicende della finanza locale fino ai nostri giorni.

EDIZIONI CEDAM - PADOVA

BIBLIOTECA LEGISLATIVA

FONDATA DA DONATO DONATI

CODICE AMMINISTRATIVO

A CURA DI

† L. RAGGI

Prof. nell'Univ. di Genova

† E. GUICCIARDI

Prof. nell'Univ. di Padova

L. MAZZAROLLI

Prof. nell'Univ. di Padova

QUARTA EDIZIONE INTERAMENTE RIFATTA

Legato in tela con impressioni in oro

In 16°, pp. VIII-3097

[01-3086] - L. 14.000

Allo scopo di tenere sempre aggiornato il classico testo, usato oramai da varie generazioni, è in preparazione un'*Appendice* contenente i testi legislativi emanati durante l'anno 1971, alcuni dei quali di notevolissimo interesse: basterà citare *la legge 22 ottobre 1971, n. 865, la cosiddetta riforma della casa*, che altera profondamente alcuni principi tradizionali in materia urbanistica e dell'espropriazione per pubblica utilità, *la legge di delega al Governo per la « riforma tributaria »*, che disciplina in modo affatto nuovo una larghissima parte del settore delle imposte sia dirette che indirette, e la recentissima *legge istitutiva dei Tribunali Amministrativi Regionali con la quale viene assicurato, anche nel campo della Giustizia amministrativa, il doppio grado di giurisdizione*.

IN VENDITA NELLE MIGLIORI LIBRERIE E PRESSO I NOSTRI AGENTI

PUBBLICAZIONI DELL'ISTITUTO
DI DIRITTO PRIVATO
DELLA FACOLTÀ DI GIURISPRUDENZA
UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI ROMA

1. PINO AUGUSTO - *La eccessiva onerosità della prestazione.* 1952. 8°, pp. IX-193 (esaurito)
2. PINO AUGUSTO - *La tutela del legittimario.* 1954. 8°, pp. VII-166 (esaurito)
3. SUPPIEJ GIUSEPPE - *La struttura del rapporto di lavoro.*
Volume I: 1957, 8°, pp. 145 (esaurito)
Volume II: 1963, 8°, pp. 161 [01-0818] L. 1800
4. PERSIANI MATTIA - *Il sistema giuridico della previdenza sociale.* 1960. 8°, pp. XI-356 (esaurito)
5. PERSIANI MATTIA - *Contratto di lavoro e organizzazione.* 1966. 8°, pp. X-343 [01-0811] L. 4000
6. PERSIANI MATTIA - *Saggio sull'autonomia privata collettiva.* (In corso di stampa) [01-3132]
7. GRASSELLI SERGIO - *Il lavoro a tempo parziale.* 1968. 8°, pp. XII-296 [01-3245] L. 4200
8. HERNANDEZ SALVATORE - *Posizioni non contrattuali nel rapporto di lavoro.* 1968. 8°, pp. XII-228 [01-3247] L. 3200
9. DELL'OLIO MATTEO - *La prestazione di fatto del lavoro subordinato.* 1970. 8°, pp. VIII-262 [01-3275] L. 4000
10. MARTONE ANTONIO - *Sulla validità ed efficacia dei licenziamenti individuali.* (In corso di stampa) [01-3274]
11. FERRARI ARMANDO - *Sindacati e pubblica amministrazione.* (In corso di stampa) [01-3626]
12. SPADA PAOLO - *La tipicità delle società.* (In corso di stampa) [01-3578]

Recentissima:

ALESSANDRO FRANCHINI STAPPO

**FONDAMENTI DI
POLITICA ECONOMICA E GENERALIZZATA**

1971. 8°, pp. VIII-326 con 67 figure.

Elegantemente rilegato con impressioni in oro.

[01-3650]

L. 5.500

INDICE. — I: Questioni preliminari. — II: Analisi del potere. — III: L'origine della politica economica. — IV: L'azione statale orientata. — V: L'azione statale nell'ambito della struttura. — VI: Cambiamenti nella struttura della organizzazione. — *Indice dei nomi e delle cose.*

*Dello stesso Autore,
in collaborazione col Prof. Piero Tani, ricordiamo*

**SISTEMA ECONOMICO
E DINAMICA CONGIUNTURALE**

1970. 8°, pp. XVI-179. Con 43 figure e 46 tabelle.

Elegantemente rilegato con impressioni in oro.

[01-3377]

L. 3.000

Elenco e prezzi dei periodici "CEDAM" 1972

- 1) « Acta Isotopica » (trimestrale) Rivista di medicina e biologia nucleare: prezzo di abbonamento per l'Italia L. 6.000. Estero L. 10.000.
- 2) « Archivio di Filosofia » (quadrimestrale): prezzo di abbonamento per l'Italia L. 7.000. Estero L. 9.000.
- 3) « Diritto e Pratica Tributaria » (bimestrale): prezzo di abbonamento per l'Italia L. 18.000. Estero L. 18.000.
- 4) « Economia & Lavoro » (bimestrale): prezzo di abbonamento per l'Italia L. 4.000. Estero L. 5.000.
- 5) « Giornale degli Economisti e Annali di Economia » (bimestrale): prezzo di abbonamento per l'Italia L. 9.000. Estero L. 10.000.
- 6) « La Comunità Internazionale » Rivista trimestrale della Società Italiana per l'Organizzazione Internazionale: prezzo di abbonamento per l'Italia L. 8.000. Estero L. 12.000.
- 7) « L'Indice Penale » (quadrimestrale): prezzo di abbonamento per l'Italia L. 7.000. Estero L. 8.000.
- 8) « Rendiconti del Seminario Matematico dell'Università di Padova » (semestrale): prezzo di abbonamento per l'Italia L. 12.000. Estero L. 13.000.
- 9) « Rivista di Diritto Civile » (bimestrale): prezzo di abbonamento per l'Italia L. 10.000. Estero L. 13.000.
- 10) « Rivista di Diritto Processuale » (trimestrale): prezzo di abbonamento per l'Italia L. 8.000. Estero L. 10.000.
- 11) « Rivista di diritto internazionale e comparato del lavoro » (semestrale): prezzo di abbonamento per l'Italia L. 8.000. Estero L. 10.000.
- 12) « Rivista di diritto internazionale privato e processuale » (trimestrale): prezzo di abbonamento per l'Italia L. 8.000. Estero L. 10.000.
- 13) « Rivista Internazionale di Scienze Economiche e Commerciali » (mensile); prezzo di abbonamento per l'Italia L. 11.000. Estero L. 12.000.
- 14) « Sophia » (trimestrale): prezzo di abbonamento per l'Italia L. 4.000. Estero L. 6.000.

ABBONAMENTI NELLE MIGLIORI LIBRERIE E PRESSO I NOSTRI AGENTI

***Condizioni generali
di abbonamento ai periodici
"CEDAM"***

L'abbonamento è annuo e si rinnova tacitamente per l'anno successivo se non viene disdetto entro il mese di novembre, con lettera raccomandata.

La semplice reiezione di fascicoli non può essere considerata come disdetta.

Il canone di abbonamento deve essere pagato anticipatamente. In caso contrario la Casa si riserva la facoltà di interrompere l'invio dei fascicoli.

I pagamenti devono essere effettuati direttamente alla Casa in Padova oppure ai suoi incaricati muniti di speciale delega, che rilasceranno ricevuta sui moduli recanti il marchio Cedam e numerati progressivamente.

Ai correntisti con pagamento rateale si accorda l'addebito in conto della quota di abbonamento con aumento del 20% sul prezzo fissato.

L'abbonamento importa, agli effetti legali, elezione di domicilio in Padova presso la Casa Editrice.

L'ultimo fascicolo di ogni anno si invia ai soli abbonati in regola coi pagamenti. Agli altri si spedisce contro assegno, gravato delle spese.

PERIODICI CEDAM - PADOVA

ANNO XXIX (Nuova Serie) PUBBLICAZIONE BIMESTRALE

UNIVERSITA COMMERCIALE LUIGI BOCCONI

GIORNALE
DEGLI ECONOMISTI
E
ANNALI DI ECONOMIA

diretti da GIOVANNI DEMARIA

COMITATO DIRETTIVO

GUSTAVO DEL VECCHIO - GIUSEPPE UGO PAPI

Abbonamento annuo:
Italia L. 9.000 - Estero L. 10.000

ABBONAMENTI NELLE MIGLIORI LIBRERIE E PRESSO I NOSTRI AGENTI

Librerie presso le quali è in vendita la rivista

Libreria F.lli Boffi
Via dei Martiri
15100 Alessandria
Libreria Giuseppe Fogola
Piazza Cavour, 4
60100 Ancona
Libreria Carlo Leprino
83100 Avellino
Libreria Laterza & Figli
Via Dante Alighieri, 47
70121 Bari
Libreria Adriatica
Via A. da Bari, 122
70122 Bari
Libreria Patron
Via Zamboni, 26
40126 Bologna
Libreria Internazionale Rizzoli
Via Rizzoli, 8
40125 Bologna
Libreria Cocco
Via Manno, 9
09100 Cagliari
Libreria Romeo Prampolini
Via V. Emanuele, 333
95124 Catania
Libreria Vincenzo Muglia
Via Etnea, 134
95100 Catania
Agenzia Libreria Franco Milella
Via Terranuova, 46
44100 Ferrara
La Nuova Italia Bibliografica
Piazza Indipendenza, 29
50129 Firenze
Libreria Marzocco
Via Martelli, 22
50129 Firenze
Libreria Treves di Stefano
Roccatagliata Ceccardi
16121 Genova
F.lli Bozzi
Via Cairoli, 2 ar
16124 Genova

Libreria Nuova
Corso Amedeo, 103
57100 Livorno
Libreria Adamo Di Pellegrini
Corso Umberto I, 32
46100 Mantova
Libreria Dell'O.S.P.E.
Piazza Cairoli is. 221
98100 Messina
Libreria Moderna
Piazza Ferretto, 1
30170 Mestre (Venezia)
Libreria Degli Uffici
Via Moscovia, 10
20121 Milano
Libreria Ulrico Hoepli
Via Hoepli, 5
20121 Milano
Libreria Pirola
Largo Augusto, 1
20135 Milano
Libreria Rizzoli
Galleria V. Emanuele, 79
20149 Milano
Libreria De Simone F.lli
Via Benedetto Croce, 31
80134 Napoli
Libreria Alfredo Guida & Figlio
Port'Alba, 20
80134 Napoli
Libreria Treves di Leo Lupi
Via Roma, 250
80134 Napoli
Libreria Dante delle L.I.R.
Quattro Canti di Città
90100 Palermo
Libreria Angelo Draghi
Via Cavour, 7-9
35100 Padova
Libreria Riccardo Zannoni
Corso Garibaldi, 4
35100 Padova

Libreria Giordano Pellegrini
Via 29 Maggio, 6
56100 Pisa

Libreria Lo Spettatore
Corso Cavour, 16
27100 Pavia

Libreria Galleria Del Libro
Via Nazionale, 246
00184 Roma

Libreria Internazionale Rizzoli
Galleria Colonna - Largo Chigi
00187 Roma

Libreria Comm. Angelo Signorelli
Via del Corso, 260
00188 Roma

Libreria Tombolini
Via IV Novembre, 146
00187 Roma

Libreria LISAC
Piazza Università
07100 Sassari

Libreria Monauni
Via Mancini, 141
38100 Trento

Libreria Editrice Arduini
Via Cigna, 37
10152 Torino

Libreria Luigi Druetto
Via Roma, 223/225
10121 Torino

Libreria G. Giappicchelli
Via G. Verdi, 39/B
10124 Torino

Libreria Levrotto & Bella
Corso V. Emanuele, 28
10125 Torino

Libreria Internaz. Italo Svevo
Corso Italia, 22
34122 Trieste

Libreria Tarantola
Via V. Veneto, 20
33100 Udine

Libreria Universitaria
Calle Foscari, 3259
30126 Venezia

Libreria Guelfi & Barbato
Via Mazzini, 21
37100 Verona

Libreria Prof. M. Malipiero
Corso XI Settembre, 61
61100 Pesaro

Libreria Franceschetti
Portici Palazzo Comunale
62100 Macerata

Libreria N. Massimi
di D. Taddei
Corso Vittorio Emanuele, 23
63100 Ascoli Piceno

Libreria dell'Università
Via Gramsci, 25
65100 Pescara

Libreria Agenzia Iapadre
Corso Federico II, 53
67100 L'Aquila

Libreria Antonio Carlucci
Piazza Vittoria, 4
72100 Brindisi

Casa del Libro
Cav. Antonio Mandese
Via D'Aquino, 142
74100 Taranto

Libreria Cianflone
Corso Mazzini, 3/b
87100 Cosenza

Libreria Granillo & Arcidiaco
Corso Garibaldi, 435
89100 Reggio Calabria

Casa del Libro
Via Maestranza, 20-22
96100 Siracusa

Libreria Rinascita
Via delle Botteghe Oscure, 1/2
00186 Roma

Libreria Feltrinelli
Via del Babuino
00187 Roma

Libreria Internazionale Paesi Nuovi
Via Aurora, 33/35
0087 Roma

Libreria Feltrinelli
Via Cavour, 12
50129 Firenze

N. 6 - NOVEMBRE-DICEMBRE 1970 - Editoriale, G. Lauzi, *Consigli di fabbrica: una scelta per l'unità sindacale*; Articoli, A. Golini, *Alcuni problemi attuali dell'emigrazione italiana*; M. Mari, *L'adattamento strutturale delle imprese europee alla dimensione del MEC*; Saggi, E. Bartocci, *La contrattazione collettiva nell'industria sovietica*; W. A. Lewis, *Le cause della disoccupazione nei paesi meno sviluppati e alcuni temi di ricerca*; Note critiche, C. Rizzacasa, *Le punte avanzate dell'unità sindacale*.

N. 1 - GENNAIO-FEBBRAIO 1971 - Editoriale, *Economia e lavoro cambia rimanendo fedele a se stessa*; Saggi, L. Iraci, *Note sull'economia del cambiamento tecnologico*; E. C. Brown, *Tradizione e mutamento nella politica del mercato del lavoro in Unione Sovietica*; Relazioni industriali, *Rapporti contrattuali in Italia*; *La situazione sindacale nella Comunità Europea*; Recensioni e schede, *Il movimento cattolico in Italia*; *Lotta e organizzazione di classe alla Fiat*; *Il posto della donna nella società degli uomini*; *Il marxismo, dopo Marx*.

N. 2 - MARZO-APRILE 1971 - Editoriale, G. Lauzi, *Unità sindacale: non c'è più spazio per « aree di ambiguità »*; Articolo, G. B. A. Trespidi, *Valore dei risultati del contratto della gomma*; Saggio, A. N. J. Blain-J. Gennard, *Una revisione critica della teoria delle relazioni industriali*; Ricerca, S. Casulli-P. Massarelli, *Indagine sul collocamento in Puglia (I)*; Relazioni industriali, *Le relazioni contrattuali in Italia*; *Le relazioni contrattuali nella Comunità Europea*; Recensioni e schede, *La politica dei gruppi*; *Classi e generazioni*; *Sulle società precapitalistiche*.

N. 3 - MAGGIO-GIUGNO 1971 - Editoriale, O. Tarquinio, *Stagnazione con inflazione nella relazione Carli 1971*; Articolo G. Bianco, *La legge Carr*; Saggio, G. Mossetto, *Il conflitto sottoposto: grande impresa e piccola impresa*; Relazioni industriali *Le relazioni contrattuali in Italia*; *Le relazioni contrattuali nella Comunità Europea*; Recensioni e schede, *Lavoro e risparmio*; *Le origini del socialismo*; *Inghilterra: le briglie al sindacato*; *Teoria generale dell'occupazione, dell'interesse e della moneta*.

N. 4 - LUGLIO-AGOSTO 1971 - Articolo, N. Cacace, *Nuovo piano quinquennale e credibilità*; Saggio, E. Bartocci, *La politica del lavoro in URSS da Lenin a Stalin*; Ricerca, S. Casulli-P. Massarelli, *Indagine sul collocamento in Puglia (II)*; Relazioni industriali, *Le relazioni contrattuali in Italia*; *Le relazioni contrattuali nella Comunità europea*; Recensioni e schede, *Di Vittorio: l'uomo, il dirigente*.

N. 5 - SETTEMBRE-OTTOBRE 1971 - Editoriale, O. Tarquinio, *Conseguenze della crisi del dollaro sull'economia italiana*; Articoli, G. Zandano, *Come si diventa proprietari di case*; A. Forzoni, *Non più congiuntura ma crisi del sistema*; Saggio, A. Triola, *Contributo allo studio dei conflitti di lavoro in Italia. Tentativo di analisi del fenomeno dal 1949 al 1969*; Relazioni industriali, *Le relazioni contrattuali in Italia*; *Le relazioni contrattuali nella Comunità Europea*; Recensioni e schede, *La teoria dell'impresa*; *Il caso general motors*; *I nuovi fondamenti dell'ordine vitale dei popoli*.